

LES
PROCÉDÉS ÉPISTOLAIRES
DE
SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

COMPARÉS A CEUX DE SES CONTEMPORAINS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Marcel GUIGNET

PARIS

Librairie ALPHONSE PICARD et FILS
AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

—
1911



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546312_0040

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

LES PROCÉDÉS ÉPISTOLAIRES

DE

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE

COMPARÉS À CEUX DE SES CONTEMPORAINS

Cette thèse complémentaire a pour objet la Correspondance de saint Grégoire de Nazianze. Nous avons essayé d'en caractériser les principaux traits par l'analyse parallèle du tempérament et des procédés de style de l'écrivain.

Aussi bien, il ne nous a pas semblé sans intérêt de rechercher, dans l'œuvre épistolaire de saint Grégoire, les détails et les documents pouvant apporter un complément ou une contribution quelconque à l'étude que nous avons faite de l'orateur. On est à tout le moins curieux de suivre dans l'abandon et dans l'intimité celui qu'on a entendu parler du haut de la chaire. Sans doute, la majesté de l'éloquence solennelle doit céder alors la place à la familiarité et à la simplicité du langage de la conversation; mais ce changement même, cette modification dans les méthodes et dans le style, imposée par les nécessités d'un genre littéraire différent, a précisément pour effet, nous le verrons, de projeter une nouvelle lumière sur les conclusions de notre première thèse.

C'est donc surtout en tant que complément, en tant que

suite logique de notre travail principal que nous croyons ce sujet opportun.

Toutefois, de ce qu'il présente une esquisse de la psychologie et du tempérament littéraire de saint Grégoire, il ne faudrait pas conclure qu'on doive y chercher une exposition et une critique des questions historiques, biographiques, chronologiques, théologiques, soulevées à propos de la Correspondance. Les lettres de notre auteur ne renferment sur chacun de ces sujets que des renseignements trop éparpillés, trop fragmentaires, trop insuffisants. Cela explique sans doute qu'aucune étude sérieuse n'ait jamais été entreprise sur ce point, alors que d'autres correspondances, celle de saint Basile, par exemple (1), ont déjà tenté plus d'un travailleur.

La Correspondance de saint Grégoire, envisagée au point de vue littéraire et technique, pouvait seule faire l'objet d'une étude un peu cohérente.

Pour mieux faire ressortir le tempérament littéraire de saint Grégoire, nous avons conçu notre travail sur le plan d'une étude comparée, où seraient passés en revue les procédés littéraires des principaux épistoliers contemporains. Nous trouvions, au surplus, dans cette confrontation entre saint Grégoire et les écrivains de son temps, l'occasion d'étendre un peu notre matière et d'en tirer des conclusions d'une portée plus générale. Ce parallèle nous permettait, en effet, de dégager quelques-unes des règles de convention surtout tacite qui ont présidé à l'évolution du genre épistolaire au *iv^e* siècle ap. J.-C. C'est pourquoi nous étions naturellement conduit à faire aux épistoliers contemporains une large place à côté de saint Grégoire, et parfois à les mettre au même plan.

(1) Cf. V. MARTIN, *Essai sur les Lettres de S. Basile le Grand*. Thèse, Paris, 1865.

Nous avons distribué notre matière de façon à permettre au lecteur de suivre notre exposition sans être obligé de recourir préalablement au texte même de la Correspondance : Après un court aperçu sur l'art épistolaire, au temps de saint Grégoire, nous avons analysé la théorie de la Lettre, telle qu'elle nous est présentée par l'auteur lui-même. Nous avons placé immédiatement après l'étude littéraire de ces lettres, en les classant par groupes distincts, et nous avons réservé pour la fin tout ce qui concerne l'expression proprement dite. Bien que l'intérêt de cette dernière partie soit moindre, il importait cependant de ne pas laisser tout à fait de côté ce qui concerne les éléments concrets du style; ces éléments, en effet, d'un intérêt secondaire pour le littérateur, sont d'un tout autre prix aux yeux du technicien. Ils complètent donc avantageusement, semble-t-il, la physionomie de la Correspondance de saint Grégoire.

Ajoutons enfin que nous avons dû reprendre, dans cette dernière partie, l'exposé de quelques-uns des procédés déjà relevés à propos des Discours. Cette répétition était fatale si nous voulions conférer à notre travail une unité indispensable (1).

(1) Consulter : *S. Grégoire de Nazianze*, éd. MIGNE, t. XXXVII; — *S. Basile*, éd. bénédictine, t. III; — *Libanius*, éd. WOLF (Amsterdam, 1738); — *Epistolographi graeci* (HERCHER, Collect. Didot).

PREMIÈRE PARTIE

La comparaison de la Correspondance de saint Grégoire et de celle de ses contemporains ne suppose pas l'étude spéciale de chacun des épistoliers du iv^e siècle. Une pareille tâche disperserait sans profit appréciable notre attention et nos efforts. Nous avons préféré choisir ceux d'entre eux qui, par leurs occupations, leur caractère, leur universalité, pouvaient le mieux refléter en leur œuvre les tendances générales de leur époque. Notre but est, en effet, de noter les points par où Grégoire se rapproche ou s'éloigne de tel ou tel de ses contemporains, pour pouvoir dégager ensuite les règles en usage alors dans le genre épistolaire, et être en mesure, en dernière analyse, de caractériser l'originalité de sa correspondance. Grégoire restera donc toujours le centre de notre étude, et c'est à lui surtout que nous nous référerons.

Parmi les écrivains profanes, un nom s'imposait à notre attention : c'est celui de Libanius, esprit universel, porté aux cieux par ses contemporains, rhéteur et sophiste tout à la fois, orateur, conférencier et surtout épistolier. Nous avons assumé la tâche, moins difficile qu'aride et fastidieuse, de dépouiller d'un bout à l'autre cette volumineuse correspondance, parce qu'elle nous paraît le vrai type sur lequel ont été comme calquées les autres épîtres.

Parmi les écrivains religieux, l'étude, au moins partielle, de la Correspondance de Basile s'imposait également : l'autorité du grand pasteur avait force de loi, et l'admiration

qu'on avait pour le docteur s'étendait jusqu'à son style même. Il a, de plus, l'avantage d'avoir été connu de très près par saint Grégoire, qui avait pour lui une affection toute spéciale, presque un culte.

Ayant ainsi passé en revue les points communs que nous pouvons relever entre Basile et Grégoire, d'une part, Grégoire et Libanius de l'autre, la tâche nous devenait plus facile pour déterminer sans encombre la part réellement originale de saint Grégoire dans l'art épistolaire de son temps.

Toutefois, avant d'aborder cette étude, il est bon, croyons-nous, de jeter un rapide coup d'œil sur l'activité épistolaire au iv^e siècle de notre ère. Nos documents sur cette question préjudicielle, nous n'irons pas les chercher bien loin, et cela volontairement : nous les tirerons de l'œuvre même des auteurs que nous nous proposons d'étudier.

La lettre était alors considérée comme une œuvre d'art. Elle constituait un genre littéraire très en vogue à l'époque. Elle était, sans doute, d'ordre moins relevé que les grands genres classiques. Saint Grégoire le laisse entendre à la fin d'une des lettres les plus importantes de sa Correspondance, la Lettre à Nicobule, en reconnaissant, non sans quelque satisfaction, que son genre préféré est moins vulgaire que le genre épistolaire : τὰ μείζω σπουδάζεται (1). Mais il reste que la lettre était le moyen le plus simple et le plus facile pour éprouver son propre talent littéraire et éprouver celui des autres. Dans ce siècle de raffinement intellectuel, elle devait avoir une place d'honneur. Les époques de décadence préférèrent les œuvres courtes, finies, ciselées, aux ouvrages de longue haleine; et comme tous ne pouvaient pas prendre la parole dans les écoles de rhétorique, la « capacité » littéraire

(1) GR. NAZ., 105, 51 (fin).

se mesurait presque toujours d'après cinq ou six lignes d'une lettre. On pense quels soins devaient apporter à leur rédaction ceux qui se montraient soucieux et jaloux de leur réputation littéraire. L'empressement de la critique n'était pas moindre : l'arrivée d'une lettre, venant d'une fine plume, était un régal. Une ou deux lettres de Libanius (1) nous donnent des renseignements curieux à cet égard : « Quand quelqu'un, dit-il, a reçu une de vos lettres et que nous l'apprenons, nous nous rendons aussitôt auprès de lui, et, soit par nos instances, soit par force, nous les lui arrachons pour les lire ». — Non moins probant est ce petit tableau de la réception d'une lettre : « Dès que j'eus reçu votre lettre, je la lus d'abord silencieusement; puis, riant de joie, je m'écriai : Nous sommes vaincus... Basile m'a vaincu ! ». La lecture de la lettre avait lieu ensuite à haute voix, au milieu de cris admirateurs et de bravos; puis on l'emportait et on la transmettait à d'autres capables de la goûter.

Rien d'étonnant par suite que l'on ait fait des extraits de lettres (2), et que Grégoire de Nazianze lui-même ait écrit ce qu'on pourrait appeler une « théorie de la lettre » (3). Ajoutons que, quand bien même les règles du genre n'auraient pas été codifiées, elles existaient néanmoins, précises et souveraines, implicitement ou inconsciemment respectées par tout esprit soucieux de suivre la mode et le goût du temps. Maint passage des correspondances nous le révèle : Grégoire, Libanius et Basile s'excusent à chaque instant de dépasser la mesure réservée aux lettres (4), et l'analogie des procédés

(1) LIBAN., *Corresp.*, 303, 637 — et 719, 1583.

(2) GR. NAZ., *Corresp.*, 108, 52 et 53. « La collection, pour la plus grande partie, en fut faite par Grégoire lui-même, une sorte de florilège où il avait mis aussi un choix de lettres de saint Basile. » (BATIFFOL, *Anc. litt. chrét.*, p. 240.)

(3) GR. NAZ., *Corresp.*, 105, 51.

(4) ID., *ibid.*, 101 B (milieu) (τοῦτο) μακρότερον ἢ κατ' ἐπιστολὴν εἶναι φαίνεται.

employés dans un certain genre de lettres, l'analogie des idées, des formules, tout indique que la lettre, suivant les circonstances et les sujets, devait être coulée dans un moule déterminé, qui en devenait ainsi la norme et le canon.

C'est ce canon qu'il s'agit de dégager et de mettre en lumière. Nous essaierons d'en saisir l'application à travers les œuvres épistolaires de trois esprits très différents certes, et par le caractère et par les occupations; mais nous nous attacherons surtout à établir dans quelle mesure exacte saint Grégoire a suivi sur ce point des règles que son éducation profane, ses hautes et nombreuses relations n'avaient pu manquer de lui inculquer.

Sans doute, entre un rhéteur vaniteux comme Libanius, un docteur grave et austère, à tendances essentiellement pratiques et administratives comme Basile, un évêque spirituel et fougueux, humain et bon comme Grégoire, on peut saisir de grandes différences; leur caractère, à lui seul, nous indique que nous ne devons pas nous attendre à une parité totale de leurs sujets et de leurs procédés de mise en œuvre; mais c'est précisément cette distance produite entre eux par leurs natures différentes et quelquefois opposées, qui fera ressortir davantage les points incontestablement communs où ils se rencontrent. La conclusion en sera ainsi plus nette et plus décisive.

Théorie de la lettre.

Et tout d'abord, il est, dans la Correspondance de saint Grégoire, une lettre qui se signale expressément à notre attention, parce qu'elle est, à elle seule, tout un petit traité épistolaire. Elle ne peut manquer de contribuer largement à éclairer la question de l'art épistolaire au iv^e siècle. Sans doute, elle

n'a guère qu'une valeur théorique, et si elle révèle assez bien quel était l'idéal des grands épistoliers d'alors, et spécialement l'idéal de Grégoire, elle ne saurait nous présenter un tableau fidèle de l'état réel de la Correspondance au iv^e siècle de notre ère. Elle n'en est que plus intéressante à nos yeux, car elle nous permet de mesurer la distance qui séparait, chez notre auteur, la théorie de la pratique. Confrontée avec les résultats de notre enquête personnelle, elle aura l'avantage de conférer à nos conclusions une précision et un intérêt nouveaux.

Cette lettre sur la manière d'écrire les lettres est adressée à Nicobule, un des parents de Grégoire. Époux d'Alypiana, fille de Grégoire le père, et sœur de Gorgonie, il était donc son neveu par alliance. Il semble avoir été particulièrement aimé de son oncle, et a été, en quelque sorte, son confident littéraire. A ce titre, cette lettre doit être la traduction assez exacte du sentiment de Grégoire. Il est vraisemblable, en effet, qu'il eût été moins sincère et plus circonspect, s'il s'était adressé à un sophiste. Il convient donc de lui conserver toute sa valeur.

Cette lettre est écrite en réponse à une question que lui avait adressée son correspondant (1). D'un ton entièrement didactique, composée d'une seule haleine, elle dit beaucoup de choses en peu de mots. La recherche et l'obscurité de certains passages, notamment les comparaisons du début, nous donnent l'illusion d'entendre un rhéteur énumérant à ses élèves les préceptes du genre épistolaire. A part cela, la donnée en est assez précise, et le corps de la lettre bien composé. On nous permettra de la citer tout au long, avant d'en entamer l'étude.

(1) GR. NAZ., 105, 51 (ἐπειδὴ καὶ τοῦτο αἰτεῖς).

« Parmi ceux qui écrivent des lettres, — puisque vous me le demandez, — les uns sont plus longs qu'il ne faut, les autres trop brefs. Les uns et les autres s'écartent de la juste mesure, comme les archers qui envoient leurs traits au delà et en deçà du but. Leur faute est identique, bien qu'elle vienne de deux erreurs opposées (1). Quand le sujet ne le comporte pas, il ne faut pas en écrire trop, ni être trop bref quand on a beaucoup à narrer. Qu'est-ce à dire? Faut-il mesurer la sagesse, en cette matière, à la corde perse? Faut-il au contraire s'en tenir aux mesures [approximatives] des enfants, et ébaucher ses lettres de telle façon que ce ne soit pas même écrire; mais reproduire, parmi les ombres, celles du milieu du jour (2), et parmi les lignes celles qui nous crèvent les yeux, dont la suite s'efface, s'offrant plutôt spontanément à nous qu'elle n'apparaît réellement, reconnue par ses extrémités définies, en sorte qu'elles sont, à proprement parler, des conjectures de conjectures? — Il faut rencontrer une juste mesure en fuyant la disproportion dans l'un et l'autre sens. Voilà ce que je pense de la concision des lettres. Pour ce qui est de la clarté, tout le monde reconnaît qu'il faut éviter un langage trop subtil et trop orné, autant que faire se peut, et incliner plutôt vers le langage familier. Bref, la lettre la meilleure et la mieux écrite est celle qui *persuade* aussi bien le simple particulier que le savant, parce qu'elle est adaptée à la mentalité commune et qu'elle la surpasse, en sorte qu'elle se présente comme pouvant être comprise en elle-même tout d'abord. Il est, en effet, également inopportun d'obliger le lecteur à débrouiller des énigmes et à traduire la lettre. — En troisième lieu, ce

(1) Grégoire offre à peu près identiquement cette phrase dans un passage de son discours 38 (320. B) τὸ γὰρ κακὸν ἐν ἀμφοτέροις ὁμοιον, καὶ ἐν τοῖς ἐναντίοις εὐρίσκηται.

(2) C.-à-d. les ombres saillantes; les grandes lignes, disons-nous.

qu'il faut à une lettre, c'est la *grâce*. Nous la sauvegarderons si nous n'écrivons pas des choses arides et ingrates, laides, sans ordre ou malpropres, comme on dit. Exemple : tout ce qui est dépourvu de sentences, de proverbes, d'apophthegmes, tout ce qui manque de sel, de recherche, toutes choses qui donnent du mielleux au style. Toutefois, ne *paraissions* pas en abuser; car si, dans le premier cas, notre langage serait trop grossier, dans le second, nous paraîtrions insatiables; il est bon d'en user comme on use de la pourpre dans les tissus. — Les figures de mots, nous ne les admettrons qu'à la condition qu'elles soient rares, et ne choquent pas notre pudeur. Les antithèses, parisa, isokôla, nous les rejetterons pour les laisser aux sophistes. Si nous les acceptons, que ce soit plutôt pour nous jouer que sérieusement. Le comble de l'art, en matière de style, c'est ce que j'ai entendu dire un jour à propos de l'aigle : les oiseaux discutaient sur le choix d'un roi et s'étaient ornés chacun à sa manière; on convint que l'aigle était le plus beau parce qu'il ne pensait pas l'être. Il faut également veiller à ce que nos lettres soient pourvues d'une grâce que nous n'affectons pas, et qu'elles se rapprochent le plus possible du naturel. — Voilà ce que je vous envoie par lettre au sujet des lettres. Ceci ne m'intéresse peut-être pas autant, moi qui traite d'un genre littéraire plus relevé. Le reste, vous l'acquerez par l'étude, et ceux qui s'y distinguent vous l'enseigneront. »

Cette lettre est si nette que nous hésitons à en donner un commentaire. Nous le ferons toutefois, moins pour en expliquer le contenu que pour mettre en lumière certains points importants indiqués seulement d'un mot et qu'une lecture un peu hâtive peut laisser échapper. Du même coup, nous essayerons de faire ressortir les idées maîtresses, accompagnant cette sorte de schéma de réflexions que nous aura suggérées

la connaissance que nous avons de la correspondance même.

A) CONCISION. — Remarquons que l'ordre suivi par Grégoire dans l'énumération des qualités d'une lettre est un ordre qu'on peut appeler didactique et une méthode en quelque sorte pédagogique : il débute par ce qui constitue la première difficulté pour tout écolier ayant à écrire une lettre ou à faire une dissertation : le *quantum*, la mesure matérielle. — Évidemment, n'attendons pas de Grégoire une règle précise qu'il sait bien ne pouvoir nous donner. En cette matière, chacun doit juger ce qu'il faut. Grégoire se contente de nous mettre en garde, plus encore que contre la prolixité, à l'égard d'une expression trop rudimentaire et trop sèche de nos idées : il veut qu'on les analyse et qu'on facilite ainsi la tâche à son correspondant (c'est le sens qu'il faut donner à la comparaison traînante et prolixe du début). — Mais, ajoute-t-il, le critérium en cette matière, c'est la clarté.

B) CLARTÉ. — Un mot surtout nous frappe, dans tout ce paragraphe : c'est le mot $\pi\epsilon\iota\theta\eta$ (B_8) : une lettre est faite pour persuader, et pour persuader tout le monde; autrement dit, elle doit être claire en elle-même : d'où proscription des subtilités ou des ornements qui obscurcissent la pensée.

C) GRACE. — S'il en restait là, Grégoire ne serait pas littérateur. Il y a plus : il faut choisir parmi ses idées, et choisir dans l'expression de ses idées. Car il n'est pas défendu de persuader tout en étant agréable. Et même l'« agrément » du style peut contribuer à la persuasion. D'où :

a) Éviter, autant que possible, les idées ingrates, laides ou malpropres, et introduire des sentences, proverbes, etc.,

bref tout ce qui donne du sel au style, et tient par conséquent en éveil l'attention et l'intérêt du lecteur. Mais, ajoute Grégoire, cette sélection entre nos idées, s'il faut toujours la faire, il ne faut pas *paraître* la faire trop souvent (*φεισόμεθα* : C fin), car, — et ici nous complétons la pensée de Grégoire, — agir ainsi serait se donner l'apparence du sophiste. La conclusion pratique est de se tenir dans un juste milieu, entre l'excès dans la grossièreté ou la rusticité, et l'excès dans la recherche ou la préciosité. Bref, comme l'indique fort bien la comparaison de la pourpre dans les tissus, il faut faire preuve de *discrétion*. Ainsi, on persuadera plus aisément.

b) Mais si l'on a recours aux figures de mots et surtout aux antitheta, aux parisa, aux isokôla, etc..., la discrétion se trouve compromise. Il convient donc de les rejeter et de les laisser aux sophistes, — ou de ne les employer que dans une intention manifestement ironique. L'idéal vers lequel il faut en somme toujours tendre, c'est le naturel, car ainsi, on sert la cause de la persuasion.

Nous croyons avoir montré, en systématisant peut-être les idées de Grégoire, mais sans avoir toutefois forcé le sens du texte, que la persuasion est, pour lui, comme le pivot autour duquel viennent se ranger les autres procédés épistolaires.

Appuyé sur ces notions précises, il nous sera désormais plus facile, par l'examen de la Correspondance elle-même, de faire le départ entre ce que les conseils de Grégoire ont de théorique, et ce qu'ils représentent de réel. Cette « théorie de la lettre » est-elle une simple exposition de règles et d'usages déjà accrédités parmi les lettrés, — ou faut-il y voir une construction idéale, échafaudée de toutes pièces par un esprit curieux de nouveautés et en quête de perfectionnements?

Il convient, pour répondre à cette question, d'entrer en contact plus intime avec l'art épistolaire du iv^e siècle, et d'analyser les procédés de quelques-uns de ses représentants, — pour mieux arriver à dégager ensuite la physionomie et la manière propre de saint Grégoire de Nazianze.

La lettre à Nicobule, si l'on y regarde d'un peu près, n'est qu'un ensemble de préceptes d'ordre négatif. L'auteur énumère bien les défauts à éviter; mais il est extrêmement sobre en préceptes positifs. En le constatant, nous ne lui en faisons pas un grief; nous sommes au contraire tout prêt à l'en louer, la première règle du genre épistolaire étant précisément l'absence de règles, ou, au moins, l'émancipation de toute règle qui prétendrait se donner, non comme une direction, mais comme un précepte obligatoire. A vrai dire, en effet, il n'y a guère d'autre loi, concernant la lettre, que la fantaisie ou même le caprice de celui qui l'écrit; l'aisance en étant la qualité maîtresse, la spontanéité de l'auteur doit y jaillir sans embarras.

Au surplus, Grégoire aurait eu mauvaise grâce à édicter sur ce point des préceptes rigides et contraignants, — alors que sa Correspondance, ou, pour mieux dire, chacune de ses lettres offre toute une gamme de tons extrêmement variés et savamment gradués. C'est cette variété de tons, accommodés aux différents sujets de chaque lettre, qui constitue la différence propre du style oratoire et du style épistolaire, chez Grégoire. Aussi est-ce dans ses Lettres, plus encore que dans ses Discours, qu'il faut chercher sa vraie physionomie; car c'est là qu'il se révèle avec toute la souplesse de sa riche nature, avec cette mobilité qui est le trait caractéristique de sa figure si expressive.

Libanius, au contraire, est trop souvent figé dans un ton uniforme; il sait rarement se départir d'une monotonie qu'on

ne peut mieux comparer qu'à celle de la plupart des circulaires officielles ou des billets mondains (1). Sans doute, la différence des sujets, ainsi que la diversité des correspondants entraîne forcément après elle une diversité de tons; autrement nombreux toutefois, autrement diversifiés sont ceux de Grégoire, dont la Correspondance nous est cependant parvenue beaucoup plus restreinte que celle de Libanius. C'est que ce dernier n'a pas su, comme l'écrivain chrétien, tourner la difficulté réelle qui attend l'orateur ou le déclamateur de profession, lorsqu'il quitte la chaire pour prendre la plume. Il arrive couramment, en effet, que celui dont la parole est le principal souci et qui trouve constamment l'occasion de s'y exercer, a une tendance à reprendre dans la conversation, soit parlée, soit écrite, non seulement les procédés, mais le ton de l'orateur. L'acteur de profession ne contracte-t-il pas, dans la vie pratique, au contact journalier de la scène, des gestes, des attitudes, des intonations dont il n'a même pas conscience?

C'est pourquoi Libanius, en bon déclamateur, devait parfois se laisser aller, dans sa Correspondance, à un ton plus ou moins lyrique ou oratoire. C'est notamment le cas des missives adressées à une collectivité, missives qui, dès lors, prennent l'accent d'un manifeste ou d'une profession de foi (2); le ton oratoire ou déclamatoire se trahit dans le style par la vivacité factice que lui confèrent les interrogations et les interjections (3), et, le plus souvent, par l'amplication d'une idée générale, d'un lieu commun, accommodé à la circonstance (4).

Saint Grégoire, emporté par la fougue de son caractère et

(1) MARTIN (*op. cit.*, p. 17¹), appréciant Libanius et ses contemporains, parle de cette « uniformité stérile qui réduit trop souvent leurs lettres à d'insignifiants détails, à de vaines formules de compliment ou de politesse ».

(2) Cf. LIBAN., 109, 227.

(3) Id., 498, 1054 (vers la fin).

(4) Id., 710, 1565.

la sincérité de ses convictions, était appelé, semble-t-il, encore plus que le sceptique Libanius, à verser dans le ton oratoire ou lyrique : tantôt, comme chez Libanius, c'est par son style, surchargé d'interjections et d'interrogations sophistiques (1); tantôt par le développement d'une idée générale (2); tantôt par la confusion des procédés propres aux lettres de consolation, avec ceux de l'oraison funèbre (3). — Cette tendance, quoique fautive, est tellement naturelle que tous y tombent, même Basile, pourtant peu facile à émouvoir (4).

Grégoire, en dépit de ces oublis, réagit visiblement contre ce fâcheux penchant. Telle épître qui, par son seul sujet, est un véritable discours (5) (sur la façon dont on doit supporter les injures), digne de figurer parmi les plus belles pages, se remarque par un ton de calme presque majestueux, le ton d'un père à son enfant; et si le sujet le porte à amplifier (ce qui se sent çà et là), Grégoire se contient volontairement, sachant bien qu'il s'adresse à quelqu'un qui le comprend à demi-mot. Telle autre lettre (6) que son importance et sa longueur ont pu faire ranger, par erreur, au milieu des discours, s'en distingue pourtant bien par son style sans apprêt, parfaitement correct, et même un peu sec. Une autre encore (7), longtemps considérée elle aussi, en raison de son sujet, comme un discours prononcé, se présente au contraire à un œil exercé avec tous les caractères d'une lettre intime, presque confidentielle. En voici une preuve : lorsque Grégoire, dans ses

(1) GR. NAZ., 261, 155; 30, 6.

(2) ID., 64, 29 (début).

(3) ID., 321, 197 (seconde partie).

(4) BASILE, 186, 44 : Ad Monachum lapsus.

(5) GR. NAZ., 141, 77. — Comparez avec deux passages identiques des discours : 1, 712, c — 1, 977, c.

(6) ID., 176, 101.

(7) ID., 329, 202.

discours, parle des hérétiques, il ne peut les nommer sans les accabler des noms les plus odieux; ici, au contraire, c'est de plein sang-froid qu'il envisage la situation et qu'il la décrit à son collègue de Constantinople. « Nous vivons dans un temps, dit-il, où il semble que la Providence, qui pourtant fut jadis la fidèle gardienne de l'Église, nous ait complètement abandonné. Pour moi, j'ai l'âme tellement navrée de nos malheurs que je ne saurais compter au nombre de mes maux les misères de ma vie privée, assez écrasantes pourtant, pour que tout autre les juge intolérables. Je ne pense qu'aux épreuves communes de nos Églises, qui, si l'on n'y remédie promptement, nous feront perdre bientôt tout espoir de salut. » — C'est bien là l'accent de l'homme d'action qui épanche la tristesse de son âme endolorie dans le cœur d'un ami et d'un frère. Que nous sommes loin de ces diatribes violentes décochées du haut de la chaire contre les machinations infernales des hérétiques ! Sans doute, dans la suite, Grégoire se ressaisit, et à son découragement succèdent quelques mouvements d'indignation; mais c'est une indignation contenue, qui ne l'empêche pas d'analyser toute l'étendue du mal et de proposer froidement les remèdes à apporter.

Tout cela nous révèle dans saint Grégoire un très fin lettré, qui sent merveilleusement ce qu'a de profondément artistique la convenance du ton dans un écrit, quel qu'il soit.

Au ton oratoire se rattache intimement ce qu'on peut appeler le ton dialectique, ou mieux le ton de plaider. Nombreuses sont les occasions où l'on est appelé à faire par lettre l'apologie, soit d'un système, soit d'une idée, soit d'une personne : aussi bien ce ton n'est-il pas déplacé dans une lettre, à condition qu'on l'y manie avec un certain tact.

Malheureusement, Libanius est trop pénétré des règles de l'éloquence judiciaire, et a peine à s'en dégager : la plupart

de ses lettres-plaidoyers (1) empruntent les arguments trompeurs, les exemples sans portée, dignes tout au plus d'émouvoir un jury impressionnable et sans culture. Grégoire est plus intelligent dans leur emploi. Voyez, par exemple, la lettre qu'il écrit à Grégoire de Nysse (2) pour le ramener dans la hiérarchie ecclésiastique. Sa finesse est loin de s'accommoder de toutes les règles de convention de la rhétorique païenne. Après un exorde d'une suprême habileté où il cherche à se concilier la bienveillance de son ami, il lui expose ce dont il s'agit, suscite lui-même des objections, les réfute, donne des preuves et termine sa παραίνεσις (44. B₂) par une supplique amicale à laquelle l'autorité du prêtre donne encore plus de prix. Voici cette lettre, qui est un développement ample et aisé de ces deux mots : χριστιανίζειν ῥητορεύων (44. C₁₀) (3) :

« S'il m'était permis, à moi aussi, de me vanter d'une de mes nombreuses qualités, je dirais que j'ai ceci de bon de pouvoir m'irriter aussi bien contre moi-même, lorsque je prends un mauvais parti, que contre mes amis, si cela leur arrive. Puisque donc ceux qui vivent selon Dieu, et qui se réclament du même Évangile, ont tous entre eux des liens d'amitié et de parenté, pourquoi ne vous dirais-je pas ouvertement ce que tout le monde murmure tout bas ? Or, le monde est loin de louer votre « triste bonne fortune », comme on dirait chez vous ; il n'approuve guère votre légère déchéance, ni votre ambition, « le plus hideux des démons » selon Euripide. — Que vous est-il donc arrivé ? Quelle piètre opinion, vous, homme intelligent, n'avez-vous pas de vous-même, pour avoir jeté loin de vous les livres sacrés si délicieux, que vous lisiez jadis au peuple (vous m'entendez sans rougir !), pour les avoir remplacés

(1) LIBAN., 191, 382 ; 247, 494 ; 495, 1049.

(2) GR. NAZ., 44, 11.

(3) Comme autre ex. de lettre-plaidoyer, cf. 53, 19.

par des livres âpres et amers, pour avoir préféré le titre de rhéteur à celui de chrétien ! — Pour moi, c'est bien plus de celui-ci que de celui-là que je rends grâce à Dieu. Non, très cher ami, ne persistez pas davantage dans ces sentiments; il n'est que temps de vous dégriser, de revenir à résipiscence, de présenter vos excuses aux fidèles, de les présenter à Dieu, à ses autels et à ses divins mystères, abandonnés de vous.

« N'allez pas m'objecter ces beaux sophismes : « Eh quoi ! professer la rhétorique m'empêche-t-il de professer le christianisme ? Ne gardé-je pas la foi tout en m'adressant aux jeunes gens ? » Peut-être même prendrez-vous Dieu à témoin... Il n'en est rien, mon admirable ami; en tout cas, s'il faut vous concéder quelque chose, vous n'agissez pas comme il conviendrait. Aussi bien, que faites-vous du scandale soulevé par votre conduite, notamment chez ceux qui sont naturellement enclins au mal, et qui ne demandent qu'à supposer et qu'à raconter sur votre compte ce qu'il y a de pis ? Sans doute, ce sont des calomnies; mais quelle nécessité y a-t-il de leur en fournir l'occasion ? — On ne vit pas seulement pour soi, mais pour autrui; se persuader soi-même ne suffit pas, si l'on ne persuade aussi les autres. S'il vous arrivait de lutter au pugilat en public, vous exposant, dans les théâtres, à être frappé et à frapper le visage de votre adversaire, ou de vous livrer à des danses et à des contorsions indécentes, diriez-vous que vous avez la modération du sage ? Un tel raisonnement, en tout cas, ne serait guère sage. C'est le fait d'un pauvre esprit que de l'admettre. — « Si vous vous convertissez, oh ! alors, je serai tout à la joie ! » disait un philosophe pythagoricien, qui pleurait sur la chute de son compagnon. « Sinon, ajoutait-il, vous êtes mort pour moi. » — Mon affection pour vous m'interdit de prononcer pareille parole. — « D'ami, il devint son ennemi, tout en étant encore son ami », dit le poète tragique.

Oui, je serai bien peiné, pour ne pas dire plus, si vous n'êtes pas de ces hommes, louables au premier chef, qui voient d'eux-mêmes leur devoir; si surtout vous n'êtes pas de la catégorie, déjà moins digne d'éloges, de ceux qui ne suivent pas les bons conseils d'autrui. Telles sont mes exhortations. Pardonnez-moi si mon amitié pour vous m'a arraché quelques cris de douleur, si l'intérêt que je vous porte, à vous, à tout l'ordre sacerdotal, et j'ajouterai à tous les chrétiens, a trop vivement enflammé mes sentiments. Et s'il faut maintenant prier avec vous ou prier pour vous, puisse le Dieu qui ressuscite les morts vous aider dans votre faiblesse ! »

On trouverait difficilement un plaidoyer présentant à la fois plus de logique et plus de pathétique. C'est une argumentation en règle; mais l'aridité du raisonnement y est heureusement contrebalancée par la sincérité de l'affection.

Il est une autre lettre du même genre dans la Correspondance; Grégoire s'y présente comme l'avocat qui lutte non pour l'existence d'un individu, mais pour celle d'une ville entière : c'est la lettre à Olympios, où il demande la grâce de Diocésarée révoltée (1). Il la présente comme une suppliante de tragédie, ce qui se reconnaît aisément à la mise en scène, au ton hyperbolique et pathétique qu'il lui prête : « Voici pour vous une nouvelle occasion de clémence, lui dit-il, et de ma part, une nouvelle hardiesse, de confier à une simple lettre une requête de cette importance. Ce qui me donne cette audace, c'est la maladie, qui ne me permet pas la plus petite démarche. Aussi bien, elle ne me rend guère présentable... Quel est donc le sens de mon ambassade? Ecoutez-moi avec bonté et bienveillance. C'est quelque chose de terrible que la mort d'un homme; comment ne le serait-ce pas? Vivre

(1) Gr. Naz., 240, 141.

aujourd'hui, n'être plus demain, et partir pour ne plus jamais revenir ! — Bien plus terrible encore est la mort d'une ville que des rois ont fondée, que les temps ont édifiée, qu'une longue suite de siècles a conservée. Il s'agit de Diocésarée, ville hier encore, mais non plus aujourd'hui, — à moins que vous ne fassiez un geste de clémence. Représentez-vous cette ville se roulant, en ma personne, à vos pieds; supposez-lui une voix, des habits de deuil, une chevelure rasée, comme dans les tragédies, et prêtez-lui ce langage : « Tendez une main secourable à celle qui git prosternée sur le sol, épuisée. N'unissez pas vos rigueurs à celles des temps; ne renversez pas les pauvres restes qu'ont respectés les Perses. Bâtir des villes est pour vous plus glorieux qu'abattre celles qui penchent d'elles-mêmes vers leur ruine. Montrez-vous fondateur, sinon en augmentant, du moins en conservant intactes celles qui existent. Ne souffrez pas qu'une ville qui exista jusqu'à votre entrée en charge, n'existe plus après vous; ne fournissez pas à la postérité l'occasion de vous reprocher d'avoir réduit à l'état de terre déserte ce qui était autrefois mis au nombre des villes, et de n'en avoir laissé subsister le souvenir que par les seules montagnes, les seuls précipices, les seuls décombres. » — Supposez que notre ville, s'adressant à votre humanité, imagine et exprime de telles pensées. — Mes exhortations à moi, recevez-les comme on reçoit celles d'un ami. Châtiez, si vous le voulez, ceux qui ont violé vos ordres et votre autorité; là-dessus, je n'ose rien demander, alors même que, comme on le dit, il faudrait voir l'origine de ce séditieux mouvement non dans un complot général, mais dans l'élan insensé de quelques jeunes turbulents. Renoncez toutefois au plus gros de votre colère, et envisagez la chose de plus haut. Les coupables n'ont pu supporter l'excès de leur douleur, à la vue de leur mère cruellement opprimée; ils n'ont pas souffert d'être appelés citoyens et

d'être sans cité; ils ont perdu la tête, ils ont transgressé les lois, ils ont désespéré de leur propre salut. Leur douleur peu commune les a rendus fous. — Est-ce là une raison pour qu'une ville ne doive plus être ville? Non, mille fois non, admirable ami. N'allez pas en décider ainsi. Prenez en considération les supplications de tous les citoyens, de tous les gouvernants, de tous les notables. Tous sont également touchés par ce malheur, et s'ils se taisent, respectueux de votre grande autorité, ils le déplorent en secret. Prenez aussi en considération la prière d'un vieillard à qui serait trop cruelle la disparition complète de sa grande ville, encore debout la veille, — qui verrait le temple qu'il a construit à Dieu, qu'il a mis tout son zèle à orner, devenir, le temps de votre gouvernement expiré, un repaire pour les bêtes sauvages! Ce n'est pas tant le bris des statues qui me serait cruel, (encore que cela soit bien dur pour moi); non. Ne croyez pas qu'il s'agisse ici d'intérêts que j'ai plus particulièrement à cœur. Ce serait plutôt qu'une antique cité, qui a jeté son éclat, soit renversée du même coup, et cela de mon vivant, devant mes yeux, à moi, que vous honorez, au su de tous, de votre faveur et de votre crédit. »

Le pathétique mène vite à l'exagération : aussi bien relève-t-on déjà des traces d'hyperbole au cours de la précédente lettre. Libanius, lui, n'attend pas d'avoir à traiter une affaire aussi pressante et aussi brûlante pour en user. Toutes les occasions lui sont bonnes; qu'il s'agisse d'éloges à distribuer, de félicitations à donner, de protestations d'amitié, d'admiration, partout l'œuvre ou l'individu vanté dépasse ce qu'il y a de plus beau ou de plus cher au monde.

« Votre lettre, écrit-il, m'a grandement réjoui... Prodigueuse en était la beauté; aussi n'ai-je pu retenir mon admiration en pleine place publique, où je la reçus et la lus aussitôt. Stratégios, notre magistrat, qui m'entendit, me demanda :

« Pourquoi donc cette exclamation? » Je lui expliquai; il lut à son tour et se récria de plus belle...! » (1) — Voici un autre extrait du même genre : « Quand j'entendis les éloges publics qu'on vous décernait, j'étais tellement heureux que tout l'or de Midas, tout le royaume de Cyrus n'étaient rien à mes yeux... Andronicus vous le dira : mon bonheur se mesure aux louanges que vous recevez » (2).

S. Grégoire ne pouvait échapper à un défaut que prescrivait des règles considérées alors comme élémentaires, particulièrement dans certains genres, comme le panégyrique. Aussi notons-nous quelques débuts très hyberboliques : « Par quel bout commencer votre éloge, écrit-il à Basile, son ancien camarade d'études; comment trouver le mot propre pour vous désigner? Sera-ce « colonne et fondement de l'Église », « lumière du monde », pour employer l'expression même de l'apôtre, ou bien « couronne dont se glorifient les chrétiens », ou bien « don de Dieu », « soutien de la patrie », règle de la foi, légat de la vérité, — ou plutôt n'est-ce pas tout cela à la fois et plus encore? » (3) — Le caractère passionné de Grégoire se révèle merveilleusement dans cette autre lettre, où il proteste de son amitié pour Basile avec tant d'ardeur qu'il craint, dit-il, d'être appelé « tragique » : *Μικροῦ γάρ με καὶ τραγωδῶν οἷς γράφεις, ποιεῖς* (96. A₇). La suite est une série d'hyperboles plus fortes les unes que les autres, si bien que Grégoire, au lieu de prouver qu'il s'est toujours intéressé à son ami, en arrive finalement à se donner toutes les apparences d'un accusé qui se

(1) LIBAN., 142, 290.

(2) Id., 535, 1126. — Noter, dans l'hyperbole, une certaine tendance à la redite. Dans la lettre 320, 670, on lit : *Μικρά μοι πάντα ἤδη φαίνεται, Μίδου πλούτος*, etc. — Dans la lettre citée plus haut (535, 1126) : *μικρὸν δὲ τὸν Μίδου χρυσόν*... etc.

(3) GR. NAZ., 92, 44.

défend et se sent coupable (1). « Eh quoi ! vos intérêts ne sont à mes yeux que bagatelles et frivolités ! O tête divine et sacrée ! Quelle parole a franchi la barrière de vos dents ? Comment avez-vous osé prononcer un tel blasphème ! Permettez-moi d'avoir, à mon tour, un peu de hardiesse. Votre esprit a-t-il pu concevoir une telle pensée, votre main a-t-elle pu l'écrire, le papier a-t-il pu la recevoir ? O Littérature, ô Athènes, ô vertus, ô sueurs de l'étude ! Car vos lettres m'obligent à élever mes plaintes jusqu'au ton de la tragédie. Voyons ! Ne me reconnaissez-vous pas ? Ou bien, oubliez-vous ce que vous êtes vous-même, l'œil, la majestueuse voix, la trompette de l'univers, le roi de l'éloquence. Grégoire mépriser vos intérêts ! Qui donc ne vous admirerait pas ? S'il n'y a qu'un seul printemps parmi les saisons, un seul soleil parmi les astres, un seul firmament pour tout embrasser, il n'y a qu'une seule voix, à l'exclusion de toutes les autres : la vôtre. Ceci soit dit, réserve faite de ma capacité pour porter de tels jugements, et, — ce que je ne crois pourtant pas, — mise à part l'erreur à laquelle m'expose mon affection pour vous. Si vous me reprochez une admiration disproportionnée avec votre mérite, faites le même reproche à tous les hommes. En vérité, nul n'a et ne saurait avoir pour vous l'admiration que vous méritez si ce n'est vous-même, et votre parole qui (à supposer qu'il vous soit possible de vous décerner à vous-même des éloges) serait, par sa magnificence, la règle des discours... » — C'est encore notre Grégoire qui, plus loin, dans une lettre d'adieu à un gouverneur qu'il estimait, s'écria : « Nous sommes perdus ; nous sommes trahis ! nous redevenons une autre Cappadoce ! (2)

Malgré ces erreurs de goût passagères, qui s'expliquent à la fois par les suites de son éducation profane et par la vivacité

(1) GR. NAZ., 96, 46.

(2) GR. NAZ., 261, A₃.

de sa nature (1), Grégoire sait garder, notamment auprès des hauts personnages, une dignité et une réserve qui sont tout à son honneur. Nous verrons, par exemple, que la plupart de ses lettres de recommandation ou d'éloges sont empreintes d'un certain ton de bonhomie qui, d'ailleurs, ne se confond jamais avec le sans-gêne, comme il arrive à Libanius. Il est facile d'en juger par la lettre que nous citons (2). « Vanité à part, écrit-il à Timothée, je suis donc toujours bon chasseur de bons sujets, moi qui, par mes procédés inquisiteurs, ai découvert, pour la révéler ensuite aux autres, votre éloquence cachée et si jalouse de l'obscurité. Comme disent nos saints livres, j'ai placé bien en vue sur le chandelier la lumière cachée sous le boisseau. Pour taire vos autres qualités, telles votre éducation, votre piété, la politesse et la douceur de vos mœurs, (toutes vertus qu'il est bien difficile à un seul homme de réunir), quelle n'est pas la beauté de votre conduite présente ! Non seulement vous gardez mon souvenir, mais vos lettres m'apportent la preuve de votre affection, et vous y ajoutez encore des éloges ! Ce n'est pas que vous ayez dessein de me louer ; je connais trop vos sentiments ; mais c'est afin de me rendre meilleur, de me faire avancer davantage, par la confusion de ne pas être tel que vous me croyez... » Grégoire aime beaucoup ce ton enjoué et de bonne humeur naturelle : « Vous avez beau vous taire, écrit-il à Procope (3) ; vos reproches ne m'échappent pas. On dirait que je vous entends me dire : « Nous donnons un repas de noces ; et, qui plus est, il s'agit du mariage d'Olympiade, votre cher trésor ; il y avait une foule de prélats ; et vous, soit dédain, soit paresse, vous faisiez défaut, mon noble ami. » — « Ni l'un, ni l'autre,

(1) Cf. l'avis de Martin (*op. cit.*, p. 174) sur le caractère de S. Grégoire.

(2) GR. NAZ., 272, 164.

(3) *Id.*, 316, 193.

mon admirable ami. Je ne pouvais tout de même pas, au milieu de mes occupations tragiques, m'adonner à des divertissements joyeux. Au surplus, il était tout à fait hors de saison et nullement nuptial de voir deux goutteux évoluer, objet de la risée générale, au milieu des danseurs... Ceci soit dit par manière de plaisanterie... nuptiale. Je n'ai, d'ailleurs, qu'à le vouloir pour être au milieu de vous, participer à votre réjouissance, joindre ensemble les mains des deux jeunes gens et les unir toutes deux à celle de Dieu... »

Comme on le voit, Grégoire daigne parfois se mettre en frais d'esprit; le badinage lui plaît, et convient très bien à sa nature de Grec fin et moqueur (1).

Ici, nous touchons à un des côtés où Grégoire se montre réellement supérieur : c'est dans l'emploi de l'ironie. Alors que Libanius ne semble pas savoir manier l'ironie qu'il a lourde ou grossière, le triomphe de Grégoire consiste dans une ironie qui va de la légèreté la plus imperceptible et la plus bénigne à l'amertume mêlée de colère et de dépit. Un exemple se présente de lui-même sous notre plume; il est connu de ceux qui ont un peu feuilleté la Correspondance; il s'agit de la fameuse Lettre à Basile (2) qui, à elle seule, pourrait nous édifier sur la capacité moqueuse de notre auteur. L'ironie y est piquante, fine, spontanée; à la fin, Grégoire, se jugeant lui-même, avoue spirituellement que ce qu'il écrit « est peut être plus long qu'il ne convient à une lettre, mais à coup sûr moins long qu'une comédie » (28. B).

Grégoire a même trouvé le moyen d'être mordant sans froisser : témoin cette lettre à Nicobule, grand et bel homme, qui se raillait peu délicatement de son épouse, petite et frêle (3).

(1) Cf. encore GR. NAZ., 157, 86.

(2) Id., 24-4; cf. aussi 27,5.

(3) Id., 44, 12.

Étant donné le but à atteindre, rien ne pouvait être mieux tourné : l'ironie y est si fine et si peu méchante au fond ! « Vous vous moquez, dans votre lettre, d'Alypiana, comme si sa petitesse était indigne de votre haute stature, ô colosse, ô être immense et monstrueux, tant par la taille que par la force ! Aussi bien, c'est d'aujourd'hui que j'apprends que l'âme « se mesure », que la vertu « se pèse », que les cailloux sont plus précieux que les perles, que les corbeaux sont plus aimables que les rossignols. Libre à vous de jouir de votre haute taille et de vos coudées, de ne pas vous montrer inférieur aux Aloydes. Conduire votre cheval, brandir le javelot, aimer le gros gibier, c'est votre affaire, ...mais non celle de votre femme; elle n'a pas besoin de beaucoup de force pour porter sa navette, manier sa quenouille, et rester assise près de son métier, comme c'est là l'occupation des femmes. Si vous y ajoutez les moments qu'elle passe agenouillée en prières, ses continuelles conversations avec Dieu dans les élans de son âme, qu'allez-vous vous targuer de votre hauteur et de la mesure de votre corps !.. Sachez comprendre combien elle est peu coquette, combien elle est virile pour une femme, quel soin elle apporte à son ménage, quel amour elle a pour son mari ! Vous pourrez dire alors le mot du Spartiate : « En vérité ! l'âme ne se mesure pas, et il est bon pour l'homme que son extérieur jette les yeux sur son intérieur ». Si c'est ainsi que vous en jugez, cessez vos plaisanteries; ne vous moquez plus de sa petitesse et vous estimerez tout le bonheur de votre union. »

Il faudrait lire cette lettre dans le texte : c'est un chef-d'œuvre qui recèle des trouvailles de génie : l'emploi du vocabulaire épique, si riche en mots destinés à vanter la force des héros, et le passage subit à la fin, du ton le plus badin au ton le plus sérieux. C'est là que

Libanius pourrait s'écrier : Νενικήμεθα... Γρηγόριος δὲ κερράτηκε (1).

Cette ironie est une ironie douce et mielleuse. Grégoire en connaît une autre, dont il s'arme rarement, parce qu'elle est plus méchante et se rapproche de la diatribe. L'unique échantillon que nous en possédions suffit à nous édifier sur ce qu'eussent été les autres (2). Elle est adressée : πρὸς τοὺς πολιτευομένους. « Je crois en vérité, leur dit-il, que si Diogène de Sinope avait vécu parmi vous, vous ne vous seriez pas arrêtés devant sa besace, et que vous l'auriez, lui aussi, empoigné, sous prétexte qu'il exerçait un métier, qu'il avait un pauvre manteau et un bâton, qu'il refusait de se faire payer pour ses leçons de philosophie, et qu'il soutenait sa vie en s'en remettant au hasard de la bonne fortune, frappant tantôt à une porte, tantôt à une autre... »

En somme, dans l'ironie, Grégoire est passé maître, et si Basile, dans une des rares lettres où il a daigné l'employer (3), se montre un rival possible de Grégoire, Libanius est, sur ce point, sans contredit, dépassé.

Grégoire est donc un fin humoriste, et le caractère moqueur que ses lettres nous révèlent explique en partie l'ironie latente de certains passages de ses discours, voire des plus sérieux.

L'ironie, après ce que nous en avons dit, pourrait être considérée comme le ton dominant de la Correspondance de Grégoire, s'il ne s'y mêlait un autre ton tout opposé : le ton sérieux, ou mieux le ton doctoral. Grégoire, dans ses discours théologiques, a recours à un style spécial, généralement sobre d'ornements. Il était appelé à traiter aussi par écrit de ces

(1) LIBAN., 719, 1583.

(2) GR. NAZ., 172, 98. — Cf. aussi 62, — 26 et 27.

(3) BASILE, éd. de Libanius (Wolf), 725, 1595.

questions proprement dogmatiques; mais le ton de ces lettres diffère — nous devons nous y attendre — du style théologique oratoire. C'est un ton un peu sec, nu, quelquefois brutal; ce sont les accents du docteur qui parle *ex cathedra*, lance des anathèmes et impose ses définitions. Ici, toute l'attention, tout le soin de Grégoire sont concentrés sur la pensée à exprimer. Nous avons plusieurs types de ces lettres (1); mais la plus curieuse est celle qu'il lança contre Apollinaire (2). Sous forme de lettre, telle l'Épître aux Pisons, c'est un petit traité de l'hérésie, spécialement de l'hérésie Apollinariste. Bien entendu, ce ton doctoral, cher à Basile, puisqu'il domine dans presque toutes ses lettres, est inconnu de Libanius, — et pour cause.

Il est cependant un ton, à la fois grave et affectueux, bien connu de Libanius, qui semble s'être appliqué à rivaliser sur ce point avec les docteurs catholiques : c'est le ton du directeur de conscience. Disons-le, Libanius, dans ses lettres de conseil et de direction morale, a su, en dépit de l'infériorité de la morale païenne qu'il avait à sa disposition, emprunter le ton propre à ce genre de lettres, et pratiquement faire beaucoup de bien aux âmes inquiètes, défaillantes ou découragées. Toutefois Grégoire, comme Basile d'ailleurs, a une expérience psychologique beaucoup plus étendue et plus pénétrante. Alors que Libanius reste dans le général (3), et partant offre à l'intéressé des arguments moins saisissants, Grégoire, infailliblement guidé par sa psychologie, s'avance avec plus de délicatesse, avec plus de hardiesse aussi que Libanius. Le ton s'en ressent : tantôt discret, tantôt autoritaire et pressant, il sait se plier aux caractères et aux circonstances. Telle lettre

(1) GR. NAZ., 269, 163; 228, 132 et 133; 233, 138.

(2) Id., 176, 101.

(3) Ce qui arrive aussi à Grégoire, 384, 244.

révèle une observation et un tact réellement supérieurs : celle où Grégoire, ayant à choisir entre une satisfaction d'amour-propre et l'occasion de répandre un peu de baume sur un cœur aigri et dépité, se tire avec honneur d'une grave difficulté (1). Ayant eu à consoler Timothée d'un malheur, Grégoire n'était parvenu qu'à s'attirer ce remerciement « qu'il était sans noblesse de juger à pied sec ceux qui se débattent au milieu des tempêtes ». En excellent directeur d'âme, doublé d'un bon psychologue, Grégoire, loin de se fâcher, commence par avouer que sa lettre a été au moins utile à quelque chose en détruisant la douleur de Timothée par la substitution d'un autre sentiment, une sorte de respect humain (τὸ ἐρυθριᾶν). Il essaie ensuite de l'amuser un peu en le comparant plaisamment aux chevaux d'Achille qui, un moment abattus par la mort de Patrocle, levèrent bientôt la tête et en secouèrent la poussière. Puis, subitement, Grégoire change de tactique et, s'en prenant plus ouvertement à son correspondant, il avoue qu'il trouve sa lettre quelque peu hautaine et belliqueuse. Il ne lui en réitère pas moins le conseil de se raidir contre la douleur.

Voilà une lettre où l'on passe au moins par trois tons différents : c'est un des secrets de la suprême habileté de Grégoire. Nous avons déjà noté que ses épîtres, souvent badines au début, se terminent, au contraire, sur un ton sérieux (2) ou demi-sérieux. La réciproque est également vraie.

Quelquefois, comme pour donner à sa parole plus de prix, Grégoire, dont le verbe était pourtant si abondant, devenait alors concis jusqu'au laconisme. Il sait que le laconisme n'est

(1) GR. NAZ., 276, 166.

(2) ID., p. ex. 309, 190.

pas dans la forme, mais dans la concision du fond (1) : c'est avant tout « enfermer beaucoup de choses dans peu de syllabes ». C'était bien ce qu'avait remarqué Basile, lorsqu'il écrivait à Grégoire (épist. 19) : « J'ai reçu dernièrement votre lettre; oui, elle était bien de vous; c'était votre écriture, surtout votre genre : peu de paroles et une pensée abondante » (2). C'est ainsi qu'il communique parfois ses instructions avec une brièveté d'oracle, et sous une forme lapidaire; telle la petite lettre de quatre lignes où, en docteur habitué à commander et à définir, il laisse entendre à Amphilocheus dans quelle mesure il l'approuve (3). Cette brièveté un peu sèche, Grégoire sait la retrouver quand besoin est : tandis que Libanius, vexé et froissé, s'emporte au hasard et frappe comme un sourd, Grégoire, plus adroit, ménage son correspondant, en dispersant sa colère au milieu de sourires ironiques, on en conservant au moins un ton de politesse impeccable. Voici ce qu'il écrivit à son supérieur hiérarchique, Eusèbe de Césarée, dont les procédés l'avaient choqué : (4) « C'est autant la violence du dépit, comme vous me l'avez reproché, qui a dicté ma lettre, que la sagesse du Saint-Esprit alliée à la sagesse humaine, voire même la simple justice. C'est la vérité que constate à regret celui que vous appelez le très éloquent Grégoire. Car enfin, si vous êtes mon supérieur pour la dignité, vous me permettrez bien, même à moi, de m'exprimer avec quelque liberté et avec une honnête franchise... Si vous regardez ma lettre comme celle d'un subordonné qui ne doit même pas vous regarder en face, je recevrai vos coups, mais sans aucun chagrin. Vous allez

(1) τὸ Λακωνίζειν οὐ τοῦτό ἐστιν, ὅπερ οἶει, ὀλίγας συλλαβὰς γράφειν, ἀλλὰ περὶ πλείστων ὀλίγας.

(2) Cité par MARTIN, *op. cit.*, p. 171.

(3) GR. NAZ., 123, 62.

(4) ID., 52, 17.

peut-être me le reprocher; ce serait, en tout cas, un sentiment qui conviendrait à tout autre qu'à Votre Piété. Car une âme élevée admet plutôt la liberté de ses amis que la flatterie de ses ennemis. » — Ici, nous ne pouvons résister à la tentation de prier le lecteur de lire tout au long la lettre où Grégoire notifie qu'il refuse l'évêché de Sasime (1). Nous tâcherons, par notre analyse, de faire ressortir comment, indigné de la conduite de son ami Basile, il sait cependant dissimuler la sécheresse réelle du ton au travers d'amplifications et d'ornements.

C'est, il faut en convenir, une missive d'une franchise quelque peu brutale, quant au fond; et si la rhétorique ne venait mêler à cette amertume sa meilleure ironie et ses plus précieux ornements, la lettre paraîtrait de ton plutôt âpre. Il ne faut pas croire que Grégoire noie dans un ton demi-sérieux demi-moqueur les remontrances et les griefs qu'il veut exposer: son but est d'amener son correspondant à comprendre qu'il est fâché, et plus encore, à l'empêcher de feindre qu'il ne l'a pas compris. Aussi, fidèle au procédé que nous avons déjà indiqué, entremêle-t-il adroitement les tons les plus divers et les plus déconcertants, depuis le reproche cinglant jusqu'à l'indulgence feinte ou affectée. Dans la lettre que nous avons citée et qui est peut-être le chef-d'œuvre du genre, nous voyons d'abord un homme positivement en colère, brutal et sans déférence; le ton est manifestement indigné, en tout cas joue l'indignation. Subitement il s'arrête, et, par un revirement d'une rare vivacité, il montre qu'il sait encore plaisanter ou excuser. Bien plus, il va jusqu'à s'excuser lui-même et à se disculper d'avoir rien fait contre Basile; puis, tranquillement cette fois, tel un chat qui promène hypocritement sa griffe dans les chairs de sa victime, il ajoute comme négligemment,

(1) GR. NAZ., 97, 48.

après avoir dit qu'il n'a sur la conscience aucune faute commise contre son ami, « si ce n'est pourtant que nous avons conscience d'avoir été trompé, chose dont nous avons eu conscience un peu tard, mais dont nous avons tout de même eu conscience. » Puis, après cette phrase jetée en passant et comme par hasard, mais qui dut cependant faire mordre les lèvres à son ami, il continue posément l'énumération de ses griefs en ayant soin de les placer dans la bouche de certains calomniateurs malintentionnés. Le τούτους μὲν οὖν χεῖρεῖν ἐξομεν (mais, envoyons-les promener !) nous amène au rapprochement de ce passage de haute comédie avec la tirade d'Arsinoé à Célimène dans le *Misanthrope* (1). Personne ne s'y trompe, naturellement, Basile pas plus que les autres : aussi, lui qui connaissait les finesses hypocrites de la rhétorique, dut en ressentir un certain dépit. Enfin (100, ₂), un mot semble nous indiquer que Grégoire va se décider à aller droit au but et à parler sans fard (2). Détrompons-nous : le chat n'a pas encore assez joué avec sa victime. Il ébauche une petite dissertation sur l'art de combattre qu'il n'a pas appris, sur la manière dont les faibles luttent quand on les pousse à bout, — tous passages pleins d'allusions, mais qui n'attaquent pas le sujet en face. Il espère, par ce harcèlement sans trêve, frapper plus juste. Après avoir entremêlé plaisamment sa lettre d'allusions profanes (3), n'oubliant même pas ici qu'il s'adresse à un lettré, il dévoile tout à coup les projets fomentés par Basile, et le lui dit tout net : Τί δὲ τῶν λαμπρῶν Σκισμῶν ἀποστρεῖν τὴν μητρόπολιν; — Enfin, après une phrase d'une ironie mordante, Grégoire se dérobe, non sans un dernier coup de patte.

(1) *Misanthrope*, acte III, scène v.

(2) Ἐγὼ δὲ τὸ ἐμὸν, ὡς ἔχω, δηλώσω, καὶ μοι μὴδὲν ὀργισθῆς.

(3) Lettre citée, 100, B.

Grégoire écrivit d'autres lettres dans le même genre, où il unit hardiment un ton de froide politesse à une apparente bonne humeur (1) : au fond, c'est le même procédé employé avec la même aisance.

Pour que notre auteur se montre embarrassé, en effet, il faut qu'il en ait bien sujet. D'ailleurs, cela lui arrive rarement. A part certaines lettres où il se montre assez gauche dans l'exposé de ses revendications ou de ses raisons, il est généralement d'une franchise, qui a l'avantage de servir sa cause, au lieu de la compromettre (2). Libanius, en semblable circonstance, ajoute un défaut à un autre défaut. Son embarras se complique presque toujours d'un mensonge (3) ou d'une obscurité assez épaisse pour qu'il avoue s'en rendre compte (4).

A vrai dire, la qualité maîtresse de Grégoire dans sa Correspondance, c'est l'aisance : ses lettres sont le rendez-vous des tons les plus divers ; on y rencontre même le ton poétique et idyllique. Il écrit, par exemple, à Candidianus (5) : « Je laisse au poète, dont l'art est libre et indépendant, le soin d'entonner un chant rustique en votre honneur et de former un chœur agreste ; puis, après avoir moissonné quelques épis bien mûrs, d'en tresser la plus jolie couronne qui soit, et d'orner votre tête de ceps de vigne, piqués de lierre et de raisins. Voilà bien les Thalysies de l'Agriculture, ramenée grâce à vous parmi les hommes ! Que les pierres ruissellent du lait, les fontaines du miel, que les arbres des vergers et des montagnes regorgent en fruits délicieux ! » — Évidemment, ce passage est une exception ; mais il a l'avantage de nous attester l'entière liberté

(1) GR. NAZ., 101, 50.

(2) ID. 260, 153 ; 276, 166.

(3) LIBAN., 135, 276. (Il lui réclame, dit-il, de l'argent, pour avoir le plaisir de lui écrire.)

(4) ID., 156, 322 : ἵνα δὲ ὁ λόγος μὴ εἰς αἰνιγμα πύσῃ, σαφέστερον ἐρῶ.

(5) GR. NAZ., p. 40, B.

d'accent que garde Grégoire dans ses relations épistolaires (1).

Jusqu'à présent, nous avons vu défiler devant nous l'orateur, le théologien, le lettré fin et délicat, l'avocat, le docteur, voire même le poète; nous l'avons vu tour à tour enjoué, spirituel, froidement poli, bonhomme. Avons-nous vu l'homme complet? — Nous nous représentons bien jusqu'ici une tête fort spirituelle, un esprit aimable et souriant, une verve s'exerçant parfois aux dépens d'autrui; mais l'homme de cœur, où le trouvons-nous? — Inutile de dire qu'il ne faut guère le chercher en Libanius, où l'esprit a trop souvent étouffé la voix du cœur (2). Sans doute, chez Grégoire, nous avons déjà saisi, çà et là, au travers de lettres fort spirituelles ou fort sérieuses, quelque cri de l'âme, échappé comme malgré lui (3), et aussitôt réprimé; mais il est certaines lettres, que nous avons réservées pour la fin, dont le ton, à la fois simple et ému, nous repose de la coquetterie des autres. Là se révèle celui qui sut être un ami tendre et aimant, un père spirituel indulgent et bon, un prêtre compatissant et désintéressé. Ses lettres aux jeunes gens sont des modèles de grâce et de conseils édifiants (4); celles qu'il adresse à certains de ses amis renferment sur l'amitié des passages dignes de figurer à côté de ceux de Cicéron et de Montaigne; les plus infimes détails de ses lettres à ses anciens condisciples et amis sont pleins de souvenirs émus et mélancoliques (5) : « Césaire n'est plus; (laissez-moi vous confier ma douleur, même si elle ne vous

(1) Une lettre curieuse à cet égard, c'est celle où Grégoire, écrivant pour son père, prend un ton un peu sénile : c'est la lettre 83, 41, à laquelle on peut joindre 87, 42.

(2) Notons cependant quelques honorables exceptions, dont la lettre 112, 232.

(3) GR. NAZ., 81, 40.

(4) Id., 337, 204.

(5) Id., 65, 30.

paraît guère digne d'un philosophe). Or, j'aime ce qui me reste de Césaire; tout ce qui vient à me rappeler Césaire, je le couvre de mes embrassements et de mes baisers, car il me semble alors le voir, jouir de sa compagnie et de sa conversation. C'est l'impression que j'ai ressentie en lisant votre lettre. Dès que j'eus parcouru le début et que je la vis signée de Philagre, dont la personne et le nom me sont si chers, alors revinrent en foule à mon esprit toutes nos joies d'antan, villes, travaux, table commune, pauvreté, toutes les douceurs de la bonne camaraderie, comme dit Homère, nos plaisirs, nos efforts, nos sueurs dans l'étude des belles-lettres, nos maîtres communs, nos hauts espoirs, bref tout ce que chacun peut raconter de ces bons moments dont le seul souvenir suffit à me réjouir. Pour me donner l'occasion de nous rencontrer davantage encore sur ce doux sujet, consentez à saisir votre plume et faites-moi le plaisir de m'écrire. Je suis loin de faire peu de cas de vos lettres, puisque le mauvais sort qui régla si fâcheusement mes intérêts, m'a arraché la grande consolation de votre société. »

Cette tendresse de cœur, si manifeste dans la lettre précédente, suggère parfois à Grégoire l'expression juste et fine des plus beaux sentiments, témoin le court billet qu'il écrivit en réponse à une lettre de consolation, ou celui dans lequel il regrette sincèrement de n'avoir pas rencontré Eusèbe, le vaillant athlète exilé pour la foi (1).

Mais là où la simplicité et l'émotion sont encore rehaussées par la conviction et l'ardeur de la foi, là où apparaît le chrétien, le docteur de l'Église, Grégoire non seulement est grand; il touche au sublime. Telle de ses lettres (2) renferme un cri d'espérance parti du cœur et que personne ne confond avec l'exclamation d'un rhéteur: « D'autres possèdent sans doute

(1) GR. NAZ., 77, 35; — 125, 64.

(2) Id., page 129. A₃.

le sol de nos ancêtres; mais nous avons, nous, la cité céleste; d'autres occupent peut-être notre siège épiscopal; nous, nous avons le Christ. O sublime échange! Pour avoir méprisé quelques vains avantages, que n'avons-nous pas obtenu! « Nous avons passé par le feu et par l'eau »; je crois fermement que nous irons dans le lieu du rafraîchissement. Non; Dieu ne nous abandonnera pas toujours; il ne souffrira pas que la saine doctrine soit persécutée. La joie des consolations sera proportionnée à la multitude de nos maux. Je le tiens pour certain et c'est tout l'objet de mes désirs. »

Libanius — car il faut en revenir à lui — fait alors piètre figure auprès de Grégoire : il ne se départit jamais d'un certain ton moyen, qu'il veut s'efforcer de rendre spirituel, mais qu'il n'arrive qu'à rendre monotone. Les deux cents lettres qui nous restent de Grégoire offrent une diversité de tons qui contraste absolument avec l'uniformité des deux mille lettres de Libanius. Là où ce dernier fait un effort pour changer son accent habituel, il devient aussitôt gauche et emprunté.

Mais notre conclusion a une portée plus générale : peu nous importe à la rigueur que Libanius le cède à Grégoire ou Grégoire à Libanius; voici qui est plus curieux : Libanius est quelque chose de plus pour nous qu'un sophiste païen du iv^e siècle; il est le type du Rhéteur contemporain de Grégoire; son œuvre est à nos yeux l'expression la plus fidèle des règles et des canons littéraires de l'époque. En un mot, il est le champion de la littérature profane. Dès lors, nous sommes plus en mesure de constater l'originalité propre de notre Père de l'Église; ayant fait le départ de ce qu'il a reçu ou accepté de ses maîtres profanes et de ce qu'il a créé de lui-même, nous pouvons avoir une

idée au moins approximative de sa valeur en tant qu'épistolier.

Si nous en restions là, la tâche ne serait pas complète : il nous faut désormais pousser plus loin notre analyse et rechercher d'une façon plus précise, non plus la méthode générale suivie par Libanius ou Grégoire épistoliers, mais les procédés spéciaux, employés pour traiter tel sujet, et les idées spéciales aussi, émises pour servir à l'argumentation ou au développement de ce sujet.

Bien qu'il soit très difficile de donner une unité à une Correspondance, quelle qu'elle soit, et d'en grouper les sujets dans un ou plusieurs cadres nettement définis, nous avons essayé néanmoins de réunir sous une rubrique commune certains groupes de lettres plus caractérisées. Ajoutons d'ailleurs que cette classification nous a été facilitée : on n'usait pas autrefois de la lettre comme nous en usons aujourd'hui. Genre presque exclusivement littéraire, elle avait non seulement ses procédés, mais même ses sujets : c'est, disons-le en passant, ce qui contribue à rendre certaines d'entre elles si monotones. Non pas que, pratiquement, l'on ne semblât quelquefois déroger à cette règle : les empereurs, notamment, envoyaient quotidiennement des missives dont le contenu était à peu près aussi littéraire que celui de nos dépêches ; mais ces dernières ne rentraient pas dans le genre proprement épistolaire. Dès lors, nous sommes autorisés, croyons-nous, à diviser en groupes les Lettres de Grégoire : nullement factice, cette séparation est presque naturelle.

Si l'on veut bien considérer que, dans S. Grégoire épistolier se reflètent :

- A) l'homme du monde; l'ami; le lettré;
- B) le personnage influent;

c) l'Évêque;

sous le premier chef, nous rangerons les lettres de pure amitié, de félicitation, et les lettres à tendance littéraire; sous le second, l'amas des lettres de requête et de recommandation; sous le troisième, la plupart des lettres de consolation, de direction, d'exhortation et de définitions dogmatiques.

A. — L'AMI; L'HOMME DU MONDE; LE LETTRÉ.

Notre travail, ici encore, reste au fond un parallèle destiné à surprendre, non seulement la communauté de procédés, mais aussi la communauté de sujet ou de pensée des trois auteurs spécialement étudiés antérieurement : Grégoire, Basile et Libanius, afin d'arriver, en dernière analyse, à dégager les usages régnants, puis à constater dans quelle mesure Grégoire les a suivis.

Nous nous proposons ici d'examiner la structure de la plupart de leurs lettres, en particulier celles où l'homme du monde et l'ami ont la première place, car elles doivent nous présenter des procédés d'autant plus apparents que les sujets sont plus généraux et par conséquent plus vides d'idées spéciales et importantes. Les lettres de l'évêque, en effet, seraient, à ce strict point de vue, d'un moindre intérêt, car l'importance du fond a souvent refoulé toute préoccupation proprement technique de la forme; de même les lettres de requête qui, malgré la pénurie du fond, se trouvent soumises, nous le verrons, à des règles différentes et particulières. Les procédés que nous allons énumérer étant surtout restreints à la Correspondance de l'ami, de l'homme du monde et du lettré, c'est donc eux qu'il convient de placer tout d'abord.

Nous avons vu, par la comparaison établie entre les diffé-

rents débuts de chaque lettre, chez Libanius et chez Grégoire, que nos auteurs entament volontiers leur développement par certaines formules ou certains mots qu'ils semblent préférer. Il se rencontrent également dans l'emploi, au début, d'une pensée générale, qui parfois est une maxime (1). Les débuts par citation sont encore plus fréquents : on peut supposer que c'était au moins une règle d'élégance. Libanius cite souvent Homère ou Pindare en tête de ses missives (2); Grégoire cite plusieurs fois Homère (3), une fois Hésiode (4), et couramment la Bible (5). Ces citations, surtout les dernières, donnent à la lettre une allure légèrement oratoire. Les homélies de Grégoire débutent ainsi par le passage d'un psaume ou par un verset de la Bible.

Le préambule est plus ou moins long, généralement plus bref que dans les lettres de recommandation. Certaines lettres, écrites en vue du trait final, sont employées tout entières à le préparer. Le préambule tient alors à lui seul les trois quarts de la place, comme il arrive dans la lettre suivante (6) : « Si l'un de nos amis communs, dont le nombre est grand, j'aime à le croire, vous demandait : « Où est maintenant Grégoire, et que fait-il ? » — répondez hardiment qu'il vit en philosophe tranquille, s'inquiétant autant de ses ennemis que de ceux dont on ignore jusqu'à l'existence, ... tellement est invincible sa force d'âme ! Si maintenant, le même homme vous demande de nouveau : « Et comment supporte-t-il sa séparation d'avec ses amis ? » — n'allez plus répondre hardiment qu'il le fait en phi-

(1) LIBAN., 2, 8; 13, 29; 704, 1553. — GR. NAZ., 63, 29; 265, 158. — BASILE, 297, 115; 343, 148.

(2) LIBAN., 16, 34; 278, 575; 568, 1195; 770, 53.

(3) GR. NAZ., 27, 5 ('Εξ 'Ομήρου δὲ τὸ προσέμειον); 309, 190.

(4) ID., 317, 195.

(5) ID., 257, 152; 277, 68; 296, 182; 301, 184, etc.

(6) ID., 168, 94.

losophe; dites qu'en l'espèce, ses sentiments sont d'une âme vile. Les hommes se laissent généralement dépasser en d'autres matières; pour moi, j'avoue mon infériorité quand il s'agit de l'amitié et des amis, au nombre desquels est l'excellent Amazonius... (à qui est destinée cette lettre). »

Dans d'autres cas, le préambule prépare l'objet important de la missive assez directement pour qu'on puisse le regarder comme en faisant partie intégrante, logiquement parlant (1). S'il en est ainsi, la transition entre ce *προοίμιον* et le corps même de la lettre doit être très habile et en quelque sorte imperçue. Grégoire y réussit merveilleusement bien, quoique toute transition, aussi discrète qu'on l'imagine, sente toujours un peu l'artifice. Une lettre curieuse à cet égard est celle où Grégoire, voulant persuader à Simplicie qu'il est de son devoir de ne pas s'opposer à la nomination de son esclave à l'évêque (2), consacre un long *προοίμιον* à féliciter sa correspondante d'avoir fait l'éloge de Basile. De là, le plus simplement du monde, ayant ainsi évité d'aborder la question *ex abrupto*, il ajoute : « Mais votre conduite ne me semble pas s'accorder avec vos paroles, puisque vous voulez détruire l'œuvre de Basile, en refusant la création d'un nouvel évêque. »

D'une façon plus générale, Grégoire soigne beaucoup ses transitions, et non seulement celle du préambule au sujet propre de la lettre; de la sorte, chacune d'elles, telle une véritable œuvre d'art, arrive à présenter une parfaite homogénéité, et une non moins rigoureuse unité. — Certaines lettres de Libanius, au contraire, sont à peine composées et laissent l'impression d'avoir été écrites « à bâtons rompus ». Tout au début (3), nous rencontrons deux lettres ne présentant aucune

(1) GR, NAZ., 149, 79.

(2) ID., 149, 79.

(3) LIBAN., 11, 25; 12, 26.

cohérence. Dans la seconde notamment, qui compte une douzaine de lignes, trois idées nettement distinctes se succèdent sans aucun lien. Évidemment, nous avons choisi parmi les plus mauvaises; mais c'est déjà trop que ces exceptions. Dans la Correspondance de S. Grégoire, par contre, il y a peut-être un excès dans l'autre sens. La composition en est si serrée que chacun de ses petits billets est une parfaite « synthèse », au sens étymologique du mot; on dirait autant de petits discours, tous très agréables à lire; car ils n'imposent aucun effort : toutes les idées, depuis la première jusqu'à la dernière, se tiennent et s'appuient les unes les autres. Un exemple de cette tendance de Grégoire à la « systématisation » des idées, exemple que nous avons choisi simple exprès, mais qui ne laisse pas d'être probant, nous le rencontrons dans la lettre 133, 70 : Ayant besoin de s'excuser, et en même temps ayant avoué qu'il est souffrant, Grégoire ne demande pas qu'on l'excuse, mais qu'on veuille bien contribuer à sa guérison en l'excusant. Cette habitude de souder ensemble deux idées, suprêmement habile à force de naturel, se traduit encore mieux dans la lettre 140, 76 adressée à Grégoire de Nysse. Grégoire a trouvé le joint qui lui permet, sans discordance, à la faveur d'une simple transition, d'épancher sa douleur sur la mort de Basile et d'assurer son correspondant de ses sentiments affectueux : puisque celui qu'il appelle ἡ ἀγία ἐκείνη ψυχὴ est parti, Grégoire reposera désormais ses yeux sur celui qui, tel un miroir poli et brillant, reflète les vertus du cher défunt, sur Grégoire de Nysse. — Ce soin qu'a Grégoire de la composition des lettres s'explique parfaitement. On ne cesse de répéter que Grégoire s'attache à la forme, — et c'est vrai; car la forme tient étroitement au fond qu'elle exprime : une page sérieusement pensée se présente ordinairement en une texture solide et en une forme au moins correcte. Grégoire, — et ceci,

malgré son apparente banalité, n'est pas si fréquent — Grégoire, toutes les fois qu'il écrit, a quelque chose à dire; il espère que sa lettre aura un résultat effectif et pratique; chacune est pour lui un moyen d'action. Il veut, par exemple, réconcilier deux ennemis (1) : Après avoir assuré son correspondant de toute sa bienveillance, il lui expose, sans ambages, l'objet de sa lettre : La calomnie a fait tout le mal, dit-il. Après quelques précautions oratoires, il aborde l'exhortation à la réconciliation, laquelle est sérieusement motivée; il en tire les raisons, non de l'incident qui a brouillé les deux adversaires (ce qui eût pu être maladroit), mais de considérations plus générales (p. ex. : qu'on ne peut toujours être philosophe; le soin que Sacerdos a des pauvres, etc.). Après avoir ainsi élargi l'intérêt de la question (procédé qui lui est propre), Grégoire arrive à la conclusion qu'il divise en trois parties : l'une est la conclusion générale : un homme doit toujours être respecté, quel qu'il soit; donc respectez Sacerdos; — l'autre personnelle : si ce n'est pas cette raison qui vous décide, ce sera ma propre prière; — la dernière enfin pratique : détruisez les écrits que vous êtes peut-être sur le point de lancer contre lui; retenez aussi l'âpreté de votre langue.

Parcourez les Lettres de Libanius; vous vous rendrez compte que le sophiste païen écrit souvent pour écrire, dans le seul et unique but de faire admirer son talent : quand il doit répondre à l'un de ses innombrables correspondants, il ne sait souvent trop que lui dire : aussi lui raconte-t-il n'importe quoi, par exemple la manière dont il a reçu ses cadeaux ou sa lettre...; peu lui importe le sujet, au fond; la forme seule le préoccupe; il l'avoue même naïvement dans l'une de ses lettres (2), lorsqu'il écrit, en réponse à une question de Basile,

(1) GR. NAZ., 357, 219.

(2) LIBAN., 720, 1585 (fin).

à propos des Livres sacrés : « Quant à ces livres dont vous trouvez le style mauvais, mais le fond meilleur, je suis de votre avis; personne ne dit le contraire. » La façon même dont la phrase est écrite prouve bien que peu lui importe le fond de la Bible, et que le style seul retient son attention. Nous constatons là un des effets déplorables de la rhétorique, que la nature essentiellement intelligente de Grégoire a su éviter.

Un autre grave défaut de la sophistique, défaut qui exerce ses ravages jusque dans les petits genres, comme le genre épistolaire, c'est le vide de l'argumentation. C'était même, aux yeux de certains sophistes, le comble de l'art de « faire quelque chose de rien »; les déclamations et les amplifications des écoles de rhétorique en sont le plus probant exemple. Le sophiste est, comme dit Basile dans une de ses Lettres à Libanius, « un homme dont le propre est de réduire à volonté les sujets ou de les amplifier » (1). Chose qui nous étonne, mais qui semblait naturelle alors, Libanius ne proteste que timidement contre cette définition du sophiste et contre l'application que Basile lui en fait. Ses œuvres, et spécialement ses Lettres, ne protestent pas davantage; elles sont bien l'expression la plus palpable de la dernière partie surtout de la définition : ce sont des amplifications, et des amplifications dans tout le mauvais sens du mot, c'est-à-dire des développements d'une pauvreté d'argumentation frappante et d'une prolixité qui n'est qu'un bavardage stérile. Et nous ne parlons pas ici de ses lettres de recommandation dont le vide, nous le verrons, est pour ainsi dire chose admise et de bon ton.

Les procédés de développement sophistique, quels qu'ils soient, se ressemblent tous par le vide de l'argumentation.

(1) Édit. WOLF. 719, 1584 : καὶ σοφιστὴς τοιοῦτος, ὃ γὰρ ἴδιον εἶναι τῆς τέχνης ὁμολόγηται καὶ τὰ μεγάλα μικρὰ ποιεῖν, ὅτε βούλεται, καὶ τοῖς μικροῖς περιτιθέναι μέγεθος.

Tantôt c'est le bavardage fastidieux d'un homme qui n'a rien à dire (1), ou qui s'avise de raconter à son correspondant, sans rien ajouter d'autre, les circonstances dans lesquelles il a reçu sa dernière lettre (2); tantôt c'est la reprise d'une même idée, sous des formes plus recherchées les unes que les autres, sans qu'à la fin l'argumentation ait fait un seul pas de plus qu'au début. Cette analyse déplacée d'une même notion, souvent banale et simple, produit parfois ce piteux résultat qu'ainsi Libanius paraît se défier de l'intelligence de son correspondant (3). Il y a plus : notre sophiste, dans l'emploi qu'il fait de la rhétorique, pousse parfois la naïveté jusqu'à devenir presque impoli : il a l'air de quelqu'un qui se moque de son correspondant et qui le traite en petit garçon. Hygienus (4) souffrait de voir son père presque aveugle. Libanius lui donne l'excellent conseil d'essayer de remonter le moral de son père; mais savez-vous comment? Le fils devra dire à son père, par manière de consolation, qu'en étant aveugle, il évitera la « passion qui vient des sens » ! Remarquons toutefois, pour excuser Libanius, que ces arguments et leurs analogues trouvaient couramment leur place dans les oraisons funèbres (5), et que c'est pour obéir à ce qu'il croyait un excellent précepte que le pauvre rhéteur a été amené à pareille sottise. Un amour excessif du paradoxe lui a, une autre fois, dicté quelque chose du même goût. Qu'on en juge : « Ayant appris que vos chagrins vous donnaient l'occasion d'être philosophe, peu s'en est fallu que je ne loue ce qui vous les a causés » (6). Si Libanius ne commet pas constamment de pareilles erreurs de goût, qui

(1) LIBAN., 178, 863.

(2) ID., 462, 986; 619, 1329.

(3) ID., 335, 701 (début).

(4) LIBAN., 756, 10.

(5) Cf. notre première thèse; dernier chapitre.

(6) LIBAN., 278, 576.

feraient croire à un absolu manque de tact, il a trop souvent recours, spécialement dans la manière de justifier un paradoxe, à des arguments dont l'inanité éclate aux yeux, en dépit de la virtuosité qui y est parfois déployée.— Grégoire, lui, est plus habile dans la justification d'un paradoxe. Voici un extrait d'une lettre adressée précisément à Libanius; Grégoire semble avoir voulu rivaliser avec « le Maître ». Nous ne la traduisons pas, pour conserver toute la saveur de l'original (1): « Μήτηρ πατρὶ πέπομφα παῖδα, ἡ κατὰ φύσιν τῷ κατὰ λόγους. Ὅπως οὔν μοι μελήσει, σοὶ μελήσει. » Une autre lettre (2) où Grégoire engage Épiphane à lui écrire, est un badinage, obscur à dessein, destiné à piquer la curiosité de son correspondant : « Νόμῳ προκαλοῦμαι νόμον, τὸν κελεύοντα τιμᾶσθαι πατέρα τῷ κελεύοντι διδάσκεισθαι παιδᾶς. » Ailleurs, le sophisme repose sur ce fait que Libanius, comme quelquefois Grégoire, considère l'exemple qu'il propose comme une preuve réelle et indiscutable (3). Dans tel cas, le sophisme est flagrant; mais le ton spirituel qu'il emprunte aide à le faire accepter (4). Libanius avoue à Julien qu'il vient d'être vaincu par lui dans l'art littéraire, et il ajoute : « De cette défaite, je me réjouis comme d'une victoire : quand le vaincu et le vainqueur sont amis, le vaincu participe à la victoire de l'autre; car, chez des amis, dit-on, tout est commun. » Le triomphe du sophiste est de nouer une difficulté pour la dénouer ensuite (5) ou encore de donner à sa lettre l'aspect d'une courte thèse que l'on discute point par point, comme dans les écoles de rhétorique (6). Grégoire, lui aussi, s'est avisé d'avoir recours à de spécieuses raisons;

(1) GR. NAZ., 380, 236.

(2) ID., 381, 239.

(3) LIBAN., 85, 180 (fin).

(4) ID., 534, 1125 (fin).

(5) ID., 638, 1385.

(6) ID., 628, 1353.

mais, plus souvent que chez Libanius, elles s'excusent par l'aplomb avec lequel elles sont exposées, ou, plus encore, par l'ironie latente qu'on y sent percer. Il écrit, par exemple, à Césaire, préfet de Constantinople (1) : « Ne vous étonnez pas si les faveurs que je vous demande sont grandes. Quando n sollicite 'un personnage qui a le bras long, il convient de mesurer sa requête à son importance. Il est également sot de demander beaucoup à qui est sans grande influence et peu à qui possède un crédit considérable. Dans le premier cas, ce serait manque d'à propos; dans le second, ce serait mesquinerie... » Cela n'a d'autre mérite que d'être joli; et si l'on n'est pas trompé sur la valeur des raisons invoquées, c'est en souriant qu'on se laisse convaincre. — Mais voici, par contre, un début de lettre parfaitement dans le goût de Libanius (2) : « Si je m'étais rendu digne de vos souffrances, écrit-il à Eusèbe, ... j'aurais obtenu d'aller à Votre rencontre, de Vous embrasser... » — Une autre fois (3), Grégoire demande qu'on le loue, « afin, dit-il, que vous me rendiez meilleur et me fassiez progresser [dans la vertu] par la honte de ne pas être tel que vous le dites. » Une raison au moins spécieuse, quand bien même n'y aurait-il là qu'une plaisanterie, c'est celle que Grégoire s'avisa de donner à Olympius, préfet de Cappadoce, pour lui réclamer un livre : « je vous le réclame, parce que, si je vous le donnais, je pourrais être accusé de vouloir vous corrompre ».

Chercherons-nous à excuser Grégoire? — Je sais qu'on pourrait soutenir que c'est par dérision pour ces procédés sophistiques, qu'il les emploie. Cette thèse, outre qu'elle serait appuyée sur des documents insuffisants, ne nous paraît pas la bonne. Soit qu'il ait trouvé plaisir à mettre en œuvre de tel arguments,

(1) GR. NAZ., 57, 23.

(2) GR. NAZ., 129, 66.

(3) ID., p. 272 (fin).

soit plutôt qu'il ait voulu flatter le goût douteux de ceux à qui il s'adressait, et que ces jeux d'esprit charmaient, soit enfin qu'il y ait été amené par vanité d'auteur désireux de montrer son talent et son érudition, Grégoire n'en a pas moins consenti à les employer, et cela en pleine connaissance de cause.

A ces procédés courants s'en joignent d'autres qui, eux, ne relèvent qu'indirectement de la rhétorique, mais ne laissent pas cependant d'en relever : je veux dire les développements par *synkrisis*, par gradation, par négative, par allusions mythologiques. Le premier ne semble pas avoir été très connu de Libanius, au moins dans sa Correspondance; je n'en relève qu'un seul exemple, mais il est significatif (1); ce procédé, qu'on pourrait également appeler procédé par accumulation, consiste à énumérer deux ou trois faits destinés à être implicitement mis en parallèle avec le dernier, sans faire appel à aucun signe matériel indiquant la comparaison. Ici, il se présente sous cette forme : « Grand fut Miltiade après la victoire de Marathon; grand fut Thémistocle...; grand enfin fut Julien après la présente victoire. » Basile en use de même au début de la lettre 28 (p. 136). Grégoire semble affectionner ce procédé qu'il nous sert dans cinq lettres au moins. « C'est la lance qui fait reconnaître le Spartiate; l'épaule qui révèle un Pélovide; la parole qui indique qu'on est en face du grand Thémistius » (2). Les éléments de la comparaison sont, on le voit, assez diversifiés; nous souhaiterions peut-être qu'ils fussent plus homogènes. — Un autre passage est composé suivant la même tactique : « Ἐν μὲν ἔαρ ἐν ὥραις, εἰς δὲ ἥλιος ἐν ἀστράσιν, εἰς δὲ περιέχων ἅπαντα οὐρανός, μία δὲ κατὰ πάντων φωνὴ ἡ σὴ... » (3); de même encore : « Μετὰ τὸν πόλεμον, ἡ συμμαχία μετὰ τὴν ζάλην ὁ

(1) LIBAN., 468, 1003.

(2) GR. NAZ., 80, 38.

(3) ID., 96, A₁₁.

κυβερνήτης... (1). C'est là encore une preuve de la vogue qu'avait la σύγκρισις chez les anciens, surtout chez les Grecs (2).

Non moins couru était le procédé de développement par gradation, qui est à sa manière une espèce de σύγκρισις. Libanius (3) et Grégoire l'emploient constamment; aussi n'y insisterons-nous pas.

Le développement par négative, qui facilite à l'excès l'amplification d'une idée, est aussi bien connu de Libanius (4) qui y trouve l'occasion de donner libre cours à son habituelle prolixité; mais si Grégoire en use dans certains développements oratoires, il l'a laissé totalement de côté dans sa Correspondance.

Parmi les sources de développement où puisent à l'envi Libanius, Grégoire et Basile, il en est une où ils trouvent abondamment de quoi se satisfaire : c'est la mythologie. Celle-ci, dont tous les Grecs étaient si fiers, était loin d'être battue en brèche par le Christianisme; elle exerçait encore tout son prestige sur certains esprits; et, chose qui nous étonne aujourd'hui, causait un réel dommage à l'expansion des idées chrétiennes. Ses plus fidèles défenseurs, elle les comptait précisément parmi les rhéteurs et les sophistes, qui y voyaient la principale source de leur art et qui la gardaient comme leur propre trésor.

Libanius, en bon Grec et en bon païen qu'il est, la vénère comme une idole : c'est pour lui une mine inépuisable

(1) GR. NAZ, 353, 217.

(2) J'en citerai encore deux exemples : l'un 368, 224 : « Qui est-ce qui plaît le plus aux chevaux? Evidemment ce qui les intéresse; et aux aigles ? ce n'est rien autre que ce qui intéresse les aigles... » ; — l'autre 372, 228 : « Qui ne loue une plante déjà couverte de fleurs ? qui n'est charmé par les moissons... ? qui n'est joyeux de voir une âme nouvellement initiée et que son Dieu orne déjà, secouer les entraves terrestres pour s'unir à lui plus étroitement ? »

(3) LIBAN., 546 (lignes 11 et 13).

(4) ID., 139, 285. Σὺ γ' ἄνθρωπον μὲν τεθνεώτα οὐκ ἂν ἀναστήσεις, ὥσπερ ἐν μύθοις...

qu'il ne néglige jamais; elle lui fournit bon nombre des comparaisons qui composent la trame de beaucoup de ses lettres. L'emploi de la mythologie est encore une des multiples formes que prend la σύγκρισις, d'où son succès. De la fable, du mythe, de la légende, Libanius use et abuse; c'est chez lui quelque chose de mécanique; il est, comme les rhéteurs de son temps, un maniaque de mythologie. C'est là-dessus que les rhéteurs se mesurent et c'est leur grand triomphe. Pour se faire une idée de la réelle invasion du mythe dans presque tous les genres littéraires, surtout dans le discours, il faut lire Himérius; il faut lire aussi, chez Libanius, quelques-unes des lettres les plus bourrées de mythologie, et il n'en manque pas. Le mythese faufile partout, se glisse à la faveur de la plus petite occasion (1). Ici, c'est Thémistius qui est comparé à Zeus, et la comparaison reste à son avantage (2); là, c'est Héraclius que doit imiter Zeus dans ses bienfaits envers Thétis (3); une autre est encombrée de légendes ou de faits historiques plus ou moins légendaires (4); un homme qui s'appelle Alexandre suggère immédiatement à l'esprit de notre rhéteur un rapprochement avec le grand Alexandre (5). Mais la méthode la plus courante chez Libanius, c'est de citer le passage d'un mythe et de comparer celui dont il est alors question à l'un des personnages de ce mythe (6).

Grégoire, par son éducation profane, connaissait certainement la mythologie aussi bien que les sophistes eux-mêmes; on conçoit qu'il se soit appliqué de toutes ses forces à l'exclure de ses œuvres. C'était pour lui plus qu'une question littéraire :

(1) LIBAN., 632, 1366.

(2) ID., 182, 369.

(3) ID., 439, 939.

(4) ID., 54, 102.

(5) ID., 543, 1140.

(6) ID., 491, 1045.

c'était une question qui intéressait la religion nouvelle, et mettait en jeu son honneur et sa dignité d'évêque chrétien. Nous croyons néanmoins pouvoir présumer que son esprit de Grec cultivé regrettait l'heureux temps où il pouvait impunément mêler à ses déclamations la grâce, le charme délicat des plus belles parmi les légendes grecques. Au surplus, son naturel très actif et très pratique devait lui interdire le renoncement total à ce qu'il pouvait à la rigueur considérer comme un droit littéraire, acquis et légitime. C'est là tout ce qui explique chez lui, la fréquence d'un procédé qui avait déjà pénétré dans la sophistique (1), mais qui était loin d'être aussi en vogue que la mythologie. Grégoire était partisan de la doctrine qu'on ne détruit que ce que l'on remplace; il l'a montré en maintes circonstances, en matière dogmatique comme en matière littéraire (2). La mythologie, dont il ne pouvait raisonnablement plus orner ses écrits, il essaya de la remplacer. C'est pourquoi il emprunta et plus souvent créa lui-même de petites fables dont il s'agit d'examiner la valeur.

Disons - le tout de suite : c'est une chance que, pour des raisons extra-littéraires, Grégoire ait été contraint de rayer le mythe de sa Correspondance; car non seulement cette nécessité a été pour lui l'occasion d'échapper à ce qu'on

(1) M. Méridier (p. 61. Thèse sur Thémistius) croit devoir considérer la fable comme un procédé sophistique, et il cite à l'appui de son affirmation Maxime de Tyr et Thémistius lui-même, dont il rapporte cette phrase significative : « Je vous dirais une fable que j'ai là toute prête, si vous aviez l'obligeance de me laisser rivaliser avec les sophistes. » — Pour Grégoire de Nazianze, c'était, croyons-nous, un moyen de substituer à un procédé tout à fait sophistique un autre qui l'était moins, et qui pouvait même ne pas l'être, s'il présentait une certaine grâce naïve et fraîche.

(2) Je fais ici allusion à l'une des causes qui, de l'avis de tous les érudits, a présidé à la naissance de ses poèmes : on sait en effet que c'est pour opposer à la fausse doctrine des Apollinaires la doctrine orthodoxe et saine que Grégoire se décida à donner libre cours à sa verve poétique (Cf. *La biographie de Grégoire, par Grégoire le prêtre*).

peut appeler la tyrannie mythologique, mais encore lui a fourni le moyen de nous révéler la délicieuse simplicité, la fraîcheur tout idyllique de son naturel. La fable à laquelle nous faisons allusion est insérée dans une lettre qui est un chef-d'œuvre de malice, de verve, d'à propos (1). Ingénieusement inventée, elle est assez longue, mais sans prolixité; la matière en est simple, harmonieusement développée. « Les hirondelles raillaient un jour les cygnes sur ce qu'ils fuyaient le commerce des hommes, et qu'au lieu de faire jouir le public de leurs chants mélodieux, ils vivaient dans les prairies et le long des fleuves, ne chantant que fort peu, et encore ne chantant qu'entre eux, comme s'ils rougissaient de leur voix harmonieuse. « Pour nous, disaient les hirondelles, nous vivons dans les villes, au milieu des hommes, et dans les maisons. Nous causons avec les hommes, nous leur racontons nos aventures, nous leur parlons des événements arrivés autrefois dans l'Attique, de Pandion, d'Athènes, de Térée, de la Thrace, du voyage de Térée, du dépôt qui lui fut confié, de l'outrage fait à la pudeur, de la langue coupée avec tant de barbarie, de la lettre écrite en caractères de sang, surtout de la fin tragique d'Itys, et enfin de notre métamorphose en oiseaux. » Les cygnes ne savaient d'abord s'ils devaient répondre aux hirondelles, dont le babil importun les fatiguait. S'étant enfin déterminés à leur répondre : Nous ne chantons, dirent-ils, que pour charmer les oreilles de ceux qui viennent dans la solitude entendre les sons doux et harmonieux que rendent nos ailes, quand elles sont étendues pour recevoir le souffle du zéphir. Si nous chantons peu et devant peu de monde, c'est là notre grand mérite. Nous ne prodiguons pas la musique; et nous ne voulons pas qu'elle soit étouffée par le tumulte de la ville.

(1) GR. NAZ., 209, 114.

Pour vous, les hommes ne peuvent vous souffrir dans leurs maisons. Votre gazouillement les importune, et avec raison, car votre langue n'étant pas coupée, il vous est impossible de vous taire; en déplorant le malheur qui, jadis, vous rendit muettes, vous êtes plus babillardes que les oiseaux qui ont beaucoup de voix et de mélodie. « Comprends le sens de mes paroles », dit Pindare. Si vous trouvez que mon silence vaut mieux que votre facilité à parler, cessez d'en faire un sujet de raillerie, ou bien je vous citerai un proverbe aussi bon qu'il est court : le cygne chantera quand le geai se taira. »

La lecture de telles lettres, où l'allusion aux légendes mythiques n'est pourtant pas absente, est pour mieux nous faire constater l'infériorité de certaines autres, j'entends de celles où notre auteur, volontairement, s'est plu à introduire la mythologie (1). Car, il faut bien le dire, Grégoire, en dépit des raisons majeures qu'il avait de ne pas le faire, a consenti une ou deux fois à laisser le rhéteur passer avant l'évêque. Il est vrai qu'il la désavoue tout en en usant, car il reconnaît bien qu'elle ne lui appartient plus (τῶν σῶν... [ἔστι]). La mythologie semble l'avoir désavoué, lui aussi, car elle ne l'a pas bien servi. Cette lecture nous donne la sensation qu'on éprouve à l'étude de certaines Odes de Ronsard, dont la matière est si encombrée par les mythes qu'elle est en quelque sorte étouffée sous cette invasion étrangère. Grégoire s'en est tenu là, heureusement pour lui; et, s'il ne bannit pas absolument la légende de ses autres lettres, c'est avec la plus grande rigueur qu'il en surveille l'emploi et en décide l'opportunité. Ce que nous avons dit de S. Grégoire, nous pourrions le répéter mot pour mot de S. Basile : nous constatons, chez lui, le même échec dans une des rares lettres où apparaisse la mythologie (2).

(1) GR. NAZ., 264, 156 : « ἵνα σε λόγιον ὄντα καὶ τινοὺς ἀναμνήσω τῶν σῶν, » dit-il.

(2) BASILE, 674, 359.

Par contre, lorsqu'il s'en remet à son inspiration, Basile arrive à faire de véritables petits chefs-d'œuvre : Tel, par exemple, ce billet d'invitation à une mère (1) : « Voici l'art de chasser aux colombes : Les oiseleurs en prennent une, l'appriivoisent, l'habituent à manger près d'eux, puis ils lui parfument les ailes, et la laissent se réunir aux autres... Celles-ci volent, attirées par l'odeur, et entrent au colombier. Mais pourquoi commencer ainsi ma lettre? J'ai pris Denys, votre fils, jadis Diomède, et j'ai oint d'un divin parfum les ailes de son âme. Je l'envoie vers Votre Dignité pour que vous preniez avec lui votre vol et gagniez le nid qu'il a posé au milieu de nous. » Grégoire connaît bien cette manière et l'emploie quelquefois (2) : « Vous me demandez de mes nouvelles, écrit-il; je vous répons par une histoire : Les Athéniens, accablés sous la tyrannie, envoyèrent une ambassade à Lacédémone. Le but de cette ambassade était d'obtenir quelque allègement à leur sort. A leur retour de mission, on leur demanda : « Quels sont les sentiments des Lacédémoniens à notre égard? — Ils seraient excellents pour des esclaves, répondirent-ils; pour des hommes libres, ils sont infâments. » — Je puis, pour ma part, en dire tout autant : mon sort est un peu plus doux que celui des gens condamnés des médecins; il est néanmoins plus rigoureux qu'il ne conviendrait à ceux dont Dieu prend soin. Je suis, en effet, encore accablé par la maladie... »

Nous en avons fini avec les procédés généraux d'amplification. Nous arrivons maintenant à l'examen de procédés plus spéciaux, que nous avons relevés tant dans la Correspondance de Libanius que dans celle de Grégoire.

Parmi eux, il en est un dont l'origine sophistique est indéniable : c'est celui qui consiste à mettre sur le dos d'autrui

(1) BASILE, *epist.* 10. Cité par Martin, p. 166.

(2) GR. NAZ., 164, 90.

les blâmes ou les éloges qu'on distribue en réalité soi-même, et cela, dans le but d'éviter l'insolence ou la flagornerie. Un texte, relevé chez Libanius (1), est tout à fait décisif : « Σὺ δὲ οὐκ ἐν καίρῳ ῥητορεύεις, ἄλλους εἶναι λέγων τοὺς αἰτιωμένους, οὓς αὐτὸς ἀνέπλασας ἄν. » Il ne peut donc rester de doute. Nous relevons ce procédé chez Libanius, bien entendu, et aussi chez Grégoire. Seulement, si le premier l'emploie pour ne pas être taxé de flatteur (2), le second a voulu éviter par là de blesser en face la modestie de son interlocuteur ou fuir une insolence qui, sans cela, eût été trop brutale (3).

Un des secrets qui permettent de réagir victorieusement contre certains sujets plus ou moins ingrats ou arides, c'est, comme l'avoué d'ailleurs Grégoire (4), de donner à un sujet tout individuel et spécial un intérêt général et philosophique. Au même passage, Grégoire indique qu'il faut recourir de temps à autre aux sentences, aux proverbes, aux apophtegmes qui, dit-il, présentent l'avantage de donner une certaine grâce (χάρις) au style. Nous ajouterons, nous, qu'ils sont une des manières de généraliser la pensée qui, dans une lettre, tend toujours à se spécialiser, à s'individualiser. Libanius ne manque pas de se conformer à ce qui était certainement une règle d'ornementation chez les sophistes, et, toutes les fois qu'il le peut, il glisse un des multiples proverbes dont les Grecs étaient si friands (5). Grégoire a un tact tout spécial pour saisir l'occasion de relever par un proverbe une lettre par elle-même insignifiante (6); mais son originalité sait se faire jour jusque dans l'usage de ces sentences qui sont pourtant souvent l'ex-

(1) LIBAN., 3, 12 (vers la fin).

(2) ID., 146, 303; 458, 980; 473, 1020.

(3) GR. NAZ., 37, B (fin); 97, B (fin).

(4) ID., Lettre à Nicobule, 105, 51.

(5) LIBAN., 37, 69; 75, 150; page 294.

(6) GR. NAZ. 137, 74.

pression d'une mentalité moyenne et populaire : il lui arrive en effet de rectifier le proverbe ou de le compléter (1). Cette rectification n'est néanmoins pas systématique chez Grégoire ; la plupart du temps, il s'en tient à la simple intercalation d'un proverbe plus ou moins banal (2). C'est toujours dans le même but de généralisation, que nos deux auteurs mêlent à leur développement des pensées générales et vagues (3) qui parfois terminent la lettre (4).

A ces procédés courants de généralisation, les rhéteurs, — et Grégoire, qui sur ce point est leur fidèle disciple, — en ajoutent un autre, plus habile et d'une tout autre portée : c'est de donner à la prière que l'on fait ou à la chose que l'on demande un prix qui dépasse de beaucoup la satisfaction personnelle qu'on en saurait retirer. Ainsi, lorsque Libanius réclame un service pour quelque protégé, il met toujours en avant l'utilité que ce service rendu aura non seulement pour l'intéressé, mais pour les Muses, pour la cité et pour lui-même (5) ; en d'autres termes, il généralise la valeur de sa démarche, ou du bienfait qu'il sollicite. Grégoire, lui, fait souvent intervenir l'intérêt de la cause de Dieu. « Quand je vous écris, dit Libanius, je crois le faire au nom de toute la ville » (6). C'est pourquoi une lettre comme celle de Grégoire à Helladius, déjà citée (7), renferme trois conclusions, dont une personnelle, une pratique et une

(1) GR. NAZ., 276. A₂ « ὁ τρόπος ἰάσεται ἢ νῦν δὲ καλῶς ἔχει λέγειν ὁ τετρώμενος.

(2) ID., 289, 178 (B fin) ; 313, 191 ; 328, 201, etc... — Une chose qui doit attirer notre attention, c'est que les proverbes cités par Libanius et Grégoire sont souvent les mêmes ; pour ne citer qu'un exemple, le geai comparé à l'aigle ou au cygne fournit à l'un comme à l'autre l'occasion de multiples rapprochements : LIBAN. : 159, 330 ; 673, 1475 ; — GRÉGOIRE : 73. B₈ ; 292. B₇ ; — LIBAN. : 223, 441 ; 551, 1151 (haut p. 552) ; — GRÉGOIRE : 209, 114 (fin).

(3) LIBAN., 26, 50 ; — GRÉGOIRE : 225, 131 (B, fin) ; 260, C₅.

(4) LIBAN., 713, 1572.

(5) LIBAN., 165, 340.

(6) ID., 68, 132.

(7) GR. NAZ., 357, 219.

générale, cette dernière correspondant à des arguments ayant une portée philosophique.

Essayons désormais de corroborer notre affirmation du début : que la lettre, étant alors considérée comme un genre littéraire, certains sujets seulement étaient de mise à l'exclusion des autres. Nous comptons même aller plus loin et montrer que non seulement certains sujets, mais aussi certaines idées se retrouvent identiquement pareilles chez Libanius et chez Grégoire.

Parmi celles dont nous nous occupons, et qui ont été écrites par la main de l'ami ou de l'homme du monde, quelques-unes, surtout chez Libanius (1), ont à peine un sujet; la plupart sont des billets d'invitation, de félicitation ou d'éloge, de bon souvenir et d'amitié. Ici, la rivalité de Libanius et de Grégoire s'accroît; pour dire des riens, le sophiste a un talent tout spécial; il semble même que ce soit le seul cas où il se sente à l'aise. Quand il a beaucoup à dire, il est manifestement gêné, et cette gêne se traduit, nous l'avons vu, par l'embarras qu'il rencontre dans l'ordonnance de ses idées. Il réussit facilement une lettre de congratulation; il y a même quelque finesse dans la manière dont il félicite quelqu'un qui doit bientôt être père (2). Écoutez plutôt : «... Une chose m'étonne, c'est que vous, qui vous préparez à récolter le fruit d'un champ bien cultivé et bien ensemencé, vous le disiez aux autres et pas à moi, qui cependant devrai, avant eux, m'occuper de celui qui doit naître. Peut-être, à vrai dire, la pudeur vous en a-t-elle empêché... ». — On trouverait peu de lettres semblables chez Libanius; on sent, au contraire, qu'il devait s'être exercé dans les écoles à écrire ou à corriger suivant un type proposé à l'imitation de tous. Que ce « modèle » ait réellement existé ou qu'il

(1) LIBAN., 462, 986.

(2) Id., 333, 696.

ait seulement été formé de l'accord implicite des rhéteurs du temps, les deux hypothèses sont possibles; en tout cas, ce type idéal, quelle que soit son origine, constituait alors un des schèmes sur lesquels l'esprit du sophiste aimait à se reposer. Ainsi, quiconque complimente un gouverneur, semble tenu de n'exprimer que certains éloges, à l'exclusion des autres : Libanius félicite un gouverneur d'avoir rapporté plus de renommée que d'argent de son gouvernement (1); la même idée se retrouve à peu près identique chez Grégoire (2); et tous deux complimentent de même façon un préfet d'avoir amélioré sa province (3).

Ce qui est davantage pour nous étonner, c'est que les sentiments les plus intimes et les plus profonds aient emprunté chez nos auteurs, pour s'exprimer, des formules communes, et se soient figés dans les mêmes formes, ou peu s'en faut. Il s'agit ici des nombreuses lettres dont les protestations d'amitié, les reproches amicaux, les regrets forment toute la matière (4). D'une teinte uniforme, rarement relevées par une phrase d'une émotion plus sincère (5), toutes ces lettres se caractérisent par quelque chose de raide et de convenu.

Nous ne possédons que peu de billets d'invitation de Libanius ou de Grégoire; quelques-uns sont jolis, mais un peu mièvres (6). Nous avons par contre l'avantage de pouvoir

(1) LIBAN., 170, 351; 451, 966.

(2) GR. NAZ., 237. B 11.

(3) LIBAN., 423, 908; 424, 909; 687, 1510; — GR. NAZ., 368, 224.

(4) LIBAN., 3, 11; 819, 345; — GR. NAZ., 381, 240; 125, 64; 160, 87.

(5) GR. NAZ., 169, 97. — Relevons cette jolie phrase qui, malheureusement, sent encore un peu l'endroit d'où elle est tirée : Καὶ Κωνσταντινούπολις μεθ' ἡμῶν ἔχει καλὴν δι' ὅμῃς.

(6) Voici un billet digne d'Horace (GR. NAZ., 109, 55) : « Vous fuyez ceux qui vous poursuivent, adoptant probablement en cela les usages des amoureux, mais pour vous faire honorer davantage. Venez donc et réparez ainsi le dommage causé par votre long retard. — Si quelque affaire vous rappelle, vous nous quitterez de nouveau, de sorte que vous recevrez un surcroît d'honneur, ayant l'avantage d'être désiré une fois de plus par nous. »

comparer deux lettres, écrites toutes deux en réponse à une invitation de noce, — ou plutôt, ces lettres ne se comparent pas, leur valeur étant par trop inégale et disproportionnée. Autant l'une est sèche, froide, sans relief (1), autant l'autre est fraîche de bonne humeur et d'esprit (2) : « Quiconque a des occupations tragiques, dit Grégoire, ne se mêle pas aux fêtes joyeuses » (il y a là un jeu de mots intraduisible entre *τραγικῶς* et *χωμικῶς*), et ce qu'il entend par « occupations tragiques », c'est qu'il a la goutte aux pieds, et qu'il serait assez grotesque de venir en cet état au milieu de danseurs. Il y a ici une certaine note pittoresque, tout à fait de circonstance.

Il est enfin un dernier groupe de lettres qui, bien que de sujets différents, doivent être rapprochées : ce sont celles où Libanius et Grégoire traitent d'affaires qui leur sont à cœur. Mais, dira-t-on, quels sujets peuvent être à cœur à Libanius, ce sceptique et ce dilettante ? Tout ce qui se rattache à la littérature, à la rhétorique, et surtout à ses occupations professionnelles, tout cela a du prix à ses yeux : l'art, la littérature, l'enseignement sont peut-être les trois seules préoccupations sérieuses de sa vie. C'est ce qui fait que nous pouvons rapprocher comme étant parties d'un même sentiment de conviction profonde, — et cela, malgré l'opposition des sujets, — telle lettre où Libanius cherche à ramener à la littérature quelqu'un qui s'en éloigne (3) et telle autre où Grégoire essaie de retenir auprès du Christ Grégoire de Nysse qui semblait lui préférer la rhétorique (4). Tandis que Libanius fait appel à des arguments intéressés (l'éloquence est un bon moyen de gagner de l'argent, de dominer les autres), Grégoire, avec toute l'autorité que lui

(1) LIBAN., 63, 120.

(2) GR. NAZ., 316, 193.

(3) LIBAN., 191, 382.

(4) GR. NAZ., 41, 11. — Lettre citée plus haut.

confère son caractère sacerdotal, invoque des raisons qui, pour n'être pas très bien présentées, n'en sont pas moins frappantes, parce qu'elles sont nobles et désintéressées. L'évêque, ici, apparaît au travers de l'ami; et nous entrevoyons déjà l'énorme supériorité qu'il avait par là sur un Libanius, qui n'était et ne voulait être que lettré (1).

Nous avons réservé pour la fin deux lettres dont la matière est la même; ce sont des suppliques en faveur de deux villes révoltées (2). Nous avons parlé de la lettre que Grégoire écrivit à ce sujet à Olympius : comparée avec celle de Libanius, elle frappe par son ton plus tragique, plus dramatique (3), surtout dans la première partie. A part cette légère différence, presque toutes les idées de l'épistolier païen se retrouvent chez l'épistolier chrétien. Le début est humble; les raisonnements qui suivent aussitôt sont l'apologie de la clémence, mais une apologie intéressée où nos deux auteurs flattent à l'envi l'amour-propre de leur correspondant. Beaucoup, dit l'un, ont regretté d'avoir sévi, car ils ont ainsi détruit leur renommée avec les monuments qu'ils ont rasés. Ne souffrez pas, dit l'autre, qu'une ville intégralement bâtie à votre entrée en charge, soit un amoncellement de ruines à votre sortie. L'un et l'autre essaient d'excuser les habitants et d'apitoyer la sévérité du gouverneur en recourant au privilège de leur amitié.

Cette rencontre dans les sujets se prolonge dans les idées que nous relevons, çà et là, au cours de leur correspondance. Fragmentaire sera forcément leur énumération. — Certaines de ces idées, ayant une allure brève et sentencieuse, se rapprochent du proverbe. Telle est celle dont l'expression la plus

(1) Comparez encore la lettre 305, 643 de Libanius avec les lettres 289, 178 (fin); 124, 63; 149, 79 de Grégoire.

(2) LIBAN., 487, 1040. — GR. NAZ., 240, 141.

(3) GR. NAZ., 240, 141 C. (ὡςπερ ἐν δράματι).

ramassée est « Κοινὰ τὰ τῶν φίλων » (1) ou encore « τὰ ἐμὰ σά » (2). Une autre, très fréquente dans les lettres adressées à des amis parvenus et influents, peut se résumer ainsi : « Dans l'exercice du pouvoir, vous oubliez (3) — ou vous n'oubliez pas (4) — vos amis. » Voici encore une de ces formules rendues banales par un emploi constant et répété : « Parmi les bienfaits des dieux, dit Libanius, jouir de votre amitié est le plus grand » (5). Et Grégoire (6) : « Si quelqu'un me demandait ce qui fait surtout le charme de ma vie, je dirais que ce sont les amis... » — Dans le même ordre d'idées, Libanius dit en substance : « Ayant entendu dire qu'un tel vous admirait, je vous ai également admiré » (7), et Grégoire, un peu différemment (8) : « Quoique notre vénérable frère Eupraxios m'ait été toujours cher, il me parut le devenir davantage... à cause de l'affection qu'il vous porte » — Ailleurs, Libanius écrit : « Parce que sont vôtres les affaires qui vous intéressent, j'en fais, vous le savez bien, nécessairement beaucoup de cas (9) »; et nous trouvons dans la fameuse lettre de Grégoire à Basile (10) :

(1) Gr. Naz., 68, B₂; p. 161 (fin); cf. Basile, 251, 83. Ἐμαυτοῦ λέγω τὰ τῶν φίλων.

(2) Gr. Naz., 277, C₇; 340, B (fin); 356, A₃.

(3) Liban., 3, 11 : πολλῶν ἄρχων ἐθνῶν, ἐπελάθου τοῦ γράφειν.
8, 19 (début) Ἄρα καὶ τοῦτο τοῖς ἄρχουσι νόμος, μὴ τοῖς φίλοις ἐπιστέλλειν...

120, 248. Καί γε ἐκείνον ἔπεισε τὸ ἄρχειν ἀγνοῆσαι τοὺς φίλους...

(4) a) Liban., 185 (12^e ligne). Ταῦτα ἐπαινώ, καὶ τὸ μὴ μετὰ τῆς ἐσθῆτος ἀμείψαι τὴν γνώμην, μὴδ' ὑπὸ τῆς ἐξουσίας ἐκβαλεῖν τὴν μνήμην τῶν φίλων.

218, 417 : τούτους (= φίλους) ἠυξήμενος ἀγαπᾷς.

b) Gr. Naz., 56, 21. Οὕτω καὶ τὴν σὴν καλοκαγαθίαν ἡγούμενοι τὴν αὐτὴν μένουν τοῖς φίλοις, καὶ ἀεὶ πρότερος ἐπὶ τὰ ἔμπροσθεν.

284, A₈ (à un préfet du prétoire, il parle du τὸ μεμνησθαι τῶν φίλων); cf. encore 136, A₈ (idée analogue).

(5) Liban., 416, 891; 816, 335;

(6) Gr. Naz., 201, 103 (début).

(7) Liban., 5, 16.

(8) Gr. Naz., 128, 65 (début).

(9) Liban., 89, 188.

(10) Gr. Naz., 96, 46.

Πῶς ἐπιφυλλίς ἡμῖν τὰ σά;... Μικρὰ Γρηγορίῳ τὰ σά;... On voit que c'est la même idée. — Un autre lieu commun que nous citerons (quoique je n'en aie pas relevé d'exemple chez Grégoire), parce que l'insistance avec laquelle Libanius et Basile l'emploient, est un indice de fréquence, c'est celui-ci : Je vous reconnais en vos fils (1). — Certains mythes enfin, dont l'usage est particulièrement répété, tel celui de Tantale, entraînent souvent après eux des idées analogues (2).

Un cas qui prouve combien ces rapprochements peuvent être utiles, c'est qu'ils font éviter de graves erreurs d'interprétation : une phrase qui constituerait chez nous une maladresse et une inconvenance, rencontrée chez deux auteurs de la même époque, nous empêche en effet d'accuser ces derniers de manque de tact, cette incorrection attestant une simple différence dans les convenances. Ainsi, telle phrase (3) que nous avons d'abord notée comme maladroite chez Libanius, rapprochée de telle autre de Grégoire (4) indique qu'il n'y a là qu'une modification dans la conception du savoir-vivre : la conclusion est qu'on pouvait sans nulle impolitesse dire à un homme influent : Καὶ γράφω ταῦτα, οὐ τὴν δυναστείαν θεραπεύων (Grégoire); ou : τὴν φιλίαν θηρεύω, οὐχ ὅπως σου καρπωσαίμην τὴν δύναμιν... (Libanius); demander à quelqu'un un service en échange de livres prêtés (5) ou écrire comme Grégoire : En échange de ce service, vous en recevrez de non moindres de ma part... (6).

Il est bien évident que les convictions si différentes de Libanius et de Grégoire doivent souvent leur dicter des opinions

(1) LIBAN., 638, 1386; — BASILE, 460, 211.

(2) LIBAN., 540, 1135; — GR. NAZ., 23, 4 (fin); 28, A₁₁ et C₆: 136, A₃.

(3) LIBAN., 217, 424.

(4) GR. NAZ., 204, A.

(5) LIBAN., 398, 848.

(6) GR. NAZ., p. 224 (fin).

divergentes, même opposées (1); et mis à part le cas de rencontre fortuite, il nous est permis de conclure que si, malgré leurs dissentiments et leurs oppositions d'idées, nos deux épistoliers se sont souvent rencontrés, ce ne peut être là que le fait d'un courant commun de pensées et d'habitudes alors existantes.

Ainsi donc, le dépouillement des nombreuses lettres ayant trait à l'expression des devoirs d'amitié ou de convenance mondaine, nous permet de tirer dès maintenant plusieurs conclusions partielles: d'abord, que, dans la manière de traiter ce genre de lettres, Grégoire est indéniablement supérieur à Libanius; ensuite, qu'il lui est supérieur en dépit de l'analogie de beaucoup de leurs procédés, sujets et idées; enfin, que cette analogie même nous a parfois aidé à dégager quelques-unes des règles essentielles qui présidèrent à leur élaboration.

La dispersion et la généralité des sujets de lettres que nous venons d'examiner rendaient assez difficile l'énumération de leurs procédés; le groupe de lettres dont nous abordons l'étude, étant plus restreint et plus défini, aura chance de nous amener à des conclusions plus précises.

B) LE PERSONNAGE INFLUENT.

Sous ce titre, nous faisons surtout rentrer les lettres de requête et de recommandation. On s'étonnera peut-être de les

(1) En voici quelques ex. : L'influence des idées chrétiennes est surtout frappante dans ce fait que si Libanius revendique volontiers le titre de Ἕλληγ (352, 735; 176, 360), Grégoire ne consent à revendiquer que celui de Ἀττικὸς (308, B₁; 368, B₆); et, qui plus est, ne veut pas voir de différence entre les deux mots (si souvent mis en antithèse, chez Libanius notamment : 542, 1138) de Βάρβαροι et de Ἕλληνες (Gr. Naz., 232, C). — Néanmoins l'habitude a, pour une fois, réclamé ses droits quand Grégoire écrivit (124, 62) : Οὐ βάρβαρον τὸ ἐπιταγμὰ τῆς ἀμιμῆτου σου καλοκάγαθίας, ἀλλ' Ἕλληνικόν, μᾶλλον δὲ χριστιανικόν.

voir ranger dans un cadre spécial, alors qu'elles eussent pu rentrer à la rigueur dans celui des lettres écrites par la main de l'ami.

En dehors de la part de vérité qu'elle peut offrir, cette méthode ne nous a pas semblé tout à fait juste, pour plusieurs raisons que nous allons exposer, car leur intérêt s'étend au delà d'une question d'ordonnance purement matérielle.

C'est d'abord que, pour recommander quelqu'un, on n'exigeait de lui aucune preuve spéciale d'amitié. Les amis, — j'entends les vrais amis, car on usait et on abusait de ce titre, — avaient sans doute, alors comme maintenant, le privilège de recourir les premiers à l'influence de celui dont ils avaient les faveurs; mais, bien que fréquemment invoqué dans leurs lettres, le titre ou la qualité d'ami n'était pas nécessaire. Il était de mode de recommander les premiers-venus; on inventait de toutes pièces un dossier des plus honorables à l'adresse d'un homme qu'on n'avait jamais vu. Cela est si vrai qu'on avait parfois le désagrément d'accuser auprès d'une personne celui qu'on lui avait jadis recommandé (1).

Une autre raison qui nous a engagé à grouper en un paragraphe spécial toutes les lettres de recommandation, c'est qu'une grande partie de la Correspondance de S. Grégoire et de S. Basile, et presque toute celle de Libanius, se composent de lettres de ce genre, à tel point qu'on pourrait mettre en épigraphe de sa Correspondance cette phrase qu'il écrit lui-même et qui la résume toute : Οὐδὲν ἄτοπον παρὰ φίλου χάριν αἰτήσαι, χαριζόμενον φίλῳ... (2). Libanius allie dans une autre le nom de rhéteur et celui de bienfaiteur (3). Et c'est avec

(1) Notons, par exemple, que Grégoire ayant fait le panégyrique de Maxime (sous le nom d'Héron le philosophe, Disc. 25), démentit son apologie par une diatribe.

(2) LIBAN., 152, , 316.

(3) ID., 637, 1383 (fin) : ῥήτωρ εἶναι καὶ δύνασθαι βοηθεῖν.

raison, car il est juste de noter que leurs requêtes sont toujours faites dans l'intérêt d'autrui, jamais dans leur intérêt propre. Grégoire écrit quelque part à ce sujet une phrase qu'on peut considérer comme une règle : demander pour soi, dit-il, peut être directement plus utile; mais à coup sûr est le fait d'une nature plus vile (1).

Ces renseignements ne sont d'ailleurs pas les seuls que nous ayons sur la théorie de la lettre de recommandation. Libanius nous en donne en passant les règles essentielles. Chose curieuse, presque tous ces renseignements se rapportent à l'usage qu'il faut faire du préambule. Ici, l'abondance des documents nous permet d'en donner une théorie précise. Tous les textes que nous avons là-dessus réunis sont unanimes à montrer que le préambule avait seulement sa place dans les lettres de recommandation adressées à de hauts personnages ou à des correspondants inconnus (2). En fait, plus rares sont les lettres dépourvues de préambules, parce que plus rares aussi sont les recommandations faites à des amis intimes. Malgré l'étendue de leurs relations amicales, les rhéteurs étaient appelés à correspondre avec beaucoup de fonctionnaires qu'ils ne connaissaient que de nom. De là, ces entrées en matière longues et traînantes, pleines de précautions oratoires et de louanges à l'adresse de celui dont on requiert le service. Parmi ces exordes, on distingue ceux qui ne présentent avec la requête qui suit aucun rapport, plus ou moins éloigné; ceux qui sont recherchés plutôt que longs; ceux enfin qui sont interminablement longs.

(1) GR. NAZ., 249, A7. Τὸ γὰρ ὑπὲρ ἑαυτοῦ δεῖσθαι, εἰ καὶ χρησιμώτερον, ἀλλὰ ταπεινότερον.

(2) LIBAN., 53, 100. ἀλλ' ὅμως, μὴ μου μέμψῃ τὸ προοίμιον, ὥς μακρὸν ὑπὲρ μικρῶν.

Id., 296, 617. Οὐδὲν οἶμαι δεῖν προχιμιάζεσθαι, χάριν αἰτοῦντα παρὰ φίλου.

Id., 694, 1525. Libanius reproche à son correspondant d'avoir usé d'un long préambule pour demander un bienfait.

Que beaucoup, parmi les προοίμια de Libanius, n'offrent guère de rapport (1) avec la requête proprement dite, ceci ne doit pas nous étonner, attendu que nous avons ailleurs attiré l'attention sur le défaut d'homogénéité de la plupart de ses lettres. D'autres, reliés au corps de la lettre d'une façon habile, quoique artificielle (2), n'empêchent pas qu'on les considère comme des hors-d'œuvre. Grégoire, dont nous avons pourtant vanté ailleurs la composition serrée, nous présente un ou deux échantillons de ces préambules déconcertants. Il dit quelque part (3) : Μήτερα τιμᾶν, τῶν ὁσίων. Μήτηρ δὲ ἄλλη μὲν ἄλλου· Κοινὴ δὲ πάντων πατρὶς. Ταύτην ἐτίμησας μὲν πάσῃ σου τῇ τοῦ βίου λαμπρότητι. Τιμήσεις δὲ καὶ νῦν, ἡμᾶς αἰδεσθεὶς, ὑπὲρ ὧν πρεσβεύομεν. Cela suffirait pour qu'on pût dire que, dans l'élaboration des préambules, c'est Grégoire et non Libanius, qui est le rhéteur. Il y porte un excès de recherche qui tient du sophiste. Certains sont paradoxaux : 348, 210 : « Le sol étranger m'est, semble-t-il, plus bienfaisant que ma patrie ; c'est qu'en effet, grâce au premier, je jouis de votre amitié ; la seconde ne m'a donné rien de tel. » — D'autres sont métaphoriques : 36, 9 : « Faites reposer sur des colonnes d'or votre demeure déjà solide, comme dit Pindare ; et, par votre bienveillance dans ma préoccupation présente, signalez favorablement votre avènement. Vous pourriez construire un palais digne de l'admiration de tous, si vous montriez, en la circonstance, votre bon renom. Comment cela ? Par l'honneur que vous rendrez à Dieu et à sa religion. » — D'autres enfin — et ce sont les plus nombreux — sont comparatifs : 45, 13 : « J'applaudis au mot de Théognis réprouvant les amitiés

(1) LIBAN., 372, 786.

(2) Id., 379, 801 (liaison à la faveur du verbe μελήσει, repris sous la forme du substantif πρόνοια).

(3) GR. NAZ., 77, 37 ; cf. également 317, 195. — LIBAN., 200, 394 (αἰνιγμαῖ σοι δοκῶ λέγειν).

qui ne s'étendent pas au delà des banquets et des plaisirs, et louant celles qui se signalent jusque dans les affaires sérieuses : Autour des coupes, dit-il, les amis se trouvent en grand nombre. S'agit-il d'affaires sérieuses, ils deviennent plus rares. » Comme on l'a remarqué (1), l'allusion est ici assez détournée, puisque, de son propre aveu, Grégoire n'a jamais eu avec Amphiloque cette amitié qui se contracte « *inter pocula* » (2). Un long préambule peut n'être parfois qu'une sorte d'argumentation préalable, et, en ce sens, fait partie intégrante du tout (3). Chez Libanius, les préambules sont généralement d'autant plus longs qu'ils sont plus recherchés (4). Basile, si simple et si aisé dans ses προοίμια, même quand il s'adresse à de hauts personnages (5) s'est une fois perdu dans le dédale de son exorde; il avoue d'ailleurs être dans l'embarras (ὀκνῶν) (6). La plupart du temps, nos auteurs se rendent parfaitement compte de la longueur excessive de leurs prologues : ils l'indiquent par des exclamations de ce genre : Τί τοῖνυν αἰτοῦμεν (7). Ils ne paraissent néanmoins pas considérer ces hors-d'œuvre comme lourds et encombrants, bien au contraire. Le bon goût est trop souvent, pour eux, synonyme de recherché.

Tel n'est pas notre avis : les préambules qui trouvent grâce à nos yeux, ce sont ceux qui ne sont pas dépourvus d'une certaine habileté. Nous en rencontrons heureusement quelques-uns, surtout chez Grégoire. Il rappellera, par exemple, l'amour

(1) MARTIN, *op. cit.*, p. 163.

(2) Cf. d'autres préambules de ce genre : GR. NAZ., 56, 21; 252, 147; 308, 189; 324, 198.

(3) GR. NAZ., 244, 143.

(4) LIBAN., 53, 100; 120, 248; 179, 365.

(5) BASILE, p. ex. : 613, 279.

(6) 'Αλλ' ὁρῶς ὅπως κύκλιφ περίεξι ὀκνῶν, καὶ ἀναδυσόμενος τὴν αἰτίαν ἐκφαίνειν ὑπὲρ ὧν ποιῶμαι τοὺς λόγους (292, 112). — Cf. aussi 130, 10.

(7) LIBAN., 179, 365.

des belles-lettres qu'il partage avec son correspondant (1) : « J'ai vis-à-vis de vous de nombreux droits d'amitié, ne fût-ce que notre qualité commune de lettrés, qui, de l'avis de beaucoup, est la chose du monde à la fois la plus respectable et la plus propre à créer l'intimité... »

Malgré tout, il faut bien reconnaître que le préambule a souvent son utilité et qu'il répond parfois à une nécessité : on ne peut mieux le comparer qu'à ces formules de politesse dont nous faisons précéder nos requêtes ou nos remerciements. C'est une occasion pour l'obligé de marquer sa déférence envers son bienfaiteur. Grégoire n'y manque jamais; il s'excuse de son importunité, de son audace surtout (2), de la nécessité où il se trouve d'écrire, alors qu'il eût fallu traiter la question de vive voix (3). De son côté, Basile avoue ne pas oser écrire διὰ τὸ μέγεθος τῆς... ἀρχῆς (4).

Comment expliquer que Libanius soit sur ce point si peu d'accord avec deux autres des plus grands épistoliers de son temps? Il ne faut pas en rechercher la cause ailleurs que dans une différence de caractère : alors que Grégoire avoue être timide dans ses requêtes (5), Libanius affiche dans ses lettres une vanité qui ne peut que contraster avec l'humilité des deux grands chrétiens, Basile et Grégoire (6). Et si leurs préambules se rencontrent, c'est dans les formules générales, dans les lieux-communs et les phrases toutes faites, comme celle-ci : « Δεῖται σοι δι' ἡμῶν... ὑπερ... » Nous relevons au moins trois fois

(1) GR. NAZ., 132, 67.

(2) GR. NAZ., 228, 133 (début); 237, B₁; 240, B₁; 249, A fin; 280, B.

(3) ID., 344, 207; 345 A₄. — Très fréquent chez BASILE, notamment 268, 94.

(4) BASILE, 290, 109 et les deux lettres suivantes : ἐπιθυμοῦντα γράφειν..., κατεῖχεν ἢ πρὸς τὸ ὑπερέχον αἰδώς.

(5) GR. NAZ., 256, B₈. ἐγὼ δὲ περὶ τὰς αἰτήσεις δειλότερος.

(6) Quelques preuves de cette vanité : LIBAN., 65, 123; 289, 605; 311, 651; — Par contre : BASILE, 134, 15.

chez Grégoire (1) cette expression déjà rencontrée chez Libanius (2). D'autres idées, placées en tête de plusieurs lettres, sans se retrouver absolument identiques chez Grégoire, s'y présentent sous une forme légèrement déviée : Notons : « Je ne fais rien de nouveau en réclamant votre appui » (3); — et cette autre : « Souvent Diognète m'a raconté que sa famille avait reçu de vous force bienfaits, et qu'un nouveau service ne serait pas une nouveauté » (4).

Toutefois, ce qui, nous le sentons, fait surtout le prix de lettres comme celles-ci, ce ne sont pas tant les idées qu'elles renferment que la manière dont on les exprime et dont on les lie. Autrement dit, la valeur d'un préambule est presque toujours proportionnée à l'habileté avec laquelle il est rattaché au reste de la lettre. Il est médiocre ou même mauvais lorsqu'il y est relié lâchement ou n'y est pas relié du tout. Grégoire l'a bien compris; Libanius aussi, quoique chez ce dernier, les transitions adroites se comptent. Là où il réussit assez bien, c'est lorsqu'à l'aide du préambule, il arrive à présenter sa requête comme incidemment (5). Grégoire est passé maître dans ce procédé, et deux des lettres où il l'emploie sont des chefs-d'œuvre de grâce et d'adresse. Voyez plutôt : « (il s'adresse à un gouverneur et, comme de juste, s'écrie) : Où trouvera-t-on que vous ayez récolté de l'argent injustement?... où vous découvrira-t-on des ennemis?... qui avez-vous jamais favorisé? ... Ici, vous fléchissez légèrement (car il me faut un peu vous accuser); mais, imitant en cela la bienveillance de Dieu, à laquelle a recours maintenant Aurélius par mon

(1) GR. NAZ., 240, B (fin); 257, A₆; 305, B₂.

(2) LIBAN., 82, 170.

(3) ID., 102, 215.

(4) ID., 368, 776.

(5) ID., 372, 787. Vers la fin, la transition est assez habilement faite à l'aide du verbe *μελήσει*.

intermédiaire... » (1). Comme on voit, c'est bien une proposition relative incidente qui amène ici la requête. Mais le texte grec a une légèreté que ne peut avoir la traduction, et qui donne à tout ce passage quelque chose de plus sautillant encore, et aussi de plus gracieux.

Ce sont tellement les transitions qui font le principal charme de ces billets, si souvent secs, que c'est à elles que semble réservé le privilège d'exprimer les idées astucieuses et aimablement naïves qu'empruntent nos auteurs au moment de la requête. Commençons par Libanius : « Il y a trois Grâces, dit-il; donc il me faut trois bienfaits » (jeu de mots sur χάρις) (2). Autre hardiesse : « Vous vous plaignez que j'aie été longtemps silencieux; c'est donc une bonne chose que Patronius ait mis fin à mon silence, en m'imposant la nécessité de vous écrire » (3). Voici une autre transition dans le même genre : « Puisque vous l'ordonnez, j'écris, ... et je vous demande dans cette première lettre tout de suite un bienfait » (4). — « Il me semble que vous êtes resté longtemps muet, pour m'ôter l'occasion de recourir à votre crédit. Si je me trompe, prouvez-le moi en m'accordant... » (5). — Grégoire n'est pas en retard sur le rhéteur grec pour toutes ces habiletés : (à un nommé Victorius) « Vous êtes un vainqueur [comme l'indique votre nom], et vous l'emportez aussi sur tous par votre libéralité » (6). — Voici qui ne manque pas d'une certaine astuce : « J'avais l'intention de ne

(1) GR. NAZ., 237, 140 (B₁₃).

(2) Libanius répète deux fois cette assez spirituelle transition : 120, 247; 814, 324.

(3) LIBAN., 312, 653.

(4) ID., 519, 1090.

(5) ID., 518, 1085. — Voyez encore d'autres ex. 418, 894 : « Vous êtes l'ami de Zeus; imitez-le donc (dans sa libéralité) »; — 289, 605 : « Je suis persuadé qu'en vous demandant quelque chose, je vous fais moins de tort que je ne vous donne d'avantages. »

(6) GR. NAZ., 229, 134.

pas prolonger ma lettre au delà; mais c'est que nous ne nous contentons pas d'adorer la divinité; nous lui demandons des bienfaits dans nos prières... » (suit la requête) (1). Une autre enfin est caractéristique par son habileté quelque peu charlatanesque : notre auteur commence par se disculper d'être un trop grand quémandeur; puis, brusquement : « A quoi servent les ports, dit-il, si ce n'est à ceux qui sont naufragés? Et les remèdes, si ce n'est à ceux qui souffrent?... Ne m'en privez pas, car vous le pouvez » (2). On le voit, c'est partout le même procédé, en dépit des idées différentes auxquelles il est appliqué.

D'une façon plus générale, beaucoup de lettres de recommandation peuvent se décomposer en trois parties, dont la première est une suite d'éloges, gratuitement délivrés; la seconde est une transition; la troisième une requête (3). Il en est cependant qui, écrites à des personnages moins relevés, ne comportent pas d'éloges, mais conservent à la fin un exposé parfois détaillé des raisons qu'on a d'accorder le service requis (4). Les dernières, enfin, tout à fait familières, sont des billets courts et simples où la demande seule est exposée, à peine accompagnée d'une fugitive et banale formule de politesse (5).

Les lettres de recommandation et de requête, on a pu s'en

(1) GR. NAZ., 201, 103.

(2) ID., 253, 148.

(3) LIBAN., 158, 327; 165, 339; 250, 500. — Citons cette dernière qui est courte : « Si vous avez loué nos discours, d'autres ont loué votre zèle pour les lettres. Accordez à celui que vous avez pris plaisir à entendre le bienfait qu'il demande. — GR. NAZ., 201, 103; 304, 185; 320, 196; 345, 208.

(4) LIBAN., 190, 379; 226, 449. — Libanius, dans cette énumération, est généralement plus systématique que Grégoire, plus maladroit aussi; car tous ceux qu'il recommande sont doués de deux ou trois qualités, toujours les mêmes. Ce sont : l'habileté dans la parole, l'honnêteté des mœurs, la qualité de compatriote ou d'ami : 145, 300; 148, 305; 282, 585; 288, 602; etc., etc.

(5) LIBAN., 70, 136; 81, 165; 83, 174; 378, 799, etc. — GR. NAZ., 155, 83; 158, 84; 158, 85; 265, 159; 268, 160; 277, 167.

rendre compte, sont, bien plus encore que les autres, soumises à des règles qui seraient tyranniques si elles n'étaient en somme assez nombreuses, favorisant ainsi le choix parmi elles.

Au surplus, on comprend sans peine qu'on puisse rapprocher les unes des autres quelques-unes des idées qu'elles renferment, surtout quand elles sont aussi simples que les suivantes: « Cette faveur, minime à vos yeux, est grande pour moi » (1); — « Quand on a reçu un bienfait, c'est une raison pour en recevoir davantage » (2); — « Plus grands doivent être les dons à mesure qu'ils viennent d'hommes plus élevés en dignité » (3); — « Le bien que vous lui ferez, c'est à moi-même que vous le faites (4) »; — « Vous saurez bien vous-même deviner les démarches qui, en la circonstance, sont le plus opportunes (5) »; — « Je ne vous demande pas quelque chose d'injuste ni de contraire aux lois » (6); — une foule d'idées se rattachant à cette formule: « L'obligé rend souvent service à celui qui l'oblige » (7). — Mais, à coup sûr, l'idée la plus répandue dans cette sorte de lettres, c'est la promesse que l'on fait de compenser le service

(1) LIBAN., 177, 361 : τὰ μέγала μὲν, ὥς ἡμῖν δοκεῖ, μικρὰ δὲ, ὥς σοι. — GR. NAZ., 360, A₄: Εἰ δὲ τοῦτο μικρόν σοι δοκεῖ, ἀλλ' ἡμᾶς... μὴ ἀτιμάσῃς.

(2) LIBAN., 53, 100; 490, 1043. — GR. NAZ., 253, A₃; 296, B₄.

(3) LIBAN., 349, 728 : δεῖ γὰρ εἶναι μείζω τὰ δῶρα τῶν μειζόνων. — GR. NAZ., 284, B₂; 57, 23 : ...ἐπειδὴ καὶ παρὰ μεγάλου καὶ συμμετρεῖσθαι δεῖ τῷ αἰτουμένῳ τὴν αἵτησιν.

(4) LIBAN., 390, 828 (début). "Ὅσα εὖ πεποίηκας τὸν χρηστὸν θεότεκνον, καὶ εἰς ἐμὲ νόμιζε γεγενῆσθαι. — ID., 240, 478; 822, 359. — GR. NAZ., 257, A₈ et 9; 308, C₁₀ : Πάντως ὁ τι ἂν εἰσενέγκῃς τῷ νέῳ, ἡμῖν τοῦτο εἰσίοισις.

(5) LIBAN., 406, 867. Διδάσκειν δὲ οὐδὲν σε δεῖ, τί δεῖ ποιεῖν.. — GR. NAZ., 80, 38 (fin) ...δοκιμάσει δὲ ἡ σὴ λογίτης. — p. 348 (fin)... τρόπον ὃν ἐπινοήσεις ἢ σὴ σύνεσις... — 369, C (fin) ...ἡ σὴ δοκιμάσει σύνεσις. — BASILE, 246, 78 (fin).

(6) LIBAN., 2 62, 537; 272, 563 (début); p. 120 (fin). — GR. NAZ., 325, B₁₂. — BASILE, 255, 86 : Καὶ γὰρ δίκαιόν ἐστι τὸ πρᾶγμα. — 646, 315 : πάνυ πεπεισμένος μὴδὲν διαμαρτήσεσθαι περὶ ὧν ἂν μετὰ τοῦ δικαίου...

(7) LIBAN., 226, 449 : Τῷ δὲ αὐτῷ καὶ ἡμᾶς ὀνήσεις, καὶ σαυτὸν κοσμήσεις. — p. 290, ligne 6; 349, 728; 399, 850 (début); 403, 861; 551, 1151; 741, 31 (fin). — GR. NAZ., 204, C₆ : "Ὡν δὲ νῦν αἰτῶν, δώσων ἔρχομαι μᾶλλον, ἢ περ ληψόμενος.

rendu par des louanges ou des discours à l'adresse du bien-faiteur (1).

En somme, dans ces lettres surtout, soumises à tout un système de préceptes et d'usages passés en lois, Grégoire n'a pu guère faire preuve d'une réelle originalité. Ajoutons qu'il ne l'a pas voulu. Il s'est contenté de suivre fort honorablement les méthodes alors en vogue, sans juger bon de les modifier ou de les remplacer. C'est ce qu'il avait de mieux à faire, ces lettres n'offrant pour lui qu'un intérêt très relatif. Aussi dut-il compter que l'équité de la plupart de ses revendications ou de ses requêtes suffirait à les faire prendre en considération et à leur donner une issue favorable. Disons plus : quand bien même Grégoire aurait eu un motif littéraire de briser avec des règles considérées comme de politesse courante, il eût été maladroit de le faire. Il est des cas, c'est vrai, où le bon goût littéraire et les convenances peuvent ne pas être d'accord : s'il faut choisir, il vaut encore mieux passer à ses propres yeux pour un mauvais écrivain qu'aux yeux des autres pour un homme mal élevé.

Ceci nous amène à cette opinion que, pour avoir une idée de l'originalité de Grégoire dans ses lettres, il faut la chercher moins dans ces dernières, où les règles de convention entravèrent sa liberté, que dans celles du prêtre et du docteur où, sans avoir à obéir à des préceptes littéraires traditionnels, il pouvait s'en remettre à ses goûts naturels.

(1) LIBAN., 182, 369; 221, 436 (fin); 327, 683 (fin); 345, 721 (14^e ligne); 349, 728 (début). — GR. NAZ., 56, 21 (fin); 60, C (fin); 249, C₃; 252, A (fin); 285, B (fin).

— Notons aussi une habitude que paraissent avoir Libanius et Grégoire, de faire allusion au nom des personnes qu'ils écrivent :

LIBAN., 444, 952 : Θεσπέσιος, ὄντως ἀνὴρ ὁ θεσπέσιος. — 451, 966 : χάριν ἔχω τῷ Σιδωνίῳ τῷ λειτουργοῦντι Σιδωνίῳ. — 489, 1042 : ...Ἀρίστον Ἀρίστων.

GR. NAZ., 229, 134 : allusion au nom de Victorius. — 96, A : Grégoire appelle Basile τὸ τῶν λόγων βασιλειον.

C) LE PRÊTRE; LE DOCTEUR; L'ÉVÊQUE.

Jusqu'à présent, nous n'avons examiné que les lettres de Grégoire pouvant être rapportées à l'homme du monde, à l'ami, au personnage influent; mais nous sentions souvent le prêtre apparaître derrière eux, et nous devinions, sous la plume de l'écrivain délicat et parfois précieux, le cœur du penseur et surtout du chrétien. Mais c'est surtout dans certaines lettres de caractère ou proprement intime ou officiellement didactique et dogmatique, dans les lettres de direction, d'exhortation, de consolation et de définition, que la figure du prêtre et du docteur transparait davantage et se présente en un relief plus accentué. Non pas que la consolation, l'exhortation ou la direction fussent alors réservées aux seuls prêtres chrétiens (la correspondance de Libanius prouve le contraire); mais elles relèvent chez Grégoire si évidemment du prêtre ou de l'évêque que c'est bien à Grégoire en tant que prêtre et en tant qu'évêque qu'il les faut rapporter. D'ailleurs, le caractère sacerdotal de S. Grégoire ne nous interdit pas de poursuivre notre parallèle entre le rhéteur païen et notre auteur chrétien. Malheureusement, très restreinte est la part qui, chez Libanius, est réservée à ce genre de sujets. De la sorte, faute de documents suffisants, notre conclusion n'aura, en quelque sorte, qu'une valeur limitée et relative.

La supériorité de la morale chrétienne sur la morale païenne assurait à l'avance le triomphe de S. Grégoire, qui était homme à profiter de ses avantages : ses lettres de direction devaient être plus efficaces — et de beaucoup — que celles de Libanius. Il convient toutefois de reconnaître qu'en dépit de l'infériorité de la morale dont il se réclamait, ce dernier sut écrire quelques lettres de conseil qui font honneur et à son caractère et à son

occur. Il est arrivé en effet à donner à la morale du simple bon sens une autorité que seul un esprit convaincu pouvait lui conférer. Sans doute, il se voit forcé de recourir, la plupart du temps, à des arguments qui s'adressent aux intérêts de celui qu'il sermonne; mais il n'hésite pas, le cas échéant, à flétrir la laideur du vice et, à recommander la vertu parce qu'elle est la vertu. Grégoire, certes, a beau jeu : la volonté de Dieu qu'il invoque donne à sa parole une autorité surnaturelle; ce n'est plus seulement, comme Libanius, un homme de bon sens qui conseille; c'est un envoyé de Dieu qui commande. C'est ainsi qu'il se réclame du châtiment d'Élie pour admonester un jeune débauché, Adelphius (1) : « Je vous appelle encore « honorable » Adelphius, quoique vous ayez fomenté des desseins qui vous font bien peu honneur. Prenez ma franchise comme venant d'un homme profondément ému dans ses entrailles de père, et n'étant pas capable de se modérer, en vertu même du bienveillant intérêt qu'il vous porte. Il est bien préférable, en effet, de rendre à quelqu'un un grand service; tout en le chagrinant un peu, que de lui faire un tort considérable en ne visant que son propre plaisir. Elie était prêtre, et il réprimanda ses enfants impies en disant : « Ce que j'entends dire de vous, mes enfants, n'est pas à votre honneur. » Ne les ayant pas sévèrement admonestés, il fut sévèrement accusé, et ce père fut puni, malgré sa piété, des crimes de ses fils. La crainte que me donne cet exemple m'a poussé, moi aussi, à vous avertir... » On voit que, tout en se donnant comme le mandataire de la Divinité, Grégoire ne manque pas d'une certaine prudence. Il sait combien est susceptible l'orgueil humain; il n'ignore pas qu'il faut le ménager. — En dehors de l'autorité qu'il tient de son caractère sacerdotal, Grégoire s'appuie

(1) GR. NAZ., 340, 206.

sur une autre autorité, solide et infaillible, sa connaissance profonde du cœur humain. Plus pénétrant que Libanius, qui est un observateur assez superficiel, Grégoire connaissait certainement mieux que lui les plaies secrètes des âmes; ajoutons qu'il avait également une expérience plus consommée des remèdes qui conviennent à chaque âme blessée ou tombée. Voici ce qu'il répondit à un de ses correspondants qui s'était froissé, au milieu de sa douleur, des consolations et des exhortations qu'il lui avait envoyées (1) : « En habile praticien des maladies dont vous souffrez, j'ai su, mon admirable ami, faire servir ma lettre à quelque chose, et peut-être pas à peu de chose : Mes reproches ont secoué votre chagrin, et le respect humain a pris la place de votre douleur. Vous vous êtes relevé pour me répondre dans un langage tout à fait digne de la véhémence de nos sophistes. Vous ressemblez, ce me semble, à ces chevaux d'Achille, décrits par Homère, qui, une fois passé le temps du deuil de Patrocle, relevaient la tête, en secouaient la poussière, et se reprenaient à désirer les plaines, les armes, et les parades. Tant votre lettre était brillante, recherchée, et quelque peu batailleuse aussi, si je vous ai bien compris. Non ! Contentez-vous d'opposer à la douleur l'âme d'un homme et d'un sage; alors je vous accorderai qu'il n'est guère courageux de juger à pied sec ceux qui sont sur mer, et qu'il est plus honorable de combattre que de préparer les autres à vaincre l'adversité. »

Il est superflu de faire remarquer la finesse légèrement ironique de cette lettre; elle est d'un psychologue consommé qui n'ignore pas qu'il est quelquefois bon, pour guérir certains malades, de piquer leur amour-propre.

— Nous en savons désormais assez pour être auto-

(1) GR. NAZ., 276, 166.

risé à classer S. Grégoire au premier rang des directeurs de conscience.

L'exhortation et la direction se complètent l'une l'autre : la première a cependant un caractère à la fois plus général et plus positif que la seconde. Alors que la lettre de direction est souvent négative, en ce sens qu'elle prohibe et réprime, la lettre d'exhortation est une indication positive qui a parfois les allures d'une invitation pressante. Toutefois ces exhortations n'ont rien de la raideur qu'on pourrait en attendre; Grégoire s'y montre conciliant, condescendant, indulgent. Adamantius lui ayant demandé quelques livres de rhétorique, il commence par le blâmer légèrement de s'intéresser encore à ces futilités; puis il trouve qu'il a mieux à faire que de gourmander ainsi son correspondant, et il termine en donnant à Adamantius des conseils pour tirer profit des livres qu'il lui envoie... (1) : « Puisque vous vous laissez tenter par cette littérature inférieure (aux lettres sacrées), et qu'il n'est guère possible de vous faire changer d'avis, je vous envoie les livres que vous désirez, ceux du moins qui ont échappé aux vers et à la fumée, au-dessus de laquelle ils étaient placés, comme le sont les gouvernails des matelots, une fois passée la saison de la navigation. Si vous abordez l'étude de la rhétorique, que ce soit sans étroitesse; faites-le avec clairvoyance, avec élan, avec courage, puisque vous prisez si fort les Cynégire, les Callimaque, les trophées de Marathon et de Salamine, tous sujets qui, pensez-vous, vous rendent heureux et font le bonheur de vos élèves ! Ceci soit dit pour plaisanter, car ces préoccupations ont beau ne plus être pour moi de circonstance, ni de mon goût, elles le sont encore à cause de la vieille habitude que j'en ai gardée. Je vous souhaite de bien vous assimiler

(1) Gr. Naz., 377, 235.

cet enseignement, et de faire un bon usage de ce que vous aurez acquis. Cela sera, si vous savez contrebalancer par la crainte de Dieu la vanité de ces études... »

C'est également parmi les lettres d'exhortation qu'il convient de ranger la lettre où Grégoire s'efforce de faire rentrer Grégoire de Nysse dans la hiérarchie ecclésiastique (1). Au lieu d'éclater en reproches amers et violents (2), il essaie, au début, sachant bien qu'il s'adresse à un amoureux de la rhétorique, de faire le bel esprit en donnant à son style une allure profane; il cite Euripide, fait allusion à un passage d'Hésiode, emprunte une expression à la Tragédie classique (44. A. ἡ τραγωδία φησὶν). Son but est de prouver, par son exemple, que l'on peut être bon lettré et bon chrétien tout ensemble; il cherche par là à répondre à un scrupule qu'il devine chez Grégoire de Nysse, d'après lequel recevoir les ordres sacrés serait le plus sûr moyen de perdre ... son grec. Il lui montre bien qu'il n'en est rien, en usant exprès d'une formule propre à la rhétorique, (ἵν' εἴπω τι κἀγὼ καὶ ὑμῶν) et que nous avons déjà notée (3). Puis, le ton devient sérieux; le rhéteur cède sa place au prêtre qui montre, avec une gravité doctorale, que s'il lui fallait choisir entre le nom de rhéteur et celui de chrétien, il n'hésiterait pas et qu'il ne faudrait pas hésiter (C. début). La suite est une argumentation d'apparence serrée, quoique un peu sophistique, pour ramener son ami au bercail. Elle se termine par une παραινέσις (44. B.) et par une pressante supplique. Cette lettre est d'un maître, et pour en

(1) GR. NAZ., 44, 11.

(2) M. MARTIN (*op. cit.*, p. 160) trouve que cette lettre « contient des mots assez durs », et que Grégoire « réprimande sévèrement » Grégoire de Nysse. — Pour qui connaît le caractère de Grégoire, au contraire, il n'y a là rien que d'assez indulgent. (Cf. la traduction de cette lettre plus haut, p. 18).

(3) GR. NAZ., 44, B₈ : οὐκ ἐπαινοῦσι σου τὴν ἄδοξον εὐδοξίαν.

trouver une digne d'elle, il faut encore recourir au même Grégoire (1).

Dorénavant, Basile, qui est resté un peu effacé au cours de notre exposition, va passer au premier plan, car nous entrons dans un domaine qui est particulièrement sien, et qu'il a tout spécialement honoré. Nul — pas même Grégoire de Nazianze — n'a été un consolateur plus habile que S. Basile, ni un docteur plus majestueux dans la rédaction des épîtres à allure disciplinaire ou dogmatique. Sa phrase, d'une simplicité grandiose, d'une évolution lente et ferme, s'adapte merveilleusement à ces deux sortes de lettres. A ce degré, Libanius et Basile sont aux antipodes. Grégoire tient le milieu entre les deux : il n'a pas la hardiesse de grand seigneur de Libanius, ni non plus la sobriété de Basile; et si les développements prolixes et indigestes du premier ne sont pas son fait, il se sépare du second par une certaine aisance légèrement capricieuse.

Ce n'est cependant pas chez S. Basile qu'il faut rechercher la « théorie » des lettres de consolation ou de condoléance; c'est chez S. Grégoire, en un passage très net de ses lettres (2). Après avoir dit à Timothée qu'il doit, au contraire du vulgaire, supporter sa douleur en philosophe, il ajoute : « Si j'écrivais à un homme quelconque, force me serait de recourir à un discours un peu plus long peut-être : je commencerais par prendre part à votre douleur (συμπαθεῖν ἔδει), puis je vous donnerais des conseils (παραινεῖσαι), et peut-être vous réprimanderais-je (ἐπιτιμῆσαι). Prendre part à la douleur de quelqu'un est un grand remède contre elle, et le malade a besoin de la sollicitude de l'homme valide. Mais puisque j'ai affaire à un homme cultivé, que ces simples mots me

(1) GR. NAZ., 149, 79; 288, 176 (ici son exhortation est extrêmement discrète : τὸ μὲν ῥητορικὸν ἔργον τῷ πατρὶ χαριούμενος, τὸ δὲ σοφιστικὸν ἡμῖν).

(2) GR. NAZ., 273, B₁₀.

suffisent... ». Si court qu'il soit, ce passage, que sa netteté rend plus précieux encore, justifie la conclusion que nous en tirons, savoir que, parmi les lettres de consolation, on distinguait celles à l'adresse du vulgaire et celles à l'adresse des esprits cultivés, — ensuite, que les premières comprenaient trois parties : la *συμπάθεια* ou commisération; la *παράναισις* ou édification; l'*ἐπιτίμησις* ou répréhension.

Disons-le tout de suite, ces règles dont Grégoire (si l'on s'en rapporte au ton de sa lettre) ne semble pas revendiquer la paternité, ne se rencontrent ni en théorie ni en application chez les sophistes païens. L'application presque littérale qu'en fait Basile nous amène naturellement à supposer qu'elles ont dû naître au sein de la littérature chrétienne. D'ailleurs, la création de cette méthode nouvelle d'argumentation dans les lettres de consolation répondait à un besoin réel, besoin qui était la conséquence directe de l'influence des idées chrétiennes : le sophiste grec peut avoir recours sans inconvénient, dans ses lettres, à la *συμπάθεια* et à la *παράναισις*; mais au nom de quel principe gourmander un homme étranger à tout esprit philosophique, et qui est dans la peine? Y a-t-il vraiment place pour l'*ἐπιτίμησις*? Le prêtre chrétien, au contraire, non seulement peut, mais doit, après avoir réconforté le cœur endolori, essayer de pousser plus avant son action; il lui faut tirer de ce malheur une conclusion pratique; il doit profiter de la peine pour faire éclore les réflexions sérieuses sur le salut et sur la vie future (1); c'est même parfois pour lui un devoir de réprimander le cœur trop prompt au découragement et au désespoir.

Maintenant que nous avons établi l'origine presque certaine de cette nouvelle méthode, constatons-en l'application.

(1) GR. NAZ., 276, A₃.

Chez Grégoire, nous ne le pourrons guère, attendu que, par hasard, toutes ses lettres de consolation sont adressées à des « φιλόσοφοι ». S. Basile, au contraire, nous offre deux lettres, dont l'une est adressée à Nectaire, l'autre à son épouse, qui s'inspirent d'une méthode à peu près identique (1). Ces lettres, remarquons-le, ne sont pas destinées à des esprits très cultivés, la seconde étant adressée à une femme. Analysons le contenu : nous sommes frappés par le solide enchaînement des idées; la lettre est un petit discours très soigné; les transitions sont tellement habiles et discrètes qu'on en surprend à peine l'existence. Voici le schéma :

1) Votre accablement est légitime et j'y prends part;

2) Il faut néanmoins réagir contre sa douleur en se raisonnant (suivent trois arguments philosophiques et religieux).

3) Il faut plus : adorer les desseins de Dieu, si cruels qu'ils soient (argument chrétien).

4) Conclusion : Basile, élargissant son sujet, montre que la mort lui est réservée à lui-même, comme elle est réservée à Nectaire. Après avoir ainsi rapproché leurs conditions, il profite de cette considération, qui paraît accidentelle — sans l'être — pour donner un conseil pratique : soyez vertueux; alors vous jouirez de la vie éternelle; vous retrouverez votre fils.

Le plan est donc très net; dans la première partie, c'est plutôt le rhéteur qui parle; dans la seconde, c'est le philosophe à tendances religieuses (2); dans la troisième, c'est le chrétien; c'est le prêtre.

Cet équilibre savant se retrouve dans la Consolation à l'épouse de Nectaire. Ici encore, on est aussitôt frappé par la

(1) BASILE, *Lettres* 5 et 6.

(2) On reconnaît facilement la plupart des arguments d'un Sénèque.

netteté du plan. Loin de chercher à atténuer la grandeur de la perte, Basile affecte, au contraire, de l'étaler dans toute sa terrible réalité : « Quel cœur si dur pourrait rester insensible ! L'héritier d'une noble maison, le soutien d'une race illustre, l'espérance de la patrie, un fils élevé avec tant de soin vient, à la fleur de l'âge, d'être arraché aux mains de son père (1) ! » « Vous avez perdu un fils dont toutes les mères proclamaient le bonheur; elles souhaitaient voir les leurs lui ressembler; elles ont pleuré sa mort comme si chacune d'elles eût enseveli son propre enfant (2) ».

En effet, le seul moyen de prouver à quelqu'un qu'on peut compatir à sa peine, c'est de lui montrer qu'on en comprend toute l'étendue. Ceci est d'un esprit fort psychologue. Basile prévient le mouvement spontané de la personne qui, accablée par la souffrance, reçoit une lettre de condoléance; ces essais de consolation aigrissent souvent notre douleur, au lieu de l'apaiser. Basile le sait bien; et l'âme affligée lui est reconnaissante de la clairvoyance dont il fait preuve. Au lieu de se perdre en des préambules pénibles, il trouve vite l'idée qui frappe : c'est à une mère chrétienne qu'il écrit. Cette idée n'est qu'indiquée, car le moment n'est pas venu de faire appel aux arguments chrétiens de consolation. Encore une preuve du tact exquis de Basile, c'est sa sobriété et sa discrétion dans l'apport des motifs de consolation, discrétion et sobriété qui contrastent avec l'emphase de Libanius : il faut respecter la volonté de Dieu, se résigner courageusement comme la mère des Macchabées. La suite, qui est une réponse à différentes objections très naturelles après une telle douleur, est tellement délicate et tendre qu'on croirait voir une mère bercer son enfant brûlant de fièvre, ou un père essayer, tout en le

(1) BASILE, *Lettre 5*.

(2) *Id.*, *Lettre 6*.

raisonnant, les larmes de son fils. La conclusion, toujours pratique, prescrit comme un devoir conjugal la fermeté devant la douleur. « Pour cela, ajoute Basile, je prierai et vous prierez avec moi. »

Les deux lettres que nous venons d'analyser, sont, on le voit, l'application rigoureuse d'une théorie qui avait cours dans les milieux ecclésiastiques. Chose curieuse, on ne trouve chez Grégoire aucune lettre que l'on puisse rapporter à cette méthode : elles sont toutes destinées à des hommes capables de combattre leur chagrin par leur philosophie ou leur foi religieuse. Du moins Grégoire le croyait ainsi. Une lettre, que nous avons déjà citée (1) indique assez clairement qu'une de ses épîtres avait porté à faux : « Mes objurgations, dit Grégoire, ont aigri votre chagrin » Ἐξέκρουσέ σοι τὴν λύπην ἡ ἐπιτίμησις. La finesse spirituelle de la lettre où il essaie de réparer l'échec de sa première tentative, ainsi que telle phrase qu'il écrit ailleurs (2) indiquent assez qu'il s'agissait d'un esprit cultivé, mais qui pouvait n'avoir pas l'âme d'un philosophe.

Si nous ne possédons pas la lettre qui attira à Grégoire ce remerciement de Timothée, nous en avons d'autres du même genre (3). Des trois paragraphes qui composent ordinairement ces autres lettres, le dernier seul est traité : l'ἐπιτίμησις. La συμπάθεια est à peine indiquée (4). Quant à la παραίνεσις, si elle n'est pas tout à fait absente, elle ne reçoit néanmoins aucune place spéciale et se confond presque toujours avec l'ἐπιτίμησις.

Dans la lettre de Grégoire citée plus haut, l'ἐπιτίμησις est

(1) Gr. Naz., 276, 166.

(2) Id., Lettre à Timothée, 272, C₈ (συνήμι γὰρ σου τῆς φιλοσοφίας).

(3) Id., 68, 31.

(4) Id., 68, 31 (début) : Ἄ μὲν ἐστὶ σοι λυπηρὰ, πάντως καὶ ἡμῖν.

très développée. Non seulement Philagre ne doit pas être accablé comme le vulgaire, mais il faut qu'il convienne que la douleur a du bon, et fait penser au salut. Là dessus, Grégoire rapporte la fameuse formule de Platon, où la vie est appelée « la méditation de la mort » (μελέτη τοῦ θανάτου ὁ βίος); puis termine par un argument utilitaire : « Vous serez utile à vous-même, — et à moi aussi qui souffre de vous voir souffrir, — en méprisant l'adversité et en vous faisant admirer des autres par votre fermeté (τὸ παρὰ πάντων θαυμάζεσθαι) ». La lettre où Grégoire nous donne, sans s'en douter, les règles à suivre pour consoler les esprits simples et sans grande culture, est destinée elle-même à calmer la douleur d'un sage. Aussi retrouvons-nous la même méthode que précédemment : « C'est Dieu, dit Grégoire, qui vous envoie ces maux : ainsi vous sentez que la douleur n'est pas sans remède et que nos plaisirs doivent être sagement réglés. Dieu seul, en effet, est immuable. C'est surtout sur lui que nous devons reposer nos yeux. Pour nous, il est honteux et contraire à notre loi d'imiter le vulgaire dans la douleur. Car notre but, ici-bas, est de vivre en vue d'une autre vie ». — Une des lettres, classées parmi les dernières (1), est adressée aux moines et aux vierges, pour les consoler de la perte d'un de leurs membres les plus chers. Grégoire, cette fois, s'adresse à des chrétiens; aussi va-t-il droit au but. Il fait appel, dès le début, aux desseins de Dieu, à la Providence, qui nous interdit de pleurer et ne doit nous engager qu'à faire des actions de grâce. Il reconnaît que se réjouir en un pareil deuil ne peut appartenir qu'à ceux qui professent la doctrine de l'Évangile. Même parmi eux, il en est qui ont besoin de consolations. Aussi console-t-il. Mais ses arguments sont purement parénétiques et exhortatifs.

(1) GR. NAZ., 380, 238.

Nous croyons avoir suffisamment dégagé, par l'analyse de ces trois lettres, les tendances générales de ce genre de consolation (1). Totalement différentes et comme texture et comme ton sont les lettres de consolation écrites par Libanius. Il en est une cependant (2) qui présente quelque ressemblance avec les lettres de consolation de Grégoire et de Basile. Elle débute par le développement de la *συμπάθεια* (je prends part à votre douleur d'avoir perdu une si bonne épouse); suivi par un rudiment de *παράισεις*, où sont invoqués des arguments philosophiques (la vie est sans cesse traversée de calamités) et religieux (Dieu y est nommé). L'*ἐπιτίμησις* est une invitation à se montrer philosophe. La conclusion y est également pratique (soyez une mère pour les orphelins que sont aujourd'hui vos enfants). — Si maintenant nous recherchons, sous cette texture à peu près identique, des points de divergence, nous en trouvons beaucoup. D'abord, cette lettre, comparée avec une lettre analogue de Basile, ne nous présente que des arguments généraux, nullement rattachés à la circonstance qui les a suscités, c'est-à-dire au deuil spécial de tel individu. En plus de la raideur du ton, bien différente de l'onctuosité d'un Basile, le dieu invoqué chez Libanius est loin d'être le Dieu personnel et vivant des chrétiens : son vrai nom est *Ἀνάγκη*.

Cette lettre, qu'on pourrait considérer comme formant la transition entre le genre ecclésiastique et le genre laïque, n'est

(1) Evidemment, nombreux et divers sont les sujets de consolation, comme nombreuses et diverses sont les souffrances humaines. Aussi, en dehors des consolations appropriées à de grandes douleurs comme des deuils cruels, il y en a d'autres, plus rares d'ailleurs, qui sont réservées à l'expression d'une affectueuse sympathie. C'est parmi elles que nous rangeons la lettre 156, 81 où Grégoire cherche à consoler Grégoire de Nysse des fatigues physiques et morales qu'il supporte en inspectant les différentes provinces ecclésiastiques. Elle vaut la peine d'être mentionnée, parce qu'elle est presque entièrement profane : ses arguments sont bien plutôt d'un rhéteur que d'un prêtre.

(2) LIBAN., 168, 344.

chez notre sophiste qu'une exception. L'expression de *laïques*, rapportée aux consolations de Libanius, nous semble être, en effet, l'expression juste. On dira qu'il n'y a là qu'un truisme; c'est vrai. Mais si l'on rapproche ces lettres des lettres semblables de nos épistoliers chrétiens, c'est le seul nom qui leur convienne. Libanius, en effet, console « classiquement », s'inspirant des thèmes ressassés dans les écoles des philosophes et des rhéteurs. On sent qu'il n'est pas ému; que c'est son esprit qui parle, et non son cœur. De là une certaine sécheresse, et une certaine maladresse aussi. Mais l'erreur courante de Libanius, c'est d'avoir cru qu'une lettre de consolation et une oraison funèbre pouvaient, à la rigueur, se prendre l'une pour l'autre. Il n'a pas été frappé par la nécessaire distance qu'il y a de l'une à l'autre, puisque, si le sujet reste le même, les circonstances ont changé. Peut-on, en effet, raisonnablement assimiler un discours funèbre, souvent préparé de longue date, destiné à être déclamé devant un auditoire nombreux et plutôt indifférent, à une lettre de consolation écrite immédiatement après un deuil pour la personne la plus frappée dans ses affections et dans ses espérances? N'oublions pas que la plupart des discours funèbres étaient prononcés souvent six mois, parfois un an et plus après le jour du décès. En dépit de toutes ces différences, il arrive à Libanius d'emprunter non seulement les procédés, mais aussi le ton de l'orateur prononçant un discours funèbre (1). Il est arrivé au moins une fois à S. Grégoire d'emprunter ce ton oratoire : c'est dans la lettre qu'il adresse à Grégoire de Nysse, récemment privé de sa sœur Théosébie (2). Grégoire l'avoue d'ailleurs lui-même :

(1) LIBAN., 198, 393. — Noter l'éloge vague, général et souvent très hyperbolique qu'il fait du défunt; les idées se rapprochent même çà et là de celle des discours chrétiens: il faut se réjouir, car c'est la volonté des dieux qu'il soit au ciel.

(2) GR. NAZ., 321, 197.

Οὗτος ἐκέκινη τε παρ' ἡμῶν ἐπιτάφιος ἐν βραχεὶ πολὺς, καὶ σοὶ παρακλητικὸς λόγος. Cet embryon d'oraison funèbre est encore attesté par la répétition à quatre reprises de Θεοσεβίαν, qui achève de lui donner une allure déclamatoire. S. Basile, s'inspirant des arguments classiques à l'usage des oraisons funèbres (1), énumère également dans une lettre (2) toutes les fautes qu'eût pu commettre un jeune homme si Dieu ne l'avait rappelé à lui. Or, il y a là une transposition d'un argument courant dans les ἐπιτάφιοι et les μονωδίαὶ des rhéteurs. Sans être toujours aussi apparente, l'influence profane et stoïcienne trouve place çà et là, chez Basile, à côté de la pensée chrétienne. D'ailleurs, il est facile de caractériser et de classer les arguments propres aux philosophes réputés les plus habiles en ce genre : ils ne font presque jamais mention des espérances en une autre vie, et le font, en tout cas, sans conviction. Ils en appellent presque exclusivement aux intérêts actuels de ceux qu'ils consolent; ils développent de longs lieux communs sur l'instabilité des choses de ce monde, sur la loi universelle qui nous conduit fatalement à la mort. Cicéron et Sénèque ne présentent guère d'autres thèmes. Un exemple que l'on cite toujours, comme très typique, c'est celui de Sulpicius qui, pour consoler Cicéron de la mort de sa fille, interpelle le citoyen, le haut fonctionnaire, le philosophe, mais n'a aucune parole d'encouragement à l'adresse du père (3). Sans doute, comme on l'a

(1) Cf. VOLKMANN, *Die Rhetorik der Griechen*, p. 356 : « Si quelqu'un disparaît soudain et sans souffrances, on dit qu'une fin heureuse lui avait été préparée; si c'est après une maladie longue et douloureuse, on dit qu'il s'y était montré inébranlable. Si c'est pendant la guerre, on dit que la mort le guettait pour la gloire et l'honneur de sa patrie... Meurt-il dans sa jeunesse? c'est un signe merveilleux de la préférence divine qui l'a délivré de bonne heure des souffrances et des douleurs de ce monde; etc. »

(2) BASILE, *epist.* 300 (fin).

(3) CICÉRON, *epist. ad Famil.* IV, 5.

fait remarquer (1), Basile, pas plus d'ailleurs que Grégoire de Nazianze, ne dira jamais comme Sénèque : « Celui que vous aimiez est mort; cherchez-en un autre que vous puissiez aimer. » Mais on rencontre chez lui quelques phrases qui semblent bien une réminiscence des rhéteurs : « Arinthée a subi la loi que les cieux et la terre subiront un jour, dit-il; son départ a été glorieux; la vieillesse ne l'avait pas brisé; sa renommée n'avait rien perdu de son éclat » (2); ou bien : « l'enfant est mort; mais enfin c'était un homme, né d'un homme ! Quoi d'étonnant si le fils d'un mortel devient le père d'un autre mortel ? » (3)

Encore une fois, ces citations sont, dans l'œuvre épistolaire de Basile, des exceptions. Elles montrent seulement (ce dont nous nous doutions déjà) que les épîtres de consolation de Basile ne sont pas absolument pures de tout alliage profane.

Nous n'avons pas relevé d'exemples de ce genre chez S. Grégoire, sauf peut-être celui que nous citions plus haut et qui se rapproche précisément des arguments apportés par Sulpicius dans sa lettre à Cicéron : Sulpicius insiste sur les convenances de la position de Cicéron, sur sa dignité de premier citoyen de la patrie; S. Grégoire ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit : « Vous serez utile à vous-même, et à moi aussi, qui souffre de vous voir souffrir, en méprisant l'adversité et en vous faisant admirer des autres par votre fermeté » (4).

Nous en arrivons à l'étude de Grégoire et de Basile en tant que docteurs de la foi. Abandonnons un moment Libanius

(1) MARTIN, *op. cit.*, p. 152, à qui nous avons emprunté les quelques citations qui suivent.

(2) BASILE, *epist.* 269.

(3) *Id.*, *epist.* 300. — Sénèque disait, dans sa *Consol. ad Marc.* : « Mortalis nata es; mortales peperisti. »

(4) GR. NAZ., 68, 31.

et reportons notre attention sur les deux grands évêques chrétiens.

Dans une grande partie de la Correspondance de l'archevêque de Césarée, c'est le docteur qui parle. Quelques lettres seulement nous restent où Grégoire, parlant *ex cathedra*, fulmine ses anathèmes, éclaire les textes douteux ou équivoques, et proclame ses définitions doctrinales ou disciplinaires. Indifféremment, qu'il s'agisse du bouillant Grégoire ou du froid Basile, ces épîtres sont empreintes d'un cachet commun de grandeur et de majesté. Aucune rhétorique; hors la composition, qui est très soignée, tout y est simple. Ne croyons pas toutefois que simplicité soit synonyme de généralité : rien de plus concis que le contenu de ces lettres (1). Le style est simple également, presque nu; sans apprêt, correct et même un peu sec, il a parfois l'allure du style pascalien où, en dépit des règles de l'harmonie, les mêmes mots sont repris quand ils ont besoin de l'être, et où d'autres sont créés quand l'auteur ne trouve pas à son goût ceux qui existent (2). C'est le docteur qui parle, celui qui proclame la Vérité, qui se considère, il l'écrit, comme le *κῆρυξ... τῆς ἀληθείας* (3) et qui donne le vrai sens du dogme : *ἀνάθεμα ἔστω* (4). Non pas cependant qu'au milieu de ce langage énergique, sérieux et tranchant, ne percent quelques pointes d'ironie (5), et quelques constructions sentant la rhétorique (6). Mais lorsque cette dernière paraît ne pas s'accorder avec le dogme, il faut voir de quel air vif et cavalier Grégoire

(1) GR. NAZ., 120, 61.

(2) ID., 185 (fin) *σαρχολάτρης* et *ἀνθρωπολάτρης*.

(3) ID., 173, 100.

(4) Dans tout ce passage, nous faisons allusion à la Lettre contre Apollinaire (176, 101) qui est, quant au fond, un réel traité de l'hérésie.

(5) GR. NAZ., 193, 102 (vers la fin).

(6) ID., 196, A (fin). 'H... *πρὸς τὸν ἀνόητον αὐτῶν περὶ τοῦ νοῦ δοῦσαν ἔνστασις...*

renvoie la gêneuse ! (1). Au reste, l'argumentation en est serrée et impérieuse ; et, dans certaines lettres, où il est contraint d'établir la vérité contre ceux qui la déforment, il va jusqu'à l'indignation emportée (2).

Grégoire peut s'élever encore plus haut : c'est quand le docteur laisse la place à l'apôtre. Rares, il est vrai, sont les passages où Grégoire s'abandonne tout entier à sa passion pour le Christ et son Église. C'est elle qui lui arrache, dans sa Correspondance comme dans ses Discours, ces accents inattendus qui s'échappent directement du cœur (3). C'est le summum du pathétique vrai et sincère.

De tels passages, si fugitifs et si rares qu'ils soient, montrent assez pourquoi le rhéteur reste, chez Grégoire, éclipsé par la haute figure du docteur et de l'apôtre. C'est un rhéteur, si l'on veut ; mais un rhéteur dont la foi chrétienne a transformé le caractère, élargi l'intelligence, bref augmenté l'originalité. Depuis qu'il a quitté l'école d'Athènes, Grégoire s'est de plus en plus assimilé toute la sève du christianisme ; sous le badinage du lettré se cache, on le sent, une âme profondément sérieuse et foncièrement religieuse.

Seuls les éléments concrets du style conservent encore çà et là quelques traces de rhétorique.

Ce sont ces éléments concrets qu'il nous faut désormais examiner.

L'importance de cette analyse des éléments constitutifs du style ne saurait échapper à personne : car, en dépit des

(1) GR. NAZ. : 200, B (milieu). Très curieuse discussion à propos du mot *σαρκοφóρος* que Grégoire dit emprunter au vocabulaire hérétique, et dont il réproouve violemment la valeur. Ce mot, formé sur le modèle de *θεοφόρος* (mot poét. Eschyle), dit Grég. « χάριν μὲν γὰρ ἔχει τινὰ σοφιστικὴν τῷ τάχει τῆς ἀντιστροφῆς, καὶ ψηφολογικὴν τερατείαν. » On voit que Grégoire s'y entendait en matière de vocabulaire et de style.

(2) GR. NAZ., 329, 202 (cf. spécialement 333, A.).

(3) *Id.*, 129, A₃.

rapprochements déjà établis jusqu'ici entre Grégoire et les épistoliers de son temps, seule une étude plus rigoureuse, comme celle que nous entreprenons, nous permettra de nous faire une opinion vraiment motivée sur son genre artistique et sur les procédés multiples qu'il a dû suivre à cet effet.

Reconnaissons d'abord que les Lettres de S. Grégoire n'offrent pas toutes également les formes et les tournures que nous avons relevées plus loin. Ces tournures et ces formes se trouvent la plupart du temps localisées dans certaines missives, où leur présence n'étonne nullement. Vif et spontané comme il l'était, plus encore pour écrire que pour parler, Grégoire devait avoir très peu d'efforts à faire pour retrouver sa mentalité d'ancien rhéteur. Ainsi s'explique que les lettres adressées aux beaux esprits du temps trahissent surtout des préoccupations profanes. Ce sont ces lettres, intéressantes par leur côté extérieur et formel plus que par leur matière, qui vont nous occuper maintenant.

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉLÉMENTS CONCRETS DU STYLE

1^o *Vocabulaire*. — L'élément premier du style, c'est le vocabulaire. C'est donc lui que nous étudierons d'abord.

Un fait s'impose en quelque sorte brutalement : c'est que Libanius dispose d'un vocabulaire beaucoup plus restreint que S. Grégoire (1). Pour s'en rendre compte, il suffit, je ne dis pas de parcourir toute sa Correspondance, mais quelques pages seulement : les tournures diffèrent, le ton aussi, mais non pas le vocabulaire. Les mêmes mots reviennent, et sur presque deux mille lettres, à peine pourrait-on noter quelques apax (2).

Les néologismes sont assez rares chez Basile. Tout en s'accommodant à peu près toujours des mêmes mots, il sait néanmoins varier assez heureusement leur emploi pour laisser l'impression d'un vocabulaire plutôt abondant et riche. D'ailleurs, cette homogénéité du vocabulaire de Basile dans ses Lettres, tient de très près à l'uniformité du fond : bien plus théologique et doctrinale que celle de Grégoire, sa Correspondance est assez pauvre en lettres de complaisance amicale ; le ton généralement sérieux de ses missives, l'identité de leur sujet, voilà deux raisons qui expliquent suffisamment que Basile n'ait guère eu l'occasion de se mettre en frais de vocables nouveaux ou recherchés.

(1) Rares sont les vocables qui lui sont propres. Notons cependant (LIBAN. 426, 914) l'emploi original du mot ζώνη (= ἄξιωμα).

(2) Cf. notamment : LIBAN. 361, 763. ἀντιδανείζω.

Grégoire apporte au contraire dans sa Correspondance toute la richesse de son vocabulaire oratoire. Faut-il s'en étonner? Non. Esprit original et créateur, poète dans le sens étymologique aussi bien que courant du mot, aussi peu conservateur que possible, éclectique, allant toujours de l'avant, sans s'embarrasser de l'existence d'un vocabulaire attique et classique, au surplus docteur d'une foi nouvelle, ayant besoin de mots nouveaux pour s'exprimer, Grégoire, par tous ces côtés, s'opposait aux sophistes de son temps, à Libanius en particulier. Outre que ce dernier avoue (1) n'avoir jamais pu faire de vers, — ce qui devait naturellement restreindre son vocabulaire proprement poétique, — son désir avoué et arrêté de sacrifier à la mode et au goût du temps, au lieu de lui conseiller la hardiesse des néologismes, devait au contraire la lui interdire. Aussi bien, le vocabulaire de la Correspondance de Libanius est-il, tout comme son style, aussi classique — ou presque — que celui de ses discours.

Pour ce qui est du vocabulaire, Grégoire garde donc toute son originalité.

Aussi pouvons-nous affirmer que si quelqu'un devait subir une influence, c'était, à ce strict point de vue, l'écrivain profane. Logiquement, le vocabulaire le plus riche doit passer au plus pauvre au moins quelques éléments. Est-ce que, dans les faits, les choses se sont passées ainsi? Cette question est très complexe, et réclame, pour être traitée, beaucoup de circonspection : il est bien difficile, en pratique, de déterminer dans quel sens a agi l'influence, si elle est partie d'un texte profane pour passer dans un texte d'écrivain religieux, ou réciproquement. Nous essayerons toutefois de l'établir lorsque la quantité et la qualité de nos matériaux le permettra.

(1) LIBAN. *Corresp.* 529, 1113.

Nous avons tout de suite un cas où la quantité des matériaux facilite une conclusion prompte et décisive : c'est à propos des expressions comme ἡ σὴ ψυχὴ = συ; ἡ σὴ κεφαλὴ = συ, qui se rencontrent également chez Libanius et chez Grégoire (1). D'origine profane et poétique, ces expressions et leurs analogues devaient trouver dans la langue ecclésiastique un développement considérable, employées comme formules de politesse entre dignitaires ecclésiastiques. Ainsi, on dit couramment : ἡ σὴ ἀγαθότης (2); ἡ σὴ εὐγένεια (3); ἡ σὴ εὐλάβεια (4); ἡ σὴ θεοσέβεια (5); ἡ σὴ καθαρότης (6); ἡ σὴ καλοκαγαθία (7); ἡ σὴ λογιότης (8); ἡ σὴ μεγαλόνοια (9); ἡ σὴ ὁσιότης (10); ἡ σὴ σεμνοπρέπεια (11); ἡ σὴ τελειότης (12); ἡ σὴ τιμιότης (13).

Basile emploie, lui aussi, les mêmes expressions, bien plus souvent que Grégoire (14). Chez Libanius, par contre, nous ne les rencontrons qu'à titre d'exception. Je n'en ai relevé que quatre exemples, dont un seul est déjà noté chez Grégoire, mais dont les autres sont de formation analogue : ἡ σὴ λογιότης (15); ἡ σὴ παιδεία (16); ἡ σὴ παιδευσις (17); ἡ σὴ

(1) LIBAN., *Corresp.* 426, 914 (fin); 443, 947 (ligne 7); 547 (ligne 7). — GR. NAZ., *Corresp.* 57, B₂; 140, B (fin).

(2) GR. NAZ., *Corresp.* 64, A₃; 128, A₂; 205, C₈; 357, B₁₃; etc.

(3) ID., *ibid.*, 149, B₁₁.

(4) ID., *ibid.* 49, C₁; 52, C₁; 84, A (fin); 120, A (fin); 193, 102; 233 B₁₂; etc.

(5) ID., *ibid.* 125, C₁; 128, B₇; 129, C₆; 305, C₁.

(6) ID., *ibid.* 249, C₃.

(7) ID., *ibid.* 221, A₃; 280, B (fin); 345, A₃.

(8) ID., *ibid.* 253, B (fin); 317, C₈.

(9) ID., *ibid.* 57, A₆; 225, A (fin).

(10) ID., *ibid.* 120, B₂.

(11) ID., *ibid.* 88, B (milieu).

(12) ID., *ibid.* 129 (fin); 168, A (fin).

(13) ID., *ibid.* 23, 3; 32, A₃; 141, A₁₀; 233, A₁.

(14) BASILE, *Lettre* 71, p. 236; *Lettre* 99, p. 279. — Nous en avons relevé jusqu'à vingt types différents.

(15) LIBAN., *Corresp.* 718, 1582 (milieu).

(16) ID., *ibid.* 436, 933 (début).

(17) ID., *ibid.* 722, 1589 (début).

σοφία (1). On peut dès lors, semble-t-il, induire sans témérité que ces locutions, d'origine profane, n'ont trouvé leur plein usage que dans la langue des Pères de l'Église; et je suis, pour ma part, fort porté à croire que les deux ou trois exemples relevés chez Libanius ne sont qu'une imitation, consciente ou inconsciente, de la manière ecclésiastique, bien loin d'avoir été puisés directement à une source profane. Conclusion intéressante, qui montre que les sophistes, tout orgueilleux qu'ils aient été de leurs procédés et de leur méthode, ont pu parfois se laisser aller à emprunter au clan adverse (2).

Un autre groupe analogue, c'est celui des expressions formées de la réunion du mot κεφαλή et d'une épithète comme ἱερὰ, θεία, φίλη. Nos trois auteurs les emploient volontiers (3). Ici, la marque poétique et profane est évidente; expressions du langage tragique, elles n'ont pas eu, comme les dernières, à passer dans la langue religieuse pour être reprises ensuite dans la langue profane; elles ont dû au contraire être employées par les sophistes avant d'être accréditées auprès des écrivains religieux, et d'y trouver en quelque sorte droit de cité.

D'autres locutions, sur lesquelles l'attention n'est pas spécialement attirée, mais qui frappent par la fréquence de leur emploi, ce sont les formules restrictives comme εἰρήσεται γὰρ

(1) LIBAN., *Corresp.* 710, 1565 (début).

(2) Il faut voir également ici l'influence des formules employées dans la correspondance administrative à l'époque de Dioclétien; la persistance de ces formules dans la langue ecclésiastique du iv^e siècle, au moment où elles s'effacent des correspondances particulières. n'en est pas moins fort curieuse.

(3) a) LIBAN., *Corresp.* ἡ ἱερὰ κεφαλή : 177, 361 (ligne 4); 422, 906; 460, 982 (début); 522, 1096 (fin); 584, 1233; 673 (ligne 2).

ἡ φίλη κεφαλή : 568, 1193 (fin).

ἡ θεία κεφαλή : 476 (9^e ligne); 600, 1279; 506, 1065 (milieu).

b) BASILE, p. 147 (ligne 25); p. 301, 118; p. 642 (1^{re} ligne).

c) GR. NAZ., *Corresp.* 72, C.; 96, A.; 117, B.

τάληθής (1), locution qui prend, elle-même, différentes formes : ὥς δὲ ὁ ἀληθὴς λόγος (2) ; εἰ γὰρ τὰληθῆ λέγειν (3) ; εἰ δεῖ τὰληθὲς γράφειν (4). Ces expressions, courantes chez les orateurs attiques, se retrouvent chez Basile (5) comme chez Libanius (6). Citons aussi : εἰ μὴ τολμηρὸν εἰπεῖν (7) ; εἰ δεῖ παραδόξως εἰπεῖν (8), — rapprochées de celle de Libanius : ἐγὼ δέ, εἰ καὶ παράδοξον εἰπεῖν (9). Avec les locutions toutes faites comme σὺ δέ μοι δοκεῖς ποιεῖν παραπλήσιον... (10), mise en regard de l'analogue de Libanius : παραπλήσιον δοκῶ μοί τι ποιήσιν (11) et θαυμαστὸν οὐδέν (12), si fréquente chez chacun de nos trois épistoliers que nous renonçons à en donner toutes les références, nous clorons la liste déjà trop longue de ces courtes phrases qui, sans intérêt par elles-mêmes, sont cependant curieuses, parce qu'elles constituent une partie du tribut payé par tous volontairement ou involontairement au goût du temps.

2^o *Formules de début.* — A ces procédés communs de style, qui sont, encore une fois, bien plus l'œuvre du goût littéraire prédominant que l'effet d'un choix intentionnel et positif de l'écrivain, nous joindrons quelques remarques qui nous ont été facilitées par un des lexiques en appendice de l'édition Wolf (13), lequel rapporte les deux ou trois premiers mots de

(1) GR. NAZ., *Corresp.*, 73, A (milieu) ; 248, C₇ ; 312, B₈. — Cette formule est du langage de Démosthène.

(2) ID., *ibid.* 317, A₄.

(3) ID., *ibid.* 205, 106 (début) ; 281 (fin).

(4) ID., *ibid.*, 225, A ; 273, B₂.

(5) BASILE, 147, 25 ; 464, 214.

(6) LIBAN. 697, 1533.

(7) GR. NAZ., 336, A₁₀ ; 264, B₇.

(8) ID., *ibid.* 297, B₈.

(9) LIBAN., 699, 1537.

(10) GR. NAZ. 49, C₆.

(11) LIBAN. 121, 249 (début).

(12) En voici cependant quelques-unes : LIBAN. 216, 423 (fin) ; 277, 574 ; 299, 627, etc. — GR. NAZ. 73, A₄ ; 96, C₄ ; 101, B₂ ; 113, A₆, etc.

(13) Cf. édit. Wolf, p. 829.

début de chaque lettre. Nous avons pu ainsi comparer, par manière de curiosité, ces débuts avec ceux de Grégoire, et nous avons relevé une série de lettres (vingt-deux environ), dont les débuts sont sensiblement ou même parfaitement identiques (1).

3^o *Construction*. — Mais là où le parallèle entre ces correspondances devient plus saisissant, c'est dans la structure même de la phrase : ici, l'auteur de la lettre est moins passif, et c'est par une préférence motivée qu'il agence et compose sa phrase. La σύνθεσις ὀνομάτων, si flottante, si ondoyante, si mobile en grec, quelque révélatrice qu'elle soit des goûts d'une époque, présente davantage l'empreinte originale que lui donne l'auteur (2). C'est elle qui en forme la structure solide, car les enjolivements, pour révélateurs qu'ils soient du style, n'en sont encore que la partie accessoire et, en quelque sorte, accidentelle.

Notre but immédiat est moins de rechercher l'originalité de Grégoire dans l'ordonnance des mots, que de constater dans quelle mesure cet écrivain, si maître dans son art, céda au courant qui l'entraînait vers les méthodes et les procédés alors en honneur.

Disons tout de suite que la construction, chez Grégoire, offre bien plus d'imprévu, de caprice, que celle de Libanius ou de Basile; et cela s'explique : outre sa supériorité littéraire, Grégoire est doué d'une nature toute spontanée, impulsive, nerveuse, ce qui l'a merveilleusement servi. Aussi sa corres-

(1) Citons les plus frappants : Ἰδοὺ καὶ et Ἰδοὺ σοὶ καὶ : GR. NAZ., p. 205 et 317. = 9 références Wolf (lexique).

Πατὴρ μὲν εἰς ἀγαθοῖο : GR. NAZ., p. 296. = LIBAN., *Lettre* 897

Πατὴρ ἀγαθοῦ γεγονώς.

ἥσθην..... GR. NAZ., p. 24, 173, 281 = LIBAN., 8 référ., chez Wolf, etc.

(2) Avant Buffon, Libanius avait déjà dit dans une lettre (687, 1512) Καὶ μὴνύει τὸν πατέρα ὁ λόγος.

pondance, encore plus que ses discours, présente-t-elle un abandon hardi qui contraste avec les développements d'une logique compassée et un peu trainante que l'on rencontre chez Libanius. Cet abandon, qui affecte parfois une allure un peu négligée, se trahit spécialement par la multiplicité des parenthèses (1). Notons bien toutefois que cet air parfaitement naturel n'est qu'apparent, et que, comme il le dit dans sa fameuse Lettre à Nicobule (2), le comble de l'art pour une lettre, c'est d'être pourvue d'une grâce non affectée et de se rapprocher le plus possible du naturel. Aussi, en dépit de leur trompeuse facilité, les périodes de Grégoire, comme quelques-unes de Libanius, indiquent-elles qu'il en connaît le maniement subtil. Ouvrons sa correspondance (3), et nous trouverons telle phrase dont la construction nous déconcerte de prime abord, mais que nous nous prenons ensuite à goûter, malgré son allure capricieuse : « ἀλλὰ τῶν βοτρυῶν ἐκθλίψασα τοῖς διψῶσι τὴν δρόσον. » Libanius, quoique plus rarement, sait aussi quel effet peut produire un mot bien mis en sa place (4); il se hasarde même à raffiner en jonglant avec les différents termes de sa phrase (5) : ἐρᾷ μὲν γε καὶ ἐμοῦ | καλοῦ δὲ οὐ πᾶν, | σοῦ δὲ πᾶν τε ἐρᾷ | καὶ πᾶν καλοῦ. Dans l'emboîtement des phrases, Grégoire est sans égal. C'est ce qui donne à presque toutes ses lettres ce fini, ce plein, cette unité qui satisfont de tout point le lecteur. L'emploi ingénieux des μὲν et des δέ donne à certaines de ses lettres une structure ferme et soignée (6); Même dépourvues de liaison, et juxtaposées dans la forme parataxique, ses phrases sont claires

(1) GR. NAZ., *Corresp.* 48, 15; 136, 71; 352, 216, et surtout 337, 204.

(2) ID., *ibid.* 105, 51.

(3) ID., *ibid.* 112, B (milieu).

(4) LIBAN. 141, 288 (début) : noter la place de μόνον ὄντα à la fin.

(5) ID., 223, 442.

(6) Cf. p. ex. 120, 60.

et nettes. Libanius, au contraire, ne sait guère donner à sa phrase une allure brève et laconique. Les exceptions (1) en sont rares. Il s'y essaie pourtant, car cette rapidité du style, obtenue par la petitesse des kôla, est une règle élémentaire de style châtié et élégant (2). Mais la rareté de ces essais, pourtant assez réussis, indique qu'il devait y faire effort et aller contre son naturel qui le portait plutôt à la prolixité.

Tel n'est pas le cas de Grégoire : sa spontanéité naturelle le poussait à adopter sans aucune gêne une règle sophistiquée aussi vantée; il y réussit merveilleusement bien (3); toutes ses énumérations sont coulées dans ce moule, tantôt avec asyndète tantôt avec des particules copulatives, comme καί, dont la succession offre l'aspect d'autant de cloisons étanches entre chaque mot. Libanius répugne, on le sent, à ces constructions dont il n'a pas le secret. C'est encore à titre d'exception qu'il les emploie (4). Dans les énumérations, il a souvent recours à la locution προσθήσω δὲ (5), que Grégoire a d'ailleurs adoptée (6). Il préfère, en général, donner l'illusion de la rapidité du style par la suppression de ἔστι (7), procédé cher à Grégoire, mais néanmoins beaucoup plus rare chez lui (8). D'ailleurs, ce que cherche avant tout Grégoire, c'est à corriger l'aspect un peu raide et l'allure légèrement monotone d'un style trop châtié par une certaine liberté ou une certaine négligence de construction (9). Libanius connaît le principal

(1) P. ex. LIBAN., 288, 600.

(2) Id., 209, 408; 287, 597; 683, 1502, etc.

(3) GR. NAZ., *Corresp.*, 60, 24; 77, 37; 153, 80; 308, 188; 349, 214; 352, 216.

(4) Unique ex. : LIBAN., 266, 547 (début).

(5) LIBAN., 217, 425 (début); 385, 816 (vers la fin); 467, 1001 (début).

(6) GR. NAZ., 44, B₃; 60, B₁; 77 C₇; 148, A₉; 205, D₁; 268, A₄.

(7) LIBAN., 407, 869 (ligne 3); 514, 1080 : Ἀλλὰ σοὶ μὲν ἡ χώρα παραμυθία.

(8) GR. NAZ., 60, 24; 45, 13.

(9) Chose curieuse, les anacoluthes sont rares chez Grégoire, de même que chez Libanius. — Notons toutefois GR. NAZ., 329 (fin) : Οἱ τοῦ Ἀρσίου..., εὖκ οἶδα τίνας αὐτοὺς... — et LIBAN., 204, 400.

secret de ce procédé : il consiste à réserver, à la fin d'une proposition complète en elle-même, un autre membre de phrase qui est comme ajouté après coup et qui semble avoir été oublié. Par cette sorte d'hyperbate, la phrase prend immédiatement une allure nonchalante qui l'assouplit beaucoup et qui offre l'avantage de reposer le lecteur. Libanius dit, par exemple (1) :
τῆς δὲ ἐπιστολῆς σου καὶ τοῦ μήκους ἡράσθημεν | ,καὶ ὥς οὐ
μακροτέρᾳ μᾶλλον ἢ καλλίῳ.

La période grecque a en effet une tendance marquée à la symétrie. Grégoire — et c'est là une des traces de son éducation profane — laisse apercevoir, aussi bien dans sa correspondance que dans ses discours, les effets de ce besoin qui n'a eu d'autre cause au début que l'amour instinctif de la clarté. Nous venons de voir qu'il tâche de réagir contre l'excès de parallélisme; mais il ne pouvait s'y soustraire tout à fait. C'est à cette tendance qu'il faut rapporter la fréquence de certains procédés, comme celui de l'alternative marquée par εἰ... εἰ, et celui du développement mesuré et logique de deux idées préalablement indiquées (2). — Grégoire, disions-nous, n'a pas pu s'opposer à ce qu'on pourrait appeler les procédés naturels du génie grec, savoir le besoin inné de clarté, d'ordre et de symétrie. Allons plus loin, et affirmons qu'il ne l'a pas voulu. Nous savons déjà que la forme, pour Grégoire, n'a de valeur que par rapport au fond, qu'en vue du fond : aussi est-il loin de mépriser ou même de négliger les ressources multiples que recèle la sophistique pour faire comprendre d'abord, faire goûter ensuite les idées exprimées. C'est sans aucun doute le souci

(1) LIBAN., *Corresp.* 204, 400.

(2) A) Procédé de l'alternative : chez LIBAN., 125, 255 (début); chez Gr. NAZ., 245, A₈.

B) Procédé de développements préalablement indiqués : chez LIBAN., 433, 926 (avec chiasme) — p. 435 (début); 373, 788 (4^e ligne); p. 431 (ligne 12); 56, 107 (milieu), 177, 361 (6^e ligne); 388, 823 (ligne 3).

de piquer, d'exciter l'attention et quelquefois la bienveillance du lecteur qui a favorisé le développement de tout l'appareil sophistique dans sa Correspondance.

Ces raffinements se rencontrent à la fois dans les mots et dans la phrase :

Un des moyens les plus propres à attirer l'attention est la répétition d'un même mot au début ou à la fin de plusieurs kôla successifs. Hermogène dit expressément dans le Περὶ Ἰδεῶν (284, 11 et suiv.) que ce genre de reprise rend le style nerveux. Libanius use volontiers de ce procédé, plutôt réservé à vrai dire au style relevé comme celui du discours (1). Grégoire en use aussi, mais plus rarement (2). L'allitération, qui n'est autre chose que le rapprochement voulu de radicaux similaires, a le même but et produit le même effet. Les exemples abondent chez Libanius (3); ils ne sont pas moins nombreux chez Grégoire (4) et chez Basile (5).

4° *Figures*. — Une autre manière non moins efficace de donner du ton à une page, c'est de la relever par des antithèses. Personne ne doute qu'elles n'abondent chez Libanius : c'est encore une des multiples formes du parallélisme. Grégoire, qui ne les ménage pas dans ses discours, devait également

(1) LIBAN., p. 212 (fin); 385, 817 (début); 417, 892 (début); (fin de Kôlon) 373, 789 (haut, p. 374).

(2) GR. NAZ. 321, C₇ et 40; 324, A₂ et 4; (fin de Kôlon) 24, B₂.

(3) LIBAN. 20, 2 (νόμου νόμον); 206, 404 (ὁ νικῶν ἐν(κα); 219, 429 (θεῖον θείου); 363, 765 (δεῖν δεῖσθαι); 363, 766 (τοιαύτης τοιαύτην); 468, 1002 (βούλομαι δὴ βουληθῆναι καὶ σε...); 470, 1007 (Εὐγενῆς εὐγενῇ...); 693, 1531 (μεγάλων μεγάλως) — 177, 361 (πανταχόθεν... πάντας); 177, 362 (μεταπεμφάμενος ἐπεμψας); 361, 762 (οὐδεὶς ὑπ' οὐδενός, οὐδεπώποτε...); 314, 657 (ἀνδρὸς φίλου παῖδες διὰ φίλου παρὰ φίλον); 441, 944 (début) πολλὰ πολλάκις — 450, 963 (...καλὰ παρὰ καλοῦ διὰ καλοῦ παρὰ σοῦ καλῶς ἔχοντα); 457, 978 (Ἥλιον δὲ ἡμᾶς δαίμων κακὸς... κακός... κακῶς... κακῶς... κακῶς... κακῶς...); 478, 1029 (μεγάλα μεγάλοις ὁ μέγας, etc.).

(4) GR. NAZ., *Corresp.* : Le rapprochement αὐτὸς αὐτῶ est très fréquent. En outre, 221, A (fin) πολλὰ καὶ περὶ πολλῶν; 53 A₉ παρακλήσεως... κλήσεως; 276 (fin) πολλὰ καὶ πολλάκις.

(5) BASILE, 382, 178 (début). Πολλοὺς οἶδα πολλάκις...

leur donner droit de cité dans sa Correspondance (1). Beaucoup, parmi elles, paraissent venir sous sa plume sans recherche, comme spontanément. Et, avouons-le, c'est bien ainsi que les choses se passent. La rhétorique existe bien chez Grégoire ; mais Grégoire n'est pas à proprement parler un rhéteur : ce sont là les vestiges de son ancienne éducation. Il l'avoue lui-même quelque part (2) et Libanius écrit avec raison à Basile incrédule que sa culture profane lui restera quand même, à moins qu'il ne contrefasse sa nature (3) :

τῶν δὲ ἡμετέρων μὲν αἰεὶ, σὼν δὲ πρότερον, αἱ ρίζαι μένουσί τε καὶ μενοῦσιν. ἕως ἄν ᾗς.

Aussi bien, si Grégoire ne semble pas rechercher ces raffinements, il ne les rejette pas lorsqu'ils se présentent d'eux-mêmes sous sa plume. Un poète comme lui avait certainement l'oreille sensible, musicale, bien plus musicale que celle de Libanius, qui avoue quelque part n'avoir jamais eu la moindre idée de la technique du vers. Ce que Grégoire trouvait spontanément, Libanius a dû s'exercer à l'acquérir. Reconnaissons d'ailleurs qu'il se tire souvent à son honneur des difficultés qu'il se crée. Il connaît à fond le maniement du parison, de l'homoioтелеuton, de la paronomase et de l'allitération.

En voici quelques exemples :

LIBAN. p. 283. δοκιμαζόμενος καὶ θαυμαζόμενος.

270, 556 (fin). ἡμερότητα... δικαιοότητα.

155, 321 (les deux premières phrases).

(1) GR. NAZ. 24, B (fin) μικρὰ... μειζόνως; 40, C₉, ἀθάνατον ἐν θνητῷ... 44 B₈, τὴν ἄδοξον εὐδοξίαν [ἐν' εἶπω τι καὶ γὰρ καθ' ὑμᾶς]; 53, A₁₄, ἐξὸν νικῆσαι τῷ καλῶς ἡττηθῆναι; 60, 25, τὰ μικρὰ μεγάλα; 69 B₄, καὶ ἀργεῖς οὐκ ἀργῶς; 101. 49 (milieu), Ἐμοὶ δὲ μεγίστη πράξις ἐστὶν ἡ ἀπραξία; etc. — Beaucoup, parmi ces antithèses, sont des oxymora.

(2) GR. NAZ., 377, 235.

(3) LIBAN., éd. Wolf, 720, 1585 (fin).

GR. NAZ. 44, C. θυσιαστηρίοις καὶ μυστηρίοις.

109, 54 (fin). πράγμασι... γράμμασι.

153, C. φροντῖδων ἐπιπλοκαί, πραγμάτων ἐπιδρομαί.

LIBAN. p. 442. ἐν μιᾷς ἡμέρας μέρει.

252, 505. ἡμετέρων ἐρῶν.

252, 506. καλεῖς καὶ καλῶς καλεῖς...

689, 1514. καλῶς ποιεῖτε καλοῦντες καλὸν...

353, 738 (fin). πότερος πρότερος.

363, 765. τὰ πολλὰ μὲν ἀπολώλεκεν (?).

349, 728. τοὺς ποιητὰς εὖ ποιεῖ.

Grégoire est plus varié dans ses allitérations que Libanius; en relisant celles du sophiste grec, on a la sensation qu'elles sont banales; Grégoire est ici plus ingénieux :

GR. NAZ. 28, A. ἄπορος... ἄποτος.

28, A. ὑπερτέλλοντα τένοντα.

28, C. ἄθυρον, τὴν ἄπυρον.

61, 26. (ἄρτος) ἄσπαστός τε καὶ ἄπιστος.

89, B. τρόπους ἢ πόρους.

104, B. μητροπολίτης μικροπολίταις...

149, A. τὸ πάθος τῷ πόθῳ χιρᾶμενον.

Beaucoup, parmi ces allitérations, se rapprochent du jeu de mots, voire du vulgaire calembour. La dernière que nous avons citée est certainement voulue, puisqu'elle est reprise par Libanius : 220, 432 τὴν πατριδὰ ποθῶν... οὐδὲ πώποτε οἶδ' ἀπαθῶν.

Voici quelques échantillons particulièrement sophistiques, empruntés à Libanius :

111, 229. Ὅπως οὖν τῷ Ἡρακλείδῃ δεῖξις τὸν Ἡρακλέα.

307, 645. ... τὸν μὲν ἔψεσθαι... καὶ... ὀψεσθαι.

485, 1037. ... δεινός... δειλός.

608, 1301. ... ἀρίστην Ἀρισταινέτην.

Certains jeux de mots sont formés par l'emploi d'un même mot ou de deux mots présentant deux sens différents :

LIBAN. 339, 709. ἀρχεῖν ἀρχὴν (débuter dans le commandement) (1). D'autres sont formés par l'emploi d'un même radical dont le second est modifié par un préfixe :

LIBAN. 109, 227. τοὺς ἀκούοντας ἐπεικῶς ὑπακούοντας.

' 216, 423. σὺ μὲν ὑπερορᾷς, ἐγὼ δὲ ἐρῶ.

537, 1129. ἔγνωσαν καὶ ἀνέγνωσαν.

Nous trouvons dans une lettre de Julien à Basile (2) absolument le même procédé :

"Α δὲ ἀνέγνων, ἔγνων, καὶ κατέγνων (quae legi, intellexi et condemnavi). Grégoire connaît ce genre de jeu de mots; mais il n'en abuse pas : Citons :

GR. NAZ. 345, 209 (début). Γράμματα σὸν ὄφθην... καὶ ἡμεῖς ὑπερὸν ὄφθην.

Il s'est risqué à un essai qu'il semble avoir assez peu réussi, en donnant à un seul mot (λύνειν) deux sens différents (acquitter une dette et dénouer une question) (3).

Ce qui achève de démontrer toute la valeur qui s'attachait à la Correspondance en tant qu'œuvre littéraire, c'est qu'on y rencontre, aussi bien que dans les discours, un soin tout particulier du rythme, soin qui se traduit tantôt par la disposition symétrique des différents kôla, tantôt par des raffinements dans cette symétrie, qui aboutissent au chiasme, à l'hyperbate, etc.

Sur ce point, nos trois auteurs s'entendent parfaitement. Libanius, naturellement, ne cède pas son tour aux autres; il affecte quelquefois même de chercher la parisyllabie dans les deux kôla, ce qui donne à ces phrases une lourdeur volontaire, surtout lorsque la symétrie est surchargée d'un parison.

(1) Cf. 2 autres ex. de LIBAN. : 360, 760 : ἐν ἀρχῇ τῆς ἀρχῆς.

388, 824 (fin) : ἀρχὴν ἐν... ἀρχαῖς λαμβάνειν.

(2) BASILE, p. 175. Lettre 40 : Julien à Basile (fin).

(3) GR. NAZ. : 380, A₄.

LIBAN. 427, 917. καὶ ὁ κελεύων καλῶς ἐκέλευε
καὶ ὁ πεισθεὶς καλῶς ἐπείσθη.

342, 713. σὺ μὲν ἀγαθὸς ἐπιστείλας,
ἐγὼ δὲ ἀτυχῆς οὐ λαβὼν... (9 syllabes).

(Avec chute identique et parisyllabie), 182, 369 :

... σοι μὲν ῥᾶδιον οὐδὲν
ἐμοὶ δὲ μεῖζον οὐδέν.

GR. NAZ. 28, A₂. τραχὺς μὲν ὢν, ἄπορος δὲ
καὶ θολερὸς μὲν, ἄποτος δέ.

353, 217. Μετὰ τὸν πόλεμον, ἡ συμμαχία
μετὰ τὴν ζάλην ὁ κυβερνήτης.

(cf. 308, 188, autre ex. de kôla courts et antithétiques).

Notons également cette phrase (209, 114) où l'antithèse est doublée d'une allitération :

Ἐπειδὴ μοι τὴν σιωπὴν | ἐγκαλεῖς καὶ τὴν ἀγροικίαν,
ὦ καλὲ καὶ ἀστικέ...

Le chiasme dénote un pas de plus dans la voie du raffinement : c'est, dans la phrase, une rupture d'équilibre voulue; par son allure gracieuse, elle est, de toutes les constructions, celle qui flatte peut-être le plus l'oreille.

LIBAN. 445, 953. ... ἐμυτῶ μὲν, ὦν δώσω,
ὦν τε ἔξουσιν, ἐκείνοις.

Quelquefois, le chiasme est plus apparent, parce qu'il est mis en évidence par un parison:

428, 919. Ἦν δὲ τὰ πρότερα μὲν ἀγῶνες ἐν δικαστηρίοις
τὰ δεύτερα δὲ ἐν θεάτροις ἀγῶνες.

Les exemples sont plus rares chez Grégoire, qui, hors le cas des énumérations, n'y a recours que timidement :

GR. NAZ. 308, 188. Νέων προκαθέζῃ ; πάσης ἡλικίας ἡμεῖς.
Ὑποῖς πρὸς λόγον ; ἡμεῖς πρὸς ἦθος.

L'hyperbate semble avoir été affectionné de Libanius qui, outre les multiples formes courantes (intercalation), ne craint

pas d'user d'emplois hardis, dont certains même paraissent incorrects :

LIBAN. 437, 936, περὶ τῆς τῶν λόγων Ἰσοκράτης εἶπε φύσεως.

Il y a plus : Je note, à titre, il est vrai, de simple curiosité, un exemple unique où l'adverbe est isolé de façon à reproduire l'usage attique de l'adverbe de séparation.

441, 943. οἷος μὲν ἔξω γένοιο τοῦ βουλευτηρίου (1).

5^o *Métaphores et comparaisons*. — Nous en arrivons enfin aux ornements du style qui concernent non seulement une phrase en particulier, mais qui peuvent s'étendre à tout un passage. Il ne s'agit plus ici à proprement parler de ce que nous avons appelé « les premiers éléments du style » ; nous le faisons néanmoins rentrer sous cette rubrique parce que, nous le verrons, la mise en œuvre de ces procédés n'est souvent autre chose qu'une habitude toute machinale, due bien moins à l'initiative individuelle et réfléchie de chaque auteur qu'aux conventions littéraires accréditées dans le monde des rhéteurs officiels : nous voulons parler des comparaisons et des métaphores. Là, nous devons le constater, Grégoire est esclave de la mode. Pour Libanius, cet esclavage n'a rien que de naturel : dans l'énorme in-folio de Wolf, nous n'avons relevé partout que des comparaisons et des métaphores soit *athlétiques*, soit *hippiques*, soit *marines*. Nous en avons dressé la liste complète (2). Chez S. Basile, la proportion est énorme des métaphores ou des comparaisons empruntées à l'art de la navigation ou à l'art athlétique.

S. Grégoire va-t-il faire exception? N'avons-nous pas ren-

(1) Grégoire offre aussi plusieurs hyperbates sans particularité originale.

(2) Comp. *athlétiques* : 682, 1198 (ligne 7).

hippiques : 201 (fin) ; 363, 765 (ligne 6) ; 388, 823 (l. 7) ; 426, 914 (l. 6).

marines et maritimes : 201 (fin) ; 550, 1148 (l. 8).

Métaphores athlétiques : 28, 56 (fin) ; 172, 352 (l. 4).

marines et maritimes : 172, 352 (fin) ; 567, 1191 (l. 3).

contré, en feuilletant ses discours, des comparaisons et des métaphores moins banales, bien plus curieuses et plus originales? Sans doute; mais dans sa Correspondance, sur 14 comparaisons et métaphores relevées, 11 doivent être classées sans hésitation parmi les groupes précités. La proportion est concluante (1). Les quelques autres comparaisons qui restent sont tout aussi banales; elles se retrouvent au moins une fois chez l'un de nos trois auteurs : telle celle qui consiste à comparer quelqu'un à l'or (2); d'autres, se rapportant à l'action de l'aimant sur le fer, se retrouvent ailleurs (3). Quant à celles qu'on peut à la rigueur qualifier d'originales, j'en note une pour Libanius (4) et quatre pour Grégoire (sur les quatre, trois sont ramassées dans la seule lettre 49, 16 aux passages B₁₁, C (milieu et fin). En dehors de celles-là, toutes les autres (5) nous frappent par leur impropriété ou leur obscurité. Dans la lettre à Nicobule et au début de la lettre 372, 230, se trouvent deux comparaisons avec la technique picturale, dont nous avons vraiment peine à deviner l'opportunité, voire même le sens. En un mot, cette pénurie d'invention créatrice saute aux yeux, et il nous faut conclure que c'est là surtout que Grégoire a fait preuve de plus de relâchement et de moins d'originalité.

(1) GR. NAZ. :

Comp. athlétiques : 285, A₁₂; 308, B (fin); 380, C₈.

hippiques : 37, B (début); 285, A₃; 352, B₂; 353, A₃; 356, B (fin).

marine, 377, C₈.

Métaphores marines : 161, A₁₀; 228, C₃.

(2) LIBAN. 645, 1387 (l. 2). — GR. NAZ. 56, 21; 57, 22 (début).

(3) LIBAN., édit. Reiske, I, p. 28, ligne 15 : l'éloquence produit l'effet de l'aimant sur le fer.

(4) LIBAN., 281, 581.

(5) Une seule métaphore de Grégoire est presque jolie; mais il semble qu'elle n'est pas de lui (137, 72) : « Il ne faut pas se désespérer, dit-il, de ce que les hérétiques se sont réchauffés (ἀνεθάλψαν) et qu'ils sortent en rampant de leurs cachettes, ranimés par le printemps, comme vous l'écrivez. »

CONCLUSION

En présence de tels faits, nier la persistance de l'esprit profane chez Grégoire serait nier l'évidence. Trop nombreux sont, en effet, les procédés qui révèlent la trace de l'influence sophistique : qu'il s'agisse de la composition, de l'ordonnance générale des développements, ou de toutes ces recettes secondaires que seul peut discerner celui qui connaît la précision des traités de rhétorique d'alors, partout on constate que la répercussion des méthodes profanes sur l'esprit de Grégoire a été et est restée prééminente. Bien plus, notre auteur, on le sent, a toujours eu beaucoup d'indulgence et même de complaisance pour ses souvenirs littéraires, loin d'avoir fait une chasse acharnée à cette rhétorique qu'il avait jadis tant aimée et qu'il savait encore apprécier. Il l'eût voulu, d'ailleurs, qu'il ne l'eût pas pu. « Bien que [les méthodes sophistiques] soient des préoccupations qui ne sont plus de circonstance ni de mon goût, écrit-il, elles en sont encore à cause de la vieille habitude que j'en ai gardée » (1). Son esprit, pétri à l'école des sophistes, imbu de leurs méthodes, ne pouvait plus se débarrasser d'habitudes formelles si profondément ancrées. Tout au plus lui eût-il été possible de s'affranchir de la servitude des procédés proprement sophistiques. Nous avons vu qu'il ne l'a pas jugé nécessaire. C'est qu'en effet, ces procédés, d'abord exclusivement destinés à relever l'éclat du « discours », n'avaient pas tardé à passer dans les autres genres littéraires, y compris

(1) GR. NAZ., 377, 235.

le genre épistolaire. Leur vitalité était telle qu'ils en étaient arrivés à constituer, en quelque sorte, la discipline même de l'esprit grec. De là vient sans doute que cette rhétorique, si artificielle à nos yeux, ne fut en réalité qu'une faible entrave à l'indépendance et à la spontanéité des auteurs : elle était devenue pour leur esprit comme une seconde nature.

Bien qu'on puisse expliquer de la sorte l'attitude pratique de Grégoire vis-à-vis de la rhétorique, il est peut-être plus difficile de recourir à cette explication pour rendre compte de l'attitude théorique prise par le même Grégoire, dans sa Lettre à Nicobule. L'épistolier doit donc se justifier devant le théoricien. On se souvient que, dans le Tableau de l'art épistolaire tel qu'il le conçoit, Grégoire exige un développement sagement équilibré, une pensée claire, une expression pleine de délicatesse, et par dessus tout le naturel, parce que c'est lui surtout qui détermine la persuasion. Que deviennent ces théories dans son œuvre?

Il ressort clairement de notre étude que Grégoire, au contraire de Libanius, a toujours *un but* en écrivant, et que ce but est de *persuader* son correspondant. La concision, la clarté et la grâce, qui préparent la persuasion, sont trois qualités qu'on doit également reconnaître à Grégoire. Il est concis : tout ce que nous avons dit du souci constant qu'il a de ramasser son sujet en est une preuve certaine. N'y a-t-il pas des cas où, cependant, il semble faire bon marché de la concision et de la clarté au profit de la « grâce »? Cette objection, dont nous reconnaissons la valeur pour certains cas, n'a rien qui nous embarrasse : Grégoire connaît ses principaux correspondants; il a expérimenté leur valeur littéraire; il n'ignore pas leur profession, et juge, d'après leurs lettres, le degré de leur culture. Aussi sait-il quand il peut, sans inconvénient, introduire la « grâce » : si, par hasard, la limpidité de la pensée s'en

ressent, l'esprit clairvoyant et ouvert de son correspondant aura vite fait d'y remédier. Au surplus, nous l'avons dit, un style simplement et limpidement clair contribuerait moins à la persuasion d'un esprit distingué qu'un style malicieux, spirituel, « gracieux » (au sens du mot *χάρις*). Que de fois n'avons-nous pas noté tel raisonnement qui, pris au mot, est un pur sophisme; mais, joliment tourné, il se fait accepter; et si l'on se laisse convaincre, c'est avec un sourire, — sans en être dupe. Nous n'oublions pas que Grégoire a expressément écrit qu'une lettre doit « se présenter comme pouvant être comprise en elle-même tout d'abord ». Cela arrive; mais, s'il faut nous en tenir à la rigueur du texte, nous avouons que Grégoire ne s'y est pas toujours conformé; — et nous n'avons pas à le regretter.

Pour le reste, notamment pour ce qui est de la « grâce », Grégoire paraît faire passer dans la pratique tout ce qu'il en dit. Au reste, plutôt rares sont chez lui les arguments fallacieux et les raisonnements sophistiques. Nous les avons scrupuleusement notés, et ils tiennent en somme fort peu de place. Grégoire, c'est vrai, n'a pas toujours évité les excès dans la recherche et dans la subtilité; ni surtout, nous l'avons vu, dans les figures de mots et dans les constructions raffinées; mais quelquefois, comme l'indiquent les expressions qui les suivent (1), leur emploi est intentionnel ou ironique. La courte phrase où Grégoire dit qu'on peut accepter les antitheta, parisa et autres constructions semblables, « plutôt pour se jouer que sérieusement », entraîne après elle, si l'on y réfléchit, des conséquences assez importantes. Qui nous dit en effet, quand nous accusons Grégoire de se laisser

(1) P. ex. : ἵν' οὕτως εἶπω ; — ἵν' εἶπω καὶ γὰρ τι παρ' ὑμᾶς ; — ἵνα σε λόγιον ὄντα καί τις ἀναμῆσω τῶν σῶν (264, A) — Μικρὸν γάρ τι Δημοσθενίσω σὴν χάριν (312, A).

aller à l'imitation des sophistes, qu'il n'y a pas là un emploi voulu, ironique et malin de tournures et d'expressions qu'il rejette au fond? Voilà qui doit, en tout cas, rendre singulièrement mesurées et prudentes nos affirmations, et très circonspecte notre conclusion.

Si nous voulions en croire les insinuations de notre auteur, ce serait toujours de propos délibéré et sans être dupe qu'il use des recettes de la rhétorique; ce serait pour « s'en jouer ». Il serait naturel jusque dans l'emploi de l'artificiel. Nous n'avons pas de raison majeure de rejeter l'idée que Grégoire semble vouloir nous suggérer; il faut cependant distinguer : il lui est certes arrivé d'obéir, dans l'usage de ces recettes, à une intention moqueuse; mais bien plus souvent à une intention intéressée qui le poussait à recourir à des procédés entrés si avant dans les habitudes mentales de ses contemporains. Comprenant la nécessité d'un compromis entre l'esprit grec et l'esprit chrétien, il n'ignorait pas combien serait maladroite une scission violente avec ce que les esprits les plus distingués considéraient alors comme un appui nécessaire. Il a vu que s'il rompait tout commerce avec la littérature profane, il n'aboutirait qu'à s'aliéner les esprits et s'interdirait par là toute influence sur eux. Basile avait vraisemblablement les mêmes idées, quand il concédait à un lettré, qui n'est autre que Libanius, que la langue de la Bible est une « langue barbare » (1).

Grégoire ne va pas si loin dans ses concessions. Bien loin de montrer pour le style des Écritures une indifférence qui touche au dédain, il se sent attiré au contraire par ces expressions et tournures bibliques, qui bigarrent le style d'un si étrange éclat. Il aime à piquer ses œuvres de ces fleurs exotiques, dont le parfum un peu sauvage s'accommode d'ailleurs

(1) Cf. Wolf, 719, 1584.

assez bien avec ce que son style a de hardi, d'imprévu, d'oriental. Il le fait même avec assez d'insistance pour qu'on puisse lui prêter l'intention d'avoir visé à une sorte de compromis où la saveur profane du discours pût faire accepter des idées et même une littérature nouvelles, celles de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est ainsi qu'il choisit, parmi les expressions bibliques, celles qui sont le plus susceptibles de plaire à ses contemporains (1). Ces emplois, qui à la rigueur semblent naturels dans ses œuvres oratoires, ont, si l'on y réfléchit, une tout autre signification et une tout autre portée dans sa Correspondance : on peut supposer sans invraisemblance qu'il croyait imposer ainsi petit à petit ces métaphores de la Bible, dont quelques-unes sont si naïves, si fraîches, si poétiques, et renouveler progressivement l'arsenal vieilli des images de l'antiquité profane, reprises en bloc par les sophistes de la seconde école.

Grégoire affecte donc de recourir indifféremment et avec une égale aisance aux méthodes prônées par la rhétorique comme aux procédés bibliques, déconcertants et « barbares » aux yeux des beaux esprits.

C'est précisément cette affinité à la fois pour les procédés les plus prisés de la littérature profane, et pour la forme la plus haute de la vie religieuse, qui fait de Grégoire une figure essentiellement originale.

A l'encontre des écrivains chrétiens, chez qui le profane et le religieux coexistent sans se fondre, chez Grégoire, ils sont mélangés, grâce sans doute au développement parallèle et prolongé de son éducation profane et de son éducation chrétienne, mais grâce aussi à un effort conscient de son esprit. Il n'accepte pas que le profane soit à côté du

(1) Cf. le passage très significatif : 272, C : καὶ ἔγωγε τῶν ἡμετέρων.

chrétien; il ne les fait même pas marcher de front; il les combine dans des proportions à peu près constantes. En ce sens, il serait faux de croire qu'il s'accommode simultanément de *tout* le profane et de *tout* le religieux : il fait une sélection des éléments sophistiques susceptibles d'entrer en combinaison avec les éléments chrétiens. C'est la marque propre de son génie. Tout cela, d'ailleurs, s'opère sans effort et sans gêne; aussi serait-ce une erreur que de se représenter notre auteur comme sophiste à tel moment et chrétien à tel autre. Cette idée, que certaines lettres semblent accrédi-ter, ne résiste pas à un examen plus approfondi. A vrai dire, on a peine à distinguer, dans la Correspondance, l'évêque du lettré. Le premier semble greffé sur le second, et voilà pourquoi l'œuvre épistolaire de S. Grégoire reste peut-être l'œuvre la plus vivante de son temps. L'auteur s'y révèle tout entier, avec cette sensibilité, cette mobilité, cette spontanéité, cette vie enfin, qui sont les côtés les plus séduisants de son tempérament. Il s'y peint avec ses incomparables qualités morales, son caractère élevé et aussi son magnifique talent. Chaque lettre, ou peu s'en faut, se nuance des tons les plus divers : tour à tour l'ironie et la gravité affectueuse, la bonhomie familière et les élans de l'éloquence ou du lyrisme, l'émotion et l'indignation, les tendres protestations d'amitié et les éclats de la colère ou du dépit. Tantôt c'est l'ami qui épanche l'ardeur de ses sentiments; tantôt c'est l'homme du monde qui découvre discrètement les ressources de son esprit et la grâce de sa conversation; tantôt c'est le grand seigneur, qui use de son influence pour recommander ses amis; tantôt c'est l'évêque ou le docteur qui encourage, blâme, condamne, fulmine l'anathème; mais partout c'est le lettré qui excelle dans l'art le plus élégant et le plus exquis. Qu'on n'aille pas en conclure que c'est là la correspondance d'un bel esprit qui n'a cherché qu'à faire

œuvre littéraire; ce serait porter sur Grégoire un jugement qui ne convient guère qu'à Libanius.

La Correspondance de Grégoire est surtout l'œuvre d'un homme; là réside son réel intérêt. C'est là aussi le meilleur éloge qu'on puisse en faire. De Grégoire on pourrait dire, avec Pascal, qu'en le lisant « on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme ».

Si l'on remarque enfin que nulle époque autre que le iv^e siècle ap. J.-C. ne pouvait mieux servir une semblable nature, on saisira davantage que jamais homme ne vint plus opportunément pour remplir son rôle, et que nul peut-être n'était fait davantage pour comprendre son temps et être compris de lui. C'est ainsi qu'il a été, et cela malgré lui, le meilleur interprète de cette nécessité inéluctable, d'après laquelle deux grands courants littéraires, philosophiques ou religieux étant en présence, ils finissent tôt ou tard par se pénétrer et se fondre.

Vu, le 25 Avril 1910.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Vice-Recteur :

L'Inspecteur de l'Académie,

ISTRIA.

IMPRIMERIE BREVETÉE FR. SIMON, RENNES
